

**Université de Marne-la-Vallée  
Centre de formation continue  
du personnel hospitalier de  
l'assistance publique de Paris**

**Master de philosophie pratique  
Spécialité éthique médicale et hospitalière,  
parcours professionnel  
Deuxième année**

***La réflexivité narcissique***

***Le soignant au service de l'humain ou l'humain  
au service du soignant ?***

**Responsable pédagogique : M. Eric Fiat**

**Blanc Nicolas Armand**

**Année universitaire 2007-2008**

**Université de Marne-la-Vallée  
Centre de formation continue  
du personnel hospitalier de  
l'assistance publique de Paris**

**Master de philosophie pratique  
Spécialité éthique médicale et hospitalière,  
parcours professionnel  
Deuxième année**

***La réflexivité narcissique***

***Le soignant au service de l'humain ou l'humain  
au service du soignant ?***

**Responsable pédagogique : M. Eric Fiat**

**Blanc Nicolas Armand**

**Année universitaire 2007-2008**



I) Introduction.....	3
II) Emotion et travail.....	5
A) Généralités.....	5
L'ancienne passion.....	5
Premières définitions.....	8
Le corps à corps du corps et de l'esprit.....	14
Caractéristiques émotionnelles.....	17
Représentations émotionnelles.....	21
Quotient émotionnel.....	27
B) Particularités.....	29
Histoire des émotions.....	29
Enjeux émotionnel.....	30
Emotions et valeurs.....	36
Théorie des émotions.....	41
Emotions scientifiques.....	47
Emotions et Ethique.....	58
III) Réflexivité, émotions et conversion.....	66
A) Théories de la réflexivité.....	66
Historique.....	66
Bases.....	69
Réflexivité et action.....	71
Ethnométhodologie.....	73
Critiques.....	80
La réflexivité narcissique.....	83
B) Modèles de conversion.....	85
Oedipe.....	85
Œdipe et réflexivité narcissique.....	88

L'évasion selon Levinas.....	90
L'évasion et la réflexivité .....	92
Socrate et la mort de la mort .....	93
La réflexivité narcissique socratique.....	96
IV) L'être soignant, l'homme humain .....	99
A) Emotions, finalité et résistances .....	99
La vérité soignante .....	99
Le collectionneur de timbres .....	102
Conditions .....	103
Raisons .....	107
Résistances.....	111
Facteur temps.....	113
B) Dialogue et hyper existence .....	114
Projet institutionnellement courageux .....	114
Le dialogue.....	117
Dialogue et vérité de l'âme .....	121
Emulation et exemplarité.....	123
Concept, mariage de faire et être.....	125
Hyper existence .....	131
V) Conclusion .....	138

## I) Introduction

L'an dernier nous nous étions inspirés d'une expérience en tant que masseur kinésithérapeute pour mener une réflexion à propos de certains comportements, et comment nous pouvions faire le lien avec le choix de cette profession. En effet notre travail intitulé :« L'essence de la fuite ou la fuite des sens » posait la question du sens de la fuite de certains rééducateurs face aux personnes âgées ne présentant pas, ou peu, de possibilités de récupération fonctionnelle. Nous avons approfondi différentes pistes, de la sémantique aux bénéfices secondaires d'être soignant. Cette année nous poursuivons notre recherche en regardant la situation avec deux angles nouveaux. Premièrement, c'est en se positionnant comme cadre et non plus comme collègue que nous allons diriger nos travaux. Puis, après être partis sur une première idée associée au thème de l'éducation, nous avons bifurqué pour nous intéresser de plus près au vécu des soignants, notamment quand ce dernier est négatif. L'étonnement fut grand car devant nous s'est présenté comme un vide. Si nous avons trouvé pléthore d'informations sur l'action et l'évaluation de cette dernière, nous avons eu beaucoup plus de difficultés à trouver des ouvrages considérant l'émotion, côté soignant, à l'hôpital . Notre hypothèse de départ était de nous demander si un facteur émotionnel déclenché à la vue de personnes âgées très dépendantes n'était pas aussi à prendre en compte dans leur démotivation. De façon générale nous pouvons dire que l'homme soignant est au service de l'homme malade. Pour autant, cette assertion nous est apparue plus floue si nous la déclinions en l'humain soignant (ce qui fait de l'homme un homme) est au service de

l'humain malade. Un personne hospitalisée qui pleure, ne nous pose pas trop de problème, qu'elle exprime toute l'étendue de son humanité semble légitime, en revanche... Alors est-ce le soignant au service de l'humain ou l'humain au service du soignant ? Afin d'analyser toutes les déclinaisons de cette question nous nous sommes d'abord concentrés sur l'émotion en elle-même, ses définitions et le regard que portent sur elle des philosophes et des scientifiques. Ce premier pas nous a guidé vers une branche de la microsociologie où le vécu est pris en considération. Nous avons alors posé les bases et les limites de cette réflexivité émotionnelle. Puis en nous interrogeant sur les possibilités de convertir le vécu négatif en autre chose, nous avons étudié trois modes de conversion élaborés par le père de la psychanalyse (Freud), un des pères de la philosophie (Socrate) et un philosophe plus contemporain (Levinas). Enfin, nous nous sommes arrêtés sur les conditions et les résistances potentielles à ce nouveau « mode d'être » ou le soignant serait d'abord considéré comme un « être soignant ». Nous rapprocher de « l'essence du soignant » serait comme libérer une certaine parole dont le moyen le plus pertinent nous semble être le dialogue. Cependant, nous arrivons à une ambiguïté : est-ce qu'une émotion se dit ? Voilà pourquoi nous insistons tout au long de ce travail sur la notion de temporalité émotionnelle.

« Le problème aujourd'hui n'est pas l'énergie atomique, mais le cœur des hommes » (Albert Einstein)

## II) Emotion et travail

### A) Généralités

#### *L'ancienne passion*

«J'appelle passions ou affections, l'appétit, la crainte, la colère, la hardiesse, l'envie, la joie, l'amitié, la haine, le regret, la jalousie, la pitié, en un mot tous les sentiments qui entraînent à leur suite peine ou plaisir . J'appelle facultés les puissances qui font qu'on dit de nous que nous sommes capables d'éprouver ces passions... Enfin, j'entends par mode d'être, la disposition, bonne ou mauvaise, où nous sommes pour ressentir toutes ces passions. »<sup>1</sup>

Peine ou plaisir... Comment mieux dire, comment mieux décrire ce qui se passe à l'hôpital ? Un malade guérit, se sort d'une situation qui d'emblée n'était pas gagnée d'avance, et ce grâce à la qualité du travail et l'investissement du personnel soignant, c'est du bonheur pour tout le monde. Mais quand c'est le scénario inverse qui se produit, quand c'est cette leucémie qui terrasse ces beaux yeux d'enfants peu importe la volonté des soignants de le sortir de là, alors c'est de la peine aussi intense que légitime. Nous allons travailler à propos de ces facultés, car qu'elle est cette puissance d'éprouver ou d'être capable de ? Que devient-elle, qu'en « faisons-nous » au niveau du travail ? Nous sommes alors dans une recherche s'intéressant aux « modes d'être », à leurs conditions, aux circonstances et à la pertinence de se laisser aller à ressentir. Ah ! Voilà déjà quelque chose qui fâche : se

---

<sup>1</sup> Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Classique de Poche, 2005, p. 88.

laisser aller... Mais pas au travail ? Pourtant est-ce un vraiment un relâchement si nous le qualifions de puissance ? Certes ce vocabulaire est un peu obsolète, d'ailleurs nous ne saurions plus parler de passion aujourd'hui à l'hôpital étant donné le caractère d'intimité accolé à ce substantif, cependant, ne l'abandonnons pas si vite et voyons d'où il vient. D'emblée, nous sommes interpellés par un lien possible entre le mot si usité de « patient » dérivé du latin *patiens*, participe présent du verbe déponent *pati* et celui de « passion » issu du grec *pathos* et du latin *patior*. En effet, les deux disent une souffrance, le patient comme celui qui endure et le passionné comme celui éprouvant un supplice (comme la passion du Christ par exemple). Ainsi les deux présentent un trait commun d'opposition à l'action par une composante passive. Si de plus nous rajoutons qu'en rééducation il s'agit aussi d'un « travail des patients » alors que ce dernier vient de *tripalum*, objet de torture à trois piques... Nous obtenons déjà une certaine représentation relativement chargée. Notons d'ailleurs l'écart de ces origines avec le champ sémantique communément employé au niveau du monde du travail où, tant pour le soignant que pour le soigné, est connoté positivement l'image de se battre, de se prendre en charge, d'être un parangon de volonté, etc. Normal, le passif n'est-il pas celui qui subit, qui est aliéné ? En quelques mots l'hétéronomie dans son plus sombre côté. Mais ce n'est pas la seule opposition, vient ensuite celle à la raison. Dans la philosophie grecque, la passion renvoie à la partie désirante de l'âme *épithumia* quand la raison elle se trouve dans le *noûs*, soit la partie pensante. Certes, d'autres se sont opposés à cette conception.

« Ce qu'on appelle communément raison... n'est rien d'autre qu'une passion générale et calme qui embrasse son objet d'un point de vue éloigné et qui met en œuvre la volonté... »<sup>2</sup>

Toutefois, force est de constater que la pensée scientifique retient plutôt le clivage. :Quand demandons-nous à un « patient » de faire appel à sa raison ? Bien sûr, depuis la charte des droits du malade hospitalisé, nous lui devons une explication claire et non jargonnante concernant les soins qui lui sont prodigués, ainsi a-t-il droit à l'information y compris à la lecture de son dossier médical, mais tout cela est bien récent... Pendant longtemps il a été attendu de la personne malade qu'elle se plie aux soins sans trop questionner, sans trop penser... Son cadre de référence, son vécu, ses doutes, il était quand même mieux qu'elle se les gardât, tout du moins s'ils remettaient en question l'actif du soignant. « En tant qu'expert, je sais ce qui est bon pour vous. » Aujourd'hui et nonobstant l'imperfection de tout système, il y a un espace d'ouvert afin que la personne malade puisse questionner « légitimement » et exprimer ses craintes et ses doutes. Nous pensons que c'est un mieux car comment attendre de quelqu'un un retour vers l'autonomie s'il lui est parallèlement demandé de subir en silence ? Pour autant, nous l'appelons toujours patient, et nous disons même « patient à prendre en charge » (Si encore dans cette notion se trouvait l'origine de délibérer c'est à dire soupeser des arguments) Ceci n'est pas notre thème, nous n'insisterons pas plus, mais nous souhaitons faire ce lien entre le patient et la passion car l'hôpital est un lieu où l'homme malade et l'homme soignant se retrouvent dans des

---

<sup>2</sup> David Hume, *Dissertation sur les passions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1991, p. 92-93.

situations ou leurs ressentis peuvent « flamber », or le vécu bute sur cette notion négative de passivité pour trouver sa voie vers la surface. Il y a résistance à son expression, méfiance inconfortable à l'égard de ce qui est senti (il sonne faux : le senti—ment voire le ressenti—ment) et ce, des deux côtés. Nous choisissons d'étudier celui des soignants, notre propos sera de nous recentrer sur leurs ressentis et le devenir de ces derniers. Abordons maintenant le substantif de notre temps.

« Rien de grand ne s'est accompli sans passion, ni ne peut s'accomplir sans elle. »<sup>3</sup>

### *Premières définitions*

Et mots si on... Peu importe les multiples définitions que nous trouverons, ce sera toujours de cela qu'il s'agit : si nous mettions des mots ou en mots ce que nous vivons, ressentons, percevons. Nous pourrions alors prendre de la distance avec notre vécu, le partager en allant vers l'autre, vers les autres nourris eux-mêmes de leur propre ressenti. Ce n'est certes qu'un maillon, mais de la chaîne humaine.

« Nos idées sur le monde viennent toujours après l'expérience du monde, jamais avant. Quant on l'a compris, on ne se précipite pas en croyant connaître avant d'avoir vécu. »<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Hegel, Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé, § 474, Paris, Gallimard, 1970, p. 422.

<sup>4</sup> Bertrand Vergely, *Aristote ou l'art d'être sage*, Toulouse, Editions Milan, 2003, p. 10.

Et mots si on... C'est la rencontre de celui ou celle qui ose mettre des mots sur son monde intérieur, fort de son « émotive faiblesse », avec dans l'idéal, un ou une autre capable de les recevoir avec respect. Si le tempérament est ce que la nature fait de l'homme, tandis que le caractère est ce que l'homme fait de la nature, alors l'émotion est comme un trait du tempérament trempé dans du caractère. Comme tout point d'intersection, elle est à la fois rencontre et séparation, et d'office nous comprenons qu'elle sera, quelles qu'en soient les définitions, ce que nous en ferons. Mais s'agit-il véritablement de faire ? Le dictionnaire, dans sa mission d'induire l'unité d'une chose dans la pluralité, nous livre ceci :

« Trouble subit, agitation passagère causée par un sentiment vif de peur, de surprise, de colère, etc. »<sup>5</sup>

Rebondissons sur deux mots importants dans cette première définition. Tout d'abord le verbe subir impliquant d'emblée qu'une émotion échappe à tout contrôle et à toute maîtrise ; pourtant si l'émotion est passivité, pourquoi ne pas imaginer qu'il puisse y avoir une maîtrise dans ce domaine ? Sans phase de passivité, il n'y aurait pas d'action ! N'est-il pas plus grand trouble que de résister à l'inévitable trouble subit d'autant qu'il n'est pas possible d'empêcher l'émotion de naître, de remonter, de venir à notre rencontre, « à notre corps défendant... » ? Le deuxième mot sur lequel nous revenons est celui de l'adjectif vif. En effet, il nous permet d'avancer en constatant que non seulement une émotion est indépendante de notre (bonne) volonté mais

---

<sup>5</sup> Le petit Larousse Illustré, Paris, 2007, p. 406.

de plus, elle est relativement intense. Parallèlement l'adjectif qualificatif *vive* signifie également la conjugaison du verbe *vivre*. Une émotion est bien une trace de vie venant telle une morsure indiquer un phénomène non encore cognitif mais bien réel pour autant. Elle n'est certes pas aussi puissante que celle de l'angoisse enserrant notre poitrine de ses mâchoires puissantes et cependant elle peut lui précéder. Pour autant, l'émotion est de passage tel un éclair de l'intérieur, là où l'angoisse s'installe dans la durée et règne en maîtresse absolue. L'émotion accélère la respiration, l'angoisse la ralentit comme si elle était assise de tout son poids sur notre thorax. Mais reprenons le cours de nos définitions.

« Ne pourrait-on pas définir l'émotion par une formule comme celle-ci : c'est l'élément de plaisir ou de douleur qui se dégage, ou peut se dégager - soit des phénomènes de sensation et de sentiment, tous deux réceptifs, parce que, comme ils marquent une action du dehors sur le dedans, ils ont leur origine hors de nous - soit des phénomènes de l'inclination à ses divers degrés (tendance, penchant, passion) tous spontanés parce que, comme ils résultent d'une réaction du dedans sur le dehors, ils ont leur origine en nous et dans notre activité propre. »<sup>6</sup>

Ici sont introduits les rapports dedans-dehors et plaisir-douleur nous indiquant qu'une émotion peut-être provoquée par une action ayant une origine extérieure, (un événement, une situation difficile), et tout autant par le biais de notre monde interne dénommé ici sous le nom d'inclination. Cette information est capitale dans la mesure où elle nous permet de sortir du champ de la victimisation si fréquente de nos jours dans des situations compliquées. En effet, n'est-il pas simple et

---

<sup>6</sup> André Lalande, *Vocabulaire technique et écrit de la philosophie*, Paris, Puf, 2006, p.279.

pratique de voir en l'autre la cause de tous nos maux, de toutes nos difficultés et ainsi d'appuyer plus lourdement encore sur l'asymétrie de la relation soignant-soigné. (Mais qu'est-ce qu'il me fait celui-là à ne pas guérir... ? en lieu et place de : mais que se passe-t-il en moi quand les personnes dont je m'occupe ne récupèrent pas tel que tu le souhaitais ?). Il nous faudra donc bien être prudents en matière d'émotion sur les différentes pistes de réflexion *a posteriori* dans la mesure où en matière d'émotion il s'agit toujours d'une double composante. Nous cherchons toujours la cause ou le responsable, bien plus rarement nous essayons d'analyser aussi si cette émotion survenue dans un contexte particulier peut être reliée à un événement antérieur, qu'il soit professionnel ou privé. La cause, certes si tant est de ne pas oublier ce qui est réveillé le cas échéant. Il nous faudra conséquemment travailler notre qualité d'écoute, introduire de la nuance dans la façon de dire, dans celle de chercher et de s'intéresser à l'autre :

« Elle se rend compte qu'elle n'est pas sa dépression, mais à côté d'elle, comme les Indiens navajos ne disent pas : je suis déprimé, mais mon esprit est accompagné de tristesse. Comment, au lieu de pourquoi... Tellement simple, et pourtant tellement important. Si vous en doutez, imaginez simplement la différence entre le médecin qui vous demanderait : pourquoi avez-vous pris trois kilos ? et celui qui vous dirait : comment vous sentez-vous dans votre corps maintenant ? Voilà toute la différence entre le sentiment d'être jugé et celui d'être écouté. »<sup>7</sup>

L'éthique est aussi la nuance, en retournant le problème comme une pièce de monnaie pour voir l'autre face. Côté pile, l'esprit scientifique à

---

<sup>7</sup> David Servan-Schreiber, « Les pensées, les relations, les énergies qui aident à guérir », *Psychologie magazine*, n°276, juillet-août, Paris, 2008, p. 19.

tout rationalisé, calculé, évalué, pesé. N'avons-nous pas dans les soins basculé dans le tout cognitif ? Pourtant comme le disait René Dubosc, un grand biologiste du XXème Siècle, découvreur du premier antibiotique utilisé en clinique : « La médecine scientifique ne sera véritablement scientifique que lorsqu'elle aura compris et mis à son service des mécanismes d'action qui relient le corps et l'esprit ». Or le corps est la « caisse de résonance » de l'émotion. Le raisonnement côté pile, la résonance côté face. Faire face. C'est également ce que disent d'autres scientifiques que nous citons ici (quand bien même nous nous gardons de partager tout l'enthousiasme de ce que serait le « cerveau émotionnel »):

« Une nouvelle perspective est née des neurosciences dans les vingt dernières années : ce qui nourrit notre vie, ce n'est pas la raison pure, mais bien l'équilibre de notre cerveau émotionnel. Et de quoi a-t-il le plus besoin ? De connexions avant tout, de relations. »<sup>8</sup>

L'émotion, après avoir été trouble et élément est donc également relation. Qui fait frontière entre notre dedans et notre dehors si ce n'est notre corps par l'intermédiaire de notre peau ? Notre corps tremble, pleure, se plie en deux, en quatre... mais nous devrions plutôt écrire nos corps... Universelle matérialité, universel sensible. Le corps est le lien, le corps est le lieu. Lorsqu'il est écrit : « la chair est faible », cela ne signifie pas que nous ne pouvons réprimer un tremblement ou un frisson d'horreur face à une situation pénible, mais bien une connotation sexuelle indiquant comment l'esprit, la conscience donc la volonté, abdique devant l'appel des sens. Il y a menace quand il

---

<sup>8</sup> *Idem.*, p. -62.

y a plaisir dans l'air, or le plaisir n'est-il pas une émotion ? Aristote reconnaît aux animaux une âme composée elle aussi d'une partie sensible. La différence qu'il fait alors avec les humains est l'esprit comme étant la plus haute des plus hautes parties de l'âme pouvant ainsi éclairer notre partie sensible. Mais éclairer ne veut pas dire carboniser, d'autant qu'à se croire maître en la demeure... « L'esprit sera toujours la dupe du cœur » écrivit LaRoche Foucault, Saint-Exupéry quant à lui faisait dire au petit prince par la gueule du renard : « On en voit bien qu'avec le cœur » puis enfin Freud de préciser : « La conscience, monarque dans son château n'écoute plus le peuple ». Ainsi est-ce au prix d'une séparation drastique que l'esprit n'écoute plus les messages du corps, pourtant essentiels pour bien voir le monde avec le cœur puis la tête. Nous pensons qu'il est indispensable qu'il y ait un pont « somato-affectivo-cognitif » afin que le cognitif ne règne pas en monarque absolu. Grand serait le danger de prendre des décisions exclusivement motivées par des : je pense que... je crois que... « Etre soignant dans l'âme » c'est mettre les émotions bien plus haut que dans le cœur, là où elles interfèrent positivement avec nos pensées :

« Mais on peut encore mieux les nommer des émotions de l'âme, non seulement à cause que ce nom peut être attribué à tous les changements qui arrivent en elle, c'est-à-dire à toutes les diverses pensées qui lui viennent ; mais particulièrement parce que, de toutes les sortes de pensées qu'elle peut avoir, il n'y en a point d'autres qui l'agitent et l'ébranlent si fort que font ces passions. »<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, livre de poche, 1990, p. 57.

Nous arrivons à une des grandes dualités de la philosophie.

*Le corps à corps du corps et de l'esprit*

D'un côté, ceux considérant qu'il y a une union entre le corps et l'esprit, de l'autre, ceux qui pensent qu'il y a une séparation irréfragable entre les deux, (au point d'avoir parfois parlé de « machine » mais nous reviendrons sur le cas de Descartes dans ce qu'il contient d'énigmatique, puisque être Cartésien aujourd'hui est ne pas suivre jusqu'au bout la pensée du philosophe). Commençons par Spinoza

« Une idée qui exclut l'existence de notre corps ne peut se trouver en notre esprit, mais lui est contraire. » « Tout ce qui accroît ou réduit, seconde ou réprime la puissance d'agir de notre corps, seconde ou réprime la puissance de penser de notre esprit. »<sup>10</sup>

Il définit deux termes différents : affect provenant d'*affectus* c'est-à-dire conscience —esprit puis affection provenant de *affectio* c'est-à-dire des modifications du corps (qu'il nomme encore les idées du corps), comme si il y avait un tronc commun : *affect* duquel partait deux branches distinctes, la conscience l'une et le corps l'autre. Cette unification « à la racine » est ce que nous avons trouvé de plus probant dans le rapprochement des deux. Puis, une fois ces descriptions faites, il dessine le trait d'union entre les deux : « Un affect est l'événement de l'esprit constitué par les idées de modifications multiples du corps ». d'ailleurs, il ne s'arrête pas là et va encore plus loin au point que nous pourrions parler de « métaphore du sablier » lorsqu'il écrit « Tout ce qui réduit le corps... réduit l'esprit ». Nous voilà dans une

---

<sup>10</sup> Spinoza, *Ethique*, Paris, Editions de l'éclat, 2005, p. 166.

interaction nécessaire, l'une des parties nourrissant l'autre et réciproquement. Ce qui est très vivant ici est que dominer son corps à tout prix, soit par l'esprit ne prouve en rien la supériorité de ce dernier, au contraire, ce serait œuvrer pour son appauvrissement. Parallèlement, non seulement existe-t-il un lien puissant entre les deux mais lutter contre ses émotions est décrit comme une opération pour le moins vaine : « Un affect ne peut être réprimé ou supprimé, si ce n'est par un affect contraire et plus fort que l'affect à réprimer ». Nous sommes passés de la passivité, soit de la soumission à l'émotion à une tentative de soumission de l'émotion, annoncée ici comme une sorte de déplacement. Voilà ce qu'en dit un autre philosophe :

« La volonté de surmonter une passion n'est en fin de compte que la volonté de faire place à une autre ou à plusieurs autres passions. »<sup>11</sup>

Nous pouvons oser un rapprochement avec le refoulement freudien mais celui-ci se situe au niveau de l'inconscient. Pour autant, ils disent tous les deux une chose identique : il ne sert à rien de vouloir gommer une tension, toute négative soit-elle, car elle ne s'envole pas mais se met à l'abri et attend de meilleures occasions pour se réactiver et se rappeler à nous, parfois bien plus virulente qu'à l'origine. C'est justement cet état de l'émotion se faulant telle une anguille que nous allons voir de plus près car pour la masquer, quoi de plus pratique qu'un passage à l'acte. Ainsi la fuite des rééducateurs face aux personnes

---

<sup>11</sup> Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Mesnil-sur-l'Estrée, Editions Folio essais, 2007, p. 87.

âgées pourrait très bien s'expliquer de cette façon. La vision et la perspective d'un tel travail engendre un sentiment négatif auquel la fuite vient répondre. En effet, ce qui dérange là est l'invasion de la conscience par l'émotion qui n'en demandait pas tant.

« Les philosophes classiques, de Descartes à Hume, classaient les émotions parmi les passions, c'est-à-dire les sensations que le corps procure à l'esprit, avec ou sans son consentement. Ils exprimaient ainsi, dans leurs termes, cette embarrassante propriété de l'émotion d'être un état à la fois physique et mental d'un moi qui ne l'a pas vraiment voulu. »<sup>12</sup>

A l'opposé, nous pourrions parler de Descartes, tout du moins de celui du « discours sur la méthode ». Bien sûr le plus prégnant est l'image du corps machine, de la digestion comme d'une chaudière et de tout couper en morceaux pour voir comment cela fonctionne (Bien que la pertinence du projet soit unilatérale car pour replacer tous les organes au bon endroit dans le chat disséquer ne va pas pour autant le faire revenir. Tout cela est relativement connu, aussi pour illustrer notre propos nous allons retranscrire comme Descartes décrit les effets de l'amour dans son livre : « les passions de l'âme » : « Au reste, on pleure fort aisément en cette passion à cause que l'amour, envoyant beaucoup de sang vers le cœur, fait qu'il sort beaucoup de vapeurs par les yeux ; et que la froideur de la tristesse, retardant l'agitation de ces vapeurs, fait qu'elles se changent en larmes, suivant ce qui a été dit ci-dessus » Non pas que la vapeur ne soit pas exploitée dans d'autres expressions mentionnant l'amour mais avouons qu'ici,

---

<sup>12</sup> Nicolas Jourmet, « Les émotions de A à Z », *revue Sciences Humaines*, n°68, Paris, 1997, p. 16.

l'explication mécaniste et chimique rend le corps solitaire face au phénomène de larme, comme une petite usine de production lacrymale. En choisissant ces deux auteurs majeurs (encore une fois il s'agit de la position de Descartes lors du « discours sur la méthode » nous avons décliné les positions philosophiques les plus extrêmes sur le sujet. La littérature est si vaste dans ce domaine qu'il nous faudrait plus de temps pour approfondir pertinemment les nombreuses déclinaisons de ces deux théories mais notre sujet est l'émotion, aussi allons-nous nous recentrer sur cette dernière en parlant de ses caractéristiques.

### *Caractéristiques émotionnelles*

Voyons comment nous pourrions qualifier une émotion par quelques caractéristiques. Tout d'abord, une émotion est soumise à une temporalité particulière. En effet, le temps de l'émotion est véritablement singulier, d'abord parce qu'il y a un moment que nous pourrions qualifier de « pré-émotion » correspondant à notre état de quiétude, de pensée ou d'action, puis il y a le pendant de l'émotion dont la variabilité est limitée mais nous savons tous que quinze secondes de peur peuvent valoir des heures d'ennui, par exemple un « grand moment de solitude » ne veut pas forcément dire qu'il fut long. La durée peut nous indiquer aussi le passage de l'émotion vers le sentiment. Ainsi, serait-il absurde de parler d'un chagrin d'amour de cinq minutes ou d'une surprise de plusieurs mois. Puis, et là nous rejoignons notre sujet, il y a un après l'émotion, temps capital s'il en est. Nous reviendrons sur ce sujet car nous sommes là véritablement au cœur de notre sujet, retenons d'emblée que l'émotion se conjugue,

qu'elle se ressent au présent mais peut se décliner au passé, dans un retour possible mais également au futur dans ses conséquences et donc ses implications sur les futures actions.

« Nous pensons que, parce que nous sentons, nous pensons et nous connaissons. Grossière erreur ! Une chose est de sentir, une autre de penser ce que l'on sent. Sentir ne dispense pas du travail de la pensée... Un homme, lui, a besoin de recul... »<sup>13</sup>

Voyons maintenant la qualité de l'émotion. Elle présente une palette très large, du simple sursaut à la frayeur, du sourire léger à l'explosion de rire, etc. Cependant nous pouvons d'ores et déjà remarquer l'hégémonie des émotions négatives par rapport aux positives. En effet face au bonheur (qui avouons-le en lui-même n'est pas simple à aborder!) à la joie et à la sympathie, nous trouvons la tristesse, la colère, la honte, la gêne, le désenchantement, la peur, la jalousie, le regret... Donc non seulement une intensité variable mais encore une charge importante en émotion négative. Une série de questions s'imposent alors : est-il plus facile de partager une émotion positive qu'une émotion négative ? Une émotion négative est-elle plus contaminante qu'une émotion positive ? Par exemple sommes-nous plus empathiques face aux malheurs qu'au bonheur, c'est-à-dire la jouissance à jouir est-elle plus forte que la jouissance à souffrir ou à se plaindre ? (Là nous retrouvons l'hôpital qui *ipso facto* est un monde où la plainte règne). Donc l'émotion présente aussi une caractéristique contextuelle et sociale, autant nous parlons de « trouble fête » pour

---

<sup>13</sup> Bertrand Vergely, *Kant ou l'invention de la liberté*, Les Essentiels Milan, Toulouse, 2001, p. 16.

quelqu'un « plombant » l'ambiance par sa tristesse affichée, autant nous serions désarçonnés face à une explosion de joie dans les couloirs des services hospitaliers, car l'émotion est manifestation et notamment manifestation corporelle nécessitant une adaptation au milieu. L'accélération des battements du cœur, la pâleur ou le rougissement, les mimiques et autre expression du visage sont une première gamme. Les gestes vifs, les mouvements qu'ils soient de retrait, d'ouverture ou de fermeture, la fuite en est une autre. Les manifestations physiques dépendent de l'intensité et de la qualité de l'émotion. Pas toujours ! Combien de fois sommes-nous surpris par nos propres réactions dont nous comprenons qu'elles dépassent le contexte. L'émotion est aussi réminiscence, elle est aussi en connexion avec quelque chose de profond en nous, dont nous n'avons pas conscience systématiquement et qui justement transparait par notre comportement parfois inadapté. Ainsi si le corps est le tombeau de l'âme comme le prétendait Platon, l'émotion nous fait jouer le « retour des morts vivants ». Mais si le corps devient le temple de l'âme, alors elle nous invite à une certaine réflexion, pour ne pas dire un recueillement. Enfin, comme dernière caractéristique, voyons ce qui provoque l'émotion. Soit il s'agira d'un événement extérieur, que ce dernier soit induit par une chose ou une personne, soit il s'agira d'un facteur interne comme une idée ou une croyance. Ceci est fondamental et peut être relié à ce que nous venons d'écrire sur certaines réactions semblant inappropriées. L'émotion peut trouver sa source à l'intérieur de nous notamment par le phénomène de croyance.

« Dans le laboratoire, Takeo ne supporte plus la démangeaison. Il observe son bras droit, qui devient de plus en plus rouge, et se demande

pourquoi il a accepté de participer à cette expérience. Il sait qu'il est allergique au poison ivy (*Rhus radicans*, sumac grimpant ou herbe à la puce, en langage botanique). A quoi bon s'y exposer de nouveau ? Une heure plus tard, Takeo refuse de croire ce que lui dit le Pr. Ikomi : ce n'est pas sur son bras droit (qui continue pourtant d'enfler) que l'on appliqué l'extrait de plante — lui n'a reçu que de l'eau —, mais bien sur son bras gauche, qui ne présente aucun symptôme. Comme pour les bras de 50% des sujets de cette expérience japonaise, ceux de Takeo ont réagi à l'idée de l'allergène... et non à sa réalité physique. »<sup>14</sup>

La manifestation physique a été induite par la croyance du sujet dont l'inquiétude a favorisé le phénomène. En médecine nous connaissons tous les indications des médicaments dits « placebo ». Ainsi en va-t-il de toutes les peurs, c'est-à-dire la projection de l'événement bloque son processus. La peur d'avoir peur, la peur d'avoir mal, la peur du conflit comme si l'émotion rattachée à une idée précise suffisait à se refermer sur soi. :L'hôpital est le lieu de la souffrance, du handicap et parfois de la mort. Non pas que tous les entrants ressortent dans des cercueils mais la première image arrivant aux soignants est celle d'un de leur semblable amoindri, déformé, diminué, couché même en plein jour, recroquevillé sur lui-même y compris dans la force de l'âge. La vue du triste spectacle de l'humain malade offre parfois de quoi ressentir un premier recul comme une surprise désagréable. Souvent les manifestations qui accompagnent ce premier moment sont converties en tension pour passer à l'action et mettre en place tout ce qu'il est possible de faire afin de prendre en soin la personne souffrante. En ce sens, l'adrénaline produite par le premier effet peut s'avérer tout à fait positive et pourrait être comparée au trac dont parle certains acteurs avant d'entrée en scène. Il est donc fondamental de croire que

---

<sup>14</sup> David Servan-Schreiber, *op.cit.*, p. 10.

l'on peut toujours faire quelque chose, ne serait-ce que de questionner nos croyances. Mais il y a aussi l'aléa, l'inattendu, le malade qui chute juste avant sa sortie après trois mois d'efforts communs, la famille insistant et misant tout son espoir sur la rééducation pour récupérer son parent dans des conditions acceptables (mais pour qui ?) et cette satanée maladie chronique et évolutive déjouant tout notre savoir et notre bonne volonté.

« Les passions ne peuvent pas aussi directement être excitées ni ôtées par l'action de notre volonté ; mais elles peuvent l'être indirectement par la représentation des choses qui ont coutume d'être jointes avec les passions que nous voulons voir, et qui sont contraires à celles que nous voulons rejeter. »<sup>15</sup>

Il est donc fondamental de saisir le lien que nous avons tous entre nos représentations et nos émotions.

### *Représentations émotionnelles*

Si les soins que nous proposons n'aboutissent pas aux résultats escomptés, que se passe-t-il ? Pour le malade, son état empire engendrant chez lui plusieurs types de réactions émotionnelles avec lesquelles nous sommes confrontés. Voilà pourquoi il est illusoire de considérer que nous pourrions être neutres émotionnellement puisque les situations nous impliquent d'office par le biais d'une intersubjectivité émotionnelle, d'ailleurs en cas « d'échec » que se

---

<sup>15</sup> Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Livre de poche, 1990, p. 69

passé-t-il pour nous soignants ? Cela a-t-il une influence sur une future action, allons-nous nous investir autant si nous avons été déçus ? Qu'avons-nous fait de cette déception et parfois du désarroi légitime venant heurter notre sensibilité professionnelle ? (Effectivement, peut-il y avoir de soignants insensibles ? Nous pensons pour le désarroi à tous ceux étant au contact de personnes de tout âge présentant des maladies foudroyantes comme certaines leucémies) Beaucoup de situations sont comme des bombes émotionnelles, des grenades relationnelles ne demandant qu'à exploser. Après tout, pourquoi une partie de moi n'en voudrait pas aux malades de me faire vivre de telles émotions négatives et ce d'autant que je n'en fais rien ?

« Lorsque le sujet est incapable de se représenter la possibilité de réinstaller un but, il éprouve ou signale de la tristesse. En revanche, s'il anticipe une possibilité de réinstaller un but à son action, alors, c'est la colère qui domine. »<sup>16</sup>

Nous savons que cela est beaucoup plus complexe dans notre pratique et qu'il peut y avoir de la colère même en fin de vie. En même temps, l'équipe soignante utilise parfois la rage de vivre de quelqu'un et les efforts inouïs fournis pour dépasser un mauvais coup du destin. Mais quand bien même la rage est contagieuse parfois elle ne suffit pas. Ces deux réactions émotionnelles que sont la tristesse et la colère, qu'ont-elles de commun pour les soignants ? Il leur est demandé de la garder pour eux. La colère se déplace vers des changements de postes, des conflits ou des somatisations, et la tristesse... La tristesse c'est bien

---

<sup>16</sup> Monique de Bonis, « *La face cachée des émotions* », revue Sciences Humaines, n°68, Paris, janvier 1997, p. 20.

triste, et plus encore si nous ne nous donnons pas l'occasion de la désamorcer. Elle peut en effet se muer en compassion, en courage, elle peut tout autant faire naître une créativité permettant d'être toujours en contact avec l'autre, de le soulager, de prendre soin de lui autrement, d'une autre manière, moins flagrante, plus subtile mais présente, car si être triste n'a aucune signification, nous comprenons la fuite. C'est bien ici le sens de ce travail, d'être guidé au delà d'un premier degré émotionnel, pour ne pas être guidé par le ressenti. Ce dernier a un temps légitime et un après ; l'étouffer en nous c'est faire l'inverse c'est-à-dire croire le cacher en lui laissant toute la place et le loisir de grandir dedans, c'est favoriser toute sorte de stratégies d'évitement. Fermer les yeux de l'âme ne nous permet pas une plus grande connaissance, ni sur nous-mêmes, ni sur les autres, ni même sur notre pratique.

« C'est le cas, par exemple, des soignants en hôpitaux, qui peuvent donner l'impression d'éviter toute relation personnalisée avec les patients -Va voir ce que veut la chambre 5- parce qu'il est difficile de partager, toute la journée, les affects d'inquiétude et de douleur de maladies organiques graves. »<sup>17</sup>

« Or de nombreuses expériences ont montré que l'adoption par le corps de certaines configurations posturo-mimo-gestuelles induit des affects spécifiques. L'échoïsation corporelle du corps de l'autre permet donc à l'échoïsant d'induire en lui un état affectif apparenté à celui du partenaire. Le corps sert ainsi d'instrument d'analyse des affects d'autrui. »<sup>18</sup>

---

<sup>17</sup> Idem.

<sup>18</sup> Jacques Cosnier, « Empathie et communication », *revue Sciences Humaines*, n°68, Paris, janvier 1997, p. 4.

Tout d'abord il n'est pas question de partager des affects d'inquiétude avec des maladies organiques graves... mais au pire si nous pouvons le dire ainsi, avec des personnes malades. Puis, n'est-ce pas aussi une richesse si le corps du soignant capte quelque chose du corps du malade, dans ce que cela dit d'une interaction relationnelle non verbale ? Maintenant, ce qui fait d'eux des professionnels et les différencie en terme de « valeur ajoutée » selon l'expression actuelle, c'est bien justement ce qu'ils élaborent avec ces informations singulières. Nous pouvons certes rejeter ce qui vient de l'autre, il est plus difficile de le faire avec ce qui a été touché en nous. Pourquoi, parce qu'après le départ de l'autre, ce qui a été réveillé ne va pas systématiquement disparaître. Il nous reste alors comme choix l'appropriation de ces messages mais plutôt que la gestion comme un reliquat de toute puissance infantile, nous préférons la digestion dans ce qu'elle dit d'interne et d'indépendant à toute volonté. Pour autant, elle permet de nous nourrir, de nous donner la force, non de faire pour faire, mais de faire pour se faire, c'est-à-dire se réaliser également dans l'action d'aide proposée à l'autre ; quelque chose en nous nous permettant d'aller tisser des liens dans les moments difficiles, pour passer de l'intérieur (assimilable parfois à une prison) à l'extérieur. Si le soin réveille une remontée émotionnelle trop grande, il n'est véritablement pas raisonnable de se battre avec tout seul. Le geste de la main qui se tend vers l'équipe ou le groupe semble anodin mais est fondamental à nos yeux. Ne pas rajouter à la souffrance du malade, la nôtre, ne pas cultiver la souffrance de la souffrance. Alors et seulement alors, nous pourrions être à notre tour le contenant extérieur d'un autre tant professionnellement que personnellement.

« Dans ces deux couples de passions, la distinction est évidente entre l'objet de la passion et sa cause. L'objet de l'orgueil et de l'humilité est soi-même... L'objet de l'amour et de la haine est une autre personne... De la considération de toutes ces passions, il ressort que les causes sont ce qui suscite l'émotion, tandis que l'objet est ce vers quoi l'esprit dirige sa vue quand l'émotion est suscitée. »<sup>19</sup>

Nous voyons clairement ici que dans l'émotion il y a bien un rapport de soi à soi et de soi à l'autre, du corps à corps et du corps à l'esprit. L'esprit est la deuxième voix car si l'écoute accueille en première intention, certaines paroles et attitudes bien pensées et adéquates, rassurent et consolent. Une question se pose alors : l'écoute est-elle innée ou acquise ? Faut-il nous équiper d'une technique à l'écoute pour être plus apte à recevoir un ressenti difficile ? Il nous semble que oui, et non. Oui pour toute personne ne sachant s'effacer un instant et se transformer en une grosse oreille capable de recevoir spontanément sans juger, sans interpréter, sans interrompre... Non pour toute personne dont le corps est à l'aise dans l'élan spontané vers l'autre pour le soutenir et lui venir en réconfort. Au décès d'un homme âgé, sa fille d'une cinquantaine d'années s'écroule dans les bras d'une infirmière qui la berce pratiquement un moment avant de s'en séparer et de lui proposer un café. Nous apprécions, d'autres auraient été mal à l'aise, ou maladroits, d'autres n'auraient pas accepté pensant que cela va au-delà de leur travail, d'autres auraient aussi fondu en larmes. (Est-ce un bien ou... est-ce aidant ou non pour la personne en souffrance ?) Voilà également ce qu'un cadre devrait repérer dans son

---

<sup>19</sup> David Hume, *Les passions*, Editions Flammarion, Paris, 1999, p. 70.

équipe pour proposer des formations adéquats sans tomber dans le travers de tout techniciser. Souvent, c'est la simplicité qui est difficile à trouver, c'est la juste distance. En matière d'émotion, nous cultivons plutôt à l'hôpital une dérive « alexithymique ».

« Depuis les travaux du psychiatre Sifneos, en 1974, on caractérise en effet comme alexithymiques les cas cliniques de personnes qui se montrent incapables d'exprimer leurs états émotionnels, en particulier par la parole. »<sup>20</sup>

Les Alexithymiques ne sont donc pas dépourvus d'émotions, mais handicapés de l'expression de leurs ressentis. N'est-ce pas finalement ce qui est attendu de nous, et dans cette société du « tranquille » et du « no soucy », et dans nos institutions où « il n'est pas bon de faire des vagues... » ? Ne vivons nous pas à l'aire du « changement dans la stabilité » de la « flexi-sécurité » ? Parallèlement, tout le monde a en tête la neutralité inquiétante avec laquelle certaines personnes peuvent relater un événement traumatisant où bien alors ces « *serials killers* » racontant des atrocités sans le moindre frisson, aussi froidement que s'ils expliquaient comment ils préparent du café. (Le pire étant qu'ils ont leurs fans) . Alors que voulons-nous ? Que souhaitons-nous comme professionnels soignants ? Si nous sommes dans le délire d'un lissage parfait, nous prenons l'énorme risque de passer d'une tendance alexithymique à une coupure franche et nette avec nos émotions. Et pourtant, que voyons-nous aujourd'hui se mettre en place à l'hôpital ? Une gestion chiffrée hégémonique, aidée de

---

<sup>20</sup> Monique de Bonis, « La face cachée des émotions », revue *Sciences Humaines*, n° 68, Paris, janvier 1997, p. 20.

programmes particuliers comme le PMSI : programme de médicalisation du système informatique, donnant du travail une valeur temps (c'est-à-dire X minutes pour la rééducation de hanche de M. Y , en deçà d'un certain temps l'activité ne compte pas, inutile de dire que d'écouter un malade dans la détresse n'est pas comptabilisé dans les activités...); des protocoles standardisés (efficaces s'ils servent de guide, dangereux à la lettre); d'autres sigles significatifs comme la nouvelle déesse DMS : durée moyenne de séjour, permettant une comparaison entre les hôpitaux (les plus performants étant ceux où les malades ne restent pas...) Puis parallèlement, des difficultés de recrutements, des cas de *burn out* ou syndrome d'épuisement professionnel, la recrudescence des TMS ou trouble musculo-squelettique... Que de facteurs pris en compte pour traduire notre activité et nos difficultés, que d'inventions bureaucratiques et techniques sensées refléter ce qui nous anime et nous abîme, mais jamais la moindre composante émotionnelle. Bien sûr, il est mieux que les soignants soient humains mais ce n'est pas comptabilisable, alors... Pourtant, ailleurs quelques tentatives voient le jour.

### *Quotient émotionnel*

Venant des Etats-Unis nous découvrons « l'intelligence émotionnelle ». C'est un professeur de psychologie à Harvard, Daniel Goleman qui en 1995 a été le premier à utiliser ce terme dans la publication d'un de ses écrits. Son constat est le suivant, un quotient intellectuel très élevé ne suffit pas à être heureux, en tous cas pas si

nous souffrons « d'illettrisme émotionnel ». Pour se rapprocher du bonheur, il nous faut aller de l'intelligence cognitive à l'émotionnelle. Avantage des inconvénients, l'émotion est prise en compte, inconvénients des avantages, comment et pourquoi ? En effet, le bât blesse dans le but prétendu de cette intelligence émotionnelle permettant une meilleure socialisation par la maîtrise des émotions, une fois ces dernières identifiées et transformées en motivation. L'émotion devient un moyen, pourtant une émotion se ressent, elle est sauvage, rebelle, involontaire, imprévue et imprévisible (c'est d'ailleurs ce qui en fait tout le charme car elle vient colorer l'existence de frissons résistants à toute volonté). Le plus raffiné selon Goleman serait de canaliser ses ressentis, de les diriger vers quelque chose de précis et d'élaboré. N'est-ce pas aller un peu vite en besogne, dans la mesure où canaliser n'est pas analyser, c'est-à-dire afficher la prétention d'en réguler le débit par un savoir ? Ceci nous mène directement à une expression fortement employée à l'hôpital et dont nous allons exprimer tout le scepticisme qu'elle nous évoque : le fameux « savoir être »... Comment pouvons-nous savoir un état ? A la limite, nous savons être quelque chose, par exemple patient (et plus encore cloué au lit !) mais saurions-nous « être nous » ? Plus encore, ce « savoir être » n'est pas exempt de prétention puisqu'il est sensé se transmettre... Bien évidemment, nous ne sommes pas en train de prétendre que toutes les émotions doivent être vécues et exprimées sur le mode pulsionnel, notamment au niveau du travail et qu'il ne faille jamais leur proposer une analyse rationnelle, mais est-ce une gestion ? Nous allons dans la partie suivante observer de plus près ce que des grands penseurs ont écrit sur l'émotion.

## B) Particularités

### *Histoire des émotions*

« Selon Darwin, les émotions sont des séquences de comportement au départ fonctionnels et conservés au cours de l'évolution en raison de leur valeur adaptative ». « Trois idées sont retenues dans cet ouvrage [Charles Darwin, *l'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Editions Complexe, Paris, 1990] celle de l'origine utilitaire de la plupart des comportements émotionnels, celle de leur transmission héréditaire, et celle de leur réutilisation chez l'homme comme éléments de communication. »<sup>21</sup>

Ce qui est intéressant ici est de noter l'évolution des émotions qui au départ semblaient être concentrées sur la fonction c'est-à-dire la survie de l'espèce que ce soit en situation de recherche de nourriture ou de danger. Puis par la suite, l'humain a récupéré ce trait si spécifique dans le but d'affiner les relations intersubjectives en dehors de toute fonction de protection. Mais lors de ces changements, est-ce le corps qui a fait un pas en avant ou est-ce l'esprit qui s'est ouvert aux messages corporels ? Deux écoles se contredisent à ce sujet. Il y a ceux qui défendent la théorie selon laquelle l'émotion est autonome, entité psychologique et neurologique entièrement indépendante des fonctions supérieures du cerveau, et puis à *contrario* ceux pour qui l'émotion résulte d'une démarche intellectuelle et non d'une réaction instinctive. (Nous remarquons depuis le début de ce

---

<sup>21</sup> Nicolas Jourmet, *op.cit* ; p. 16.

travail comment en matière d'émotion il est question d'alternative, soit le corps, soit l'esprit, soit l'instinct soit la raison, etc.) Prenons l'exemple suivant pour enrichir notre propos :

« Je pleure, donc je me sens triste » ou

« Je me sens triste, donc je pleure »

Dans le premier cas, l'esprit est presque mis en état de constatation prouvant que l'émotion est totalement libre face à lui, il ne peut qu'analyser et se rendre à l'évidence de la vérité du corps ; dans le second l'émotion est une conversion ou une reconversion, traduction impliquant des conséquences physiques. comme une réaction. Dans un premier temps, il nous apparaît urgent de ne pas choisir tant l'une n'est peut-être pas autant opposée à l'autre, mais peut-être bien complémentaire. L'émotion nous vient donc de loin, c'est ce que nous en faisons qui a évolué. Face aux dangers du temps des cavernes, obéir à sa peur pouvait être salutaire. De nos jours, moins de bêtes sauvages nous inquiètent (quoique le monstre est peut-être interne) mais c'est avec nos contemporains qu'il nous faut composer. Alors que se joue-t-il dans une émotion ?

### *Enjeux émotionnel*

« C'est la résonance affective, physiologique et comportementale d'un différentiel entre un ou plusieurs traits perçus - ou imaginés ou pensés - de la situation en cause, et le prolongement de nos pensées, imagination, perceptions ou actions actuellement en cours. Ce différentiel est apprécié relativement à nos orientation affectives actuelles — désirs, préférences, sentiments, humeurs... »<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup> Pierre Livet, *Emotions et rationalité morale*, Paris, Puf, 2002, p. 23.

Nous commençons cette partie par le philosophe Pierre livet et sa notion de différentiel entre ce qui est perçu d'une situation d'un côté et notre rationalité (éclairée par nos préférences, nos croyances, nos attentes). L'émotion serait alors comme un point d'interrogation du corps adressé à nos pensées, afin de mettre en tension une réalité et ce que cette dernière nous fait ressentir. C'est comme si nous savions apprécier « quelque part » avant de vraiment savoir, le décalage entre ce qui se passe et ce qui, pour nous, devrait se passer. L'émotion est comme un signe d'alarme, un réflexe somato-psychique appelant à l'unité, nous rappelant à notre globalité. Elle fait le lien entre deux systèmes (selon Platon d'une part le sensible fuyant et insaisissable ne pouvant donc se situer qu'en bas et de l'autre l'intelligible ou le monde des Idées bénéficiant des grâces du philosophe l'ayant positionner dans les cimes). Cette union est lourde de sens puisqu'elle appelle alors des révisions de plusieurs ordres, par exemple sur nos préférences et nos croyances, ces dernières étant elles-mêmes le paravent de nos valeurs. En bout de chaînes, nous voyons donc la connexion avec nos actions avec lesquelles nous agissons classiquement en conformité. L'émotion est comme un frisson de l'âme faisant remonter jusqu'à la conscience ce qui a été réveillé et alerté à l'intérieur en disant comment cette situation résonne en nous. Nous devons à Aristote d'être aller au-delà de son prédécesseur en la matière et d'avoir réfléchi à ce lien entre l'âme et le corps.

« Celles-ci [l'ensemble des réalités] en effet, sont ou bien intelligibles ou bien sensibles. Or la science constitue ce qu'on peut savoir d'une certaine façon et le sens ce qui peut être senti ; mais on doit chercher de quelle façon il en est ainsi...

... On découpe donc la science et le sens en fonction des choses qui leur correspondent : il y a celle, potentielle, qui correspond aux objets en puissance et celle, réalisée, qui correspond aux objets réalisés. Or les facultés de l'âme propres à sentir et à savoir sont en puissances ces objets qu'on peut respectivement savoir et sentir. Mais nécessairement, ce sont ou bien les objets eux-mêmes, ou bien leurs formes. Eux-mêmes, évidemment pas ; car ce n'est pas la pierre qui se trouve dans l'âme, mais sa forme. Si bien que l'âme ressemble à la main. La main, en effet, constitue un instrument d'instruments et l'intelligence, de son côté, une forme de formes, ainsi que le sens une forme de sensibles...

... C'est dans les formes sensibles, que se trouvent les intelligibles, les réalités qu'on dit abstraites et toutes celles qui forment les états ou les affections des grandeurs sensibles. Et c'est pour cela que, sans l'exercice des sens, on ne peut rien apprendre, ni comprendre et que la spéculation implique nécessairement la vue simultanée de quelque représentation. Les contenus de la représentation sont, en effet, comme des données du sens, sauf qu'ils sont sans matière. »<sup>23</sup>

La conversion qu'opère Aristote entre le premier et le deuxième paragraphe et de substituer les conjonctions et de passer du « ou » (sensible ou intelligible) au « et ». Nous pouvons nous écrit-il élaborer du signifié et pour les choses réelles et pour les ressentis. Traduit autrement, la faculté de l'homme est de pouvoir se passer de référent, il peut construire par le biais des sens une représentation mentale n'ayant besoin d'être référée à aucun objet. En cela, il compare l'âme à la main, métaphore pertinente puisqu'elle peut effectivement fabriquer des objets utiles en tant que moyens dans un but visé qu'il lui est impossible d'atteindre toute seule. Par exemple, le caillou servant à casser la noix, puis la pierre de plus en plus travaillée pour fendre la même noix sans pour autant l'écraser, la main affinant et la forme de l'objet et la force nécessaire pour le résultat recherché. L'âme opère

---

<sup>23</sup> Aristote, *De l'âme*, Paris, Flammarion, 1993, p. 238-239.

de même puisqu'elle peut façonner une image d'image, donner une forme à un ressenti et en élaborer quelque chose grâce à la symbolisation ou à la sublimation. Mais Aristote va bien plus loin, il écrit la relation du sensible à l'intelligible comme une union dont le substrat serait le monde sensible d'où s'élèverait l'intelligible. Conséquemment, sans la connexion au sensible, l'intelligible serait vain puisqu'il se puise en sa source pour produire des représentations en l'absence de matière, tels les affections ou sentiments qui ne sont pas négligeables (ni à négliger) dans la vie d'un humain digne de ce nom. C'est également ce que Bertrand Vergely nous dit de Kant quand il écrit : « D'où l'importance du concept et, à travers lui, de cette seconde source de la connaissance, à côté de la sensibilité, qu'est l'entendement. Concevoir, dira Kant, c'est être capable d'ordonner le divers fourni par l'intuition sensible ». Mais afin d'ordonner, faut-il accueillir dans la globalité. A ce sujet, nous avons la preuve par la réaction inverse chez les Stoïciens qui prétendaient se mettre à l'abri des fluctuations de l'âme en coupant tout en morceau. Ainsi donnaient-ils aux marins de décomposer la mélodie note par note afin de se prévenir l'appel de sirènes. Ils ne voulaient pas faire dépendre leur bonheur de ce qui ne dépendait pas d'eux. Ils tendaient vers l'apathie ou absence de passion, (bien qu'il nous faille manier ce terme avec prudence. En effet, cela ne s'apparente pas à l'alexithymie notée plus haut ; eux visaient l'impassibilité comme possibilité de ne pas souffrir et non pas comme impossibilité de souffrir). Si l'ataraxie ou l'absence de trouble était leur but, c'est qu'ils visaient l'imperturbabilité et non l'impossibilité d'être troublés. La nuance est conséquente dans la mesure où elle dit bien le chemin vers lequel se

diriger et non un état de fait immuable, irréversible et définitif. Mais en agissant de la sorte, en rompant le lien entre le sensible et l'intelligible, en se contenant, n'appauvriraient-ils pas leur intelligence en la privant d'une nourriture capitale ? La passion, n'a -t-elle rien à nous apprendre ?

« Et enfin les choses qui appartiennent à l'union de l'âme et du corps, ne se connaissent qu'obscurément par l'entendement seul, ni même par l'entendement aidé par l'imagination, mais elles se connaissent très clairement par les sens. »<sup>24</sup>

Quoiqu'il en soit, nous ne saurions valoriser ce découpage de toute émotion au sein de l'hôpital quand la science impose déjà de morceler le malade en spécialités d'abord puis en organes ensuite, (d'ailleurs qui fait le lien entre toutes ces parties ?) C'est le fruit du cartésianisme tel qu'il est passé dans les mœurs c'est-à-dire le corps machine d'un côté soumis à l'analyse hégémonique du cerveau de l'autre. Pour autant, un soignant ayant déjà été malade et hospitalisé capte plus que d'autres et au delà de la simple empathie ce que peut ressentir quelqu'un d'aliéné contre son désir et sa volonté, (littéralement cloué au lit et plus encore s'il est traité comme un unique corps malade..)

« Les émotions ont donc une place privilégiée dans une stratégie d'interprétation des intentions d'autrui. Elles sont le dernier recours de l'interprétation, mais en indiquent aussi la limite. »<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, Gallimard, p. 57.

<sup>25</sup> Pierre Livet, *op.cit* ; p. 116.

L'émotion nous permet de mettre en pratique ce que nous avons vécu comme humain, humain que nous sommes encore, quand bien même sommes-nous couverts d'une blouse blanche. L'illusion du « tout contrôle » ferait de cette tenue une légende, comme les frontières de la France furent au nuage toxique de Tchernobyl... Reprenons les propos de Pierre Livet quant aux buts des émotions.

« Une situation qui provoque une émotion peut induire une révision, avons-nous dit, si le différentiel entre nos activités en cours et la nouveauté à laquelle nous sommes confrontés va jusqu'à contredire nos attentes ou nos croyances. Inversement, toute situation qui déclenche une révision déclenche une émotion. »<sup>26</sup>

Nous avons tous une vision du monde qui n'est pas forcément « le monde » mais celui qui nous voulons ou aimerions voir. (Ceci étant le monde ne pourrait pas être le même pour tous et grand bien nous fasse sinon nous aurions comme seule passion l'ennui). Tout écart entre notre vision du monde et la réalité déclenche une émotion dans ce qu'elle vient révéler nos valeurs profondes. Elle vient nous dire comment ces dernières s'organisent par rapport à une norme, à une situation que nous vivions jusque là comme normale.

« Les émotions ne nous permettent pas simplement de participer à une collectivité, et de vivre ses tensions avec d'autres collectivités, elles nous permettent d'en apprendre les normes. Définissons une norme comme une règle qui implique une approbation collective quand elle est suivie et une désapprobation collective quand elle ne l'est pas. Pour apprendre une norme, il faut donc arriver à donner un sens prescriptif à une valeur. »<sup>27</sup>

---

<sup>26</sup> Idem.

<sup>27</sup> Pierre Livet, *op.cit* ; p. 116.

C'est là qu'apparaît l'inénarrable honte. Elle peut être paralysante en nous envoyant du sang dans les joues et pour ce faire accélère les battements du cœur qui eux-mêmes contractent les muscles et le tout se rigidifie. Nous voilà honteusement raides ! Peut-être est-il possible ici de faire un lien avec la loi morale de Kant lorsqu'il dit qu'une bonne action doit être faite par devoir et conforme au devoir. Le menteur par exemple sait qu'il ment, il a conscience de son stratagème et c'est justement dans cet espace que s'inscrit son malaise car il sait (et nous rajoutons ressent), l'écart à la loi morale interne, cette dernière dictant de ne pas mentir quand bien même par devoir. Son corps dit alors ce que sa conscience sait. Pourquoi l'écart à la loi morale n'aurait-il pas d'implications somatiques ? Le problème nous concernant ici c'est que Kant souhaitait faire abstraction de l'expérience pour définir l'essence de la loi morale, ainsi n'était-il pas sensible au sensible. Pour nous cependant, toute trahison du corps vient dire l'écart avec la norme du devoir moral. Voilà comment l'émotion peut être également polysémique et ambiguë dans ce qu'elle soutient parfois une alternative de soumission à la norme ambiante et prémisses d'une rébellion. Cette tension peut être à l'origine d'une « explosion » en tous cas, elle parle, et d'elle-même (en nous) et par nous (vers les autres). L'émotion est aussi valeur

### *Emotions et valeurs*

« Or, si nous considérons l'esprit humain, nous observerons que, pour ce qui est des passions, il ne ressemble pas à un instrument à vent, qui, tandis

qu'on en parcourt les touches, laisse retomber le son dès que l'on cesse de souffler ; il ressemble plutôt à un instrument à cordes qui, à chaque attaque, en conserve les vibrations encore quelques temps, pendant que le son décline par degré insensibles. »<sup>28</sup>

L'émotion nous dépasse alors et devrait nous pousser au débat. Elle devient alors partage et révision de nos attentes, de nos croyances et de nos valeurs. Ces dernières mises en tension avec la réalité peuvent, par l'expression des propriétés et des priorités qui nous émeuvent, courtiser la ressemblance ou la dissemblance de nos manières d'être (comme dirait Aristote). En tous cas, elles créent un élan pour un partage où la pertinence jongle entre le ressenti et le cognitif afin que nous parlions aux autres de façon suffisamment claire pour nous faire comprendre, et nécessairement animée pour être rejoints dans le dialogue. Ces valeurs se conjuguent au mode de l'intersubjectivité car le regard de l'autre dans ce qu'il nous envoie et nous renvoie est parfois comme un avertisseur nous posant question. La gêne par exemple est un signal nous indiquant que nous sommes dans une situation quelque peu anormale par rapport à notre stabilité interne car se joue quelque chose de profond renvoyée par le regard d'autrui. C'est alors que nous devons prendre conscience d'un mécanisme en écho des émotions. Ainsi nous questionnons la valeur de nos valeurs dans une intersubjectivité propice à nous dévoiler la robustesse ou la fragilité de celle-ci. Si nous sommes en adéquation avec nos valeurs, la gêne demeure mais nous lance le défi de soutenir nos fondamentaux. Elle se transforme alors en envie (dont nous cherchions à l'origine s'il est possible d'atteindre l'envie d'avoir envie). En revanche, si nous doutons

---

<sup>28</sup> David Hume, *op.cit.*, p. 65.

de nos valeurs en nous considérant même un tant soit peu en faute, alors la gêne se transforme en culpabilité. A nous de ne pas la cultiver et d'en écouter le sens.

. « Or ces deux liens entre valeurs et émotions pourraient bien renvoyer à une même raison commune. L'émotion est provoquée par la perception d'un différentiel entre un aspect d'une situation et nos orientations en cours. Une telle situation, quand elle contredit les conclusions implicites de ces orientations, nous suggère des révisions. Une valeur correspond à une orientation de nos préférences, orientation que nous prétendons pouvoir justifier face à des positions contraires. Autrement dit, elle doit pouvoir résister à des tentatives de révision .»<sup>29</sup>

« La tristesse finit toujours par fabriquer ses propres raisons d'être triste. Ainsi, pourquoi est-on triste ? Parce que l'on est triste d'être triste. On se sent médiocre de ne rien aimer. »<sup>30</sup>

L'émotion pousse à réviser une valeur or le rôle de cette dernière est justement de résister. Pour autant, sur le chemin, l'émotion peut nous amener à un ajustement, une adaptation de nos attentes et de nos croyances. (Là il nous faut de nouveau être prudents car il ne suffit pas de changer nos croyances pour changer nos préférences. En effet, si quelqu'un croit pouvoir manger du chocolat à volonté sans inconvénients mais que l'expérience lui montre l'inverse, il ne peut pas ne pas réviser sa croyance. Pour autant, il peut de nouveau faire le choix de s'adonner librement aux délices sucrés s'il est conscient des suites gastriques de son affaire). Deux schémas se présentent à nous. D'un côté, nous devons parfois nous méfier de l'émotion et il peut être

---

<sup>29</sup> Ibidem.

<sup>30</sup> Bd Vergely, *Petite philosophie du bonheur*, Toulouse, Editions Milan, 2001, p. 14.

pertinent de la questionner directement, car ce n'est pas parce qu'elle est un trait de nous-mêmes, qu'elle ne présente pas d'effets pervers. Elle peut ainsi amorcer une révision et en être elle-même un frein. Prenons l'exemple de la honte de la honte. Nous faisons quelque chose dont nous ne sommes pas fiers et pour autant, y remédier est encore et de nouveau devoir repasser par l'émotion négative, blocage ne permettant pas de sortir de l'impasse. (Ceci est conséquent au niveau des soins où nous reviendrons sur le retour nécessaire face aux émotions négatives, car il n'est pas très difficile et compliqué bien qu'indispensable à notre avis). Parallèlement les émotions collectives peuvent être également une source de résistance aux changements car le groupe peut vouloir tenir avant tout à sa stabilité et préférera durcir ses positions plutôt que de mettre en œuvre des moyens pour améliorer la situation (phénomène potentiellement vécu alors comme quelque chose de l'ordre de la perte). D'un autre côté, l'histoire nous a enseigné et nous enseigne encore l'ineptie d'être coupé de ses émotions. Citons-en deux. D'abord, la formation des soldats américains (GI) comprend un conditionnement les incitant et les excitant à ne plus avoir la moindre parcelle de féminité en eux, cette dernière étant assimilée à de la sensiblerie qui viendrait fortement contrarier la faculté de tuer ou de torturer un autre humain. La pire image étant celle d'une femme soldat promenant un détenu en laisse dans un célèbre camp de prisonniers de guerre. Les mots manquent. Continuons dans l'horreur en prenant le cas du nazi.

« Il est cependant clair qu'au moins sur un point le nazi s'est rendu inhumain. Il se refuse à rester sensible aux émotions de ceux qu'il condamne

à mort. Il refuse donc un partage d'émotion et il refuse de mettre en jeu la révision qui se produirait en lui s'il partageait ses émotions. »<sup>31</sup>

L'émotion est court-circuitée pour ne pas remettre en cause non seulement les préférences et les croyances, mais la valeur sous jacente à ce comportement pour le moins aberrant. Dans ce cas là, la valeur est illégitime. Le moins que nous puissions dire est que les hommes au pouvoir préméditant la solution finale avaient plutôt le fusil sur la main que sur le cœur. Leur valeur dévoyée refusant d'admettre l'altérité et ne proposant rien d'autre que de la détruire fut plus forte que leurs émotions dont ils s'étaient coupés de façon presque psychiatrique, à l'instar des schizophrènes. Quittons maintenant ces extrémités, et revenons à l'hôpital ou à un moindre degré, nous trouvons ce clivage chez certains soignants au point que Paul Ricœur a fait paraître un livre au titre évocateur : « Médecins résistants, médecins tortionnaires » . En effet, la réification de l'autre, position dans laquelle l'acte médical ou paramédical nous met pourrait selon lui être assimilée à une sorte de torture. L'autre, résumé au statut d'un objet, débité, tronçonné, morcelé, coupé en morceaux devient de plus en plus lointain et étrangement étranger. La science et la technique nous mènent directement dans cette voie dans la mesure où elles s'intéressent beaucoup plus à tout ce qui est quantifiable, évaluable, analysable et reproductible. Ainsi elles se refusent parfois à devoir composer avec l'indéterminé, c'est-à-dire avec la singularité de tout humain faisant qu'une prothèse de hanche, si elle requiert la même technique pour être mise en place, n'a jamais le même sens pour deux

---

<sup>31</sup> Ibidem.

personnes différentes *ipso facto*. Qu'est-ce qui pourrait nous faire rappel, qu'est-ce qui serait un peu de l'ordre d'un antidote à cette dérive scientifique ? La réponse n'est peut-être pas à chercher à l'extérieur de nous, mais plutôt à l'intérieur. D'ailleurs, le piège, le vice du vice serait d'apporter une réponse toute cognitive, toute bien pensée à un problème de ce genre, car alors le raisonnement s'il est nécessaire n'est peut-être pas suffisant. Pour approfondir maintenant le but des émotions, dirigeons-nous maintenant vers deux théories différentes, la première étant élaborée par Jean Paul Sartre.

### *Théorie des émotions*

« De ce point de vue, dans chaque attitude - par exemple dans l'émotion- Heidegger pense que nous retrouverons le tout de la réalité-humaine, puisque l'émotion c'est la réalité-humaine qui s'assume elle-même et se dirige émue vers le monde. »<sup>32</sup>

L'image est poignante d'une réalité humaine émue se présentant au monde.. Parallèlement JP Sartre dans sa théorie fait une différence avec la psychologie dans la mesure où il souhaite scruter l'émotion sous l'angle de la phénoménologie. En effet, si la conscience existe car elle a conscience d'exister, l'émotion elle, se vit, se ressent, se manifeste de tremblements en pleurs, de sursauts en cascades de rire, en quelques mots remonte... Elle se « corporalise » se matérialise pourrions-nous

---

<sup>32</sup> Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1995, p. 23.

dire en se frayant un chemin du corps vers la conscience. Voyons ce qu'il écrit de la finalité d'une émotion.

« C'est que, en effet, si nous réintroduisons ici la finalité, nous pouvons concevoir que la conduite émotionnelle n'est nullement un désordre : c'est un système organisé de moyens qui visent une fin. Et ce système est appelé pour masquer, remplacer, repousser une conduite qu'on ne peut ou qu'on ne veut pas tenir. Du même coup, l'explication de la diversité des émotions devient facile : elles représentent, chacune, un moyen différent d'éluider une difficulté, une échappatoire particulière, une tricherie spéciale.»<sup>33</sup>

L'inconvénient est que nous n'avons pas conscience de cette finalité, la preuve nous repoussons autant que faire ce peut ses manifestations, nous retenons un sanglot, nous étouffons un éclat de rire, mais nous ne pouvons arrêter un tremblement et nous ne saurions trouver remède aux mains glacées. De plus, éclater de rire au mauvais moment au mauvais endroit est une stratégie dont nous ne sommes pas conscients dans l'instant. La conscience n'as pas le choix, aucune alternative ne s'offre à elle, elle subit les tremblements, les rougeurs et le fait qu'elle finit par en avoir conscience participe encore de son impuissance. Savoir que nous avons le feu aux joues, que ce soit en amour ou dans un conflit, a peu de chance d'apaiser la chose, au contraire. Le corps adopte est comme le référent de l'émotion. Sartre alors ne parle pas de désordre ou de différentiel, il appelle ce phénomène un bouleversement. La conscience se retrouve comme avant l'endormissement, spectatrice de sa propre limite.

---

<sup>33</sup> *Idem.*, p. 45.

« En effet, il y a un monde de l'émotion. Toutes les émotions ont ceci de commun qu'elles font apparaître un même monde, cruel, terrible, morne, joyeux, etc., mais dans lequel le rapport des choses à la conscience est toujours et exclusivement magique. Il faut parler d'un monde de l'émotion comme on parle d'un monde du rêve ou des mondes de la folie. »<sup>34</sup>

Le monde ne nous convient pas ou tout du moins il nous surprend dans nos attentes, nous déstabilise dans notre petite sécurité, quelque part en nous s'opère une disjonction, comme nous disons de quelqu'un qu'il a disjoncté, comme le fait un fusible lorsqu'il est en surcharge. Alors la conscience s'efface, se fluidifie et l'ombre d'un instant laisse la place au grand bluff. Ainsi un visage que nous trouverions terrifiant s'impose à nous quand bien même est-il toujours éloigné, comme si notre peur effaçait tout ce qui nous sépare de lui, toute la « réalité vraie ». Nous frissonnons, nous nous contractons tant notre conscience est toute absorbée par l'envahissement magique de l'émotion qui annihile toute chose concrète. Comme si le rapport des choses à leurs potentialités n'était pas réglé par des processus déterminés, mais par une opération magique (nous pourrions faire un rapprochement avec l'expression : « par l'opération du saint esprit », d'autant qu'Alain dit que le magique est « l'esprit traînant parmi les choses »). Mais pour que la conscience efface l'objet, il faut aussi qu'elle s'efface elle-même, qu'elle se retire d'exister, c'est-à-dire pendant un bref moment qu'elle n'est plus conscience d'elle-même. La matière fait alors son travail puisque le corps donne corps à la croyance de la magie. Ce que la conscience ne peut saisir, elle tente de l'aborder d'une autre manière puis elle est captive d'elle-même en ce sens qu'elle ne domine pas cette croyance.

---

<sup>34</sup>Jean-Paul Sartre , *op.cit.*, p. 103.

C'est le temps du vécu, du ressenti, du mouvant et émouvant. Nous pouvons ici tenter un parallèle avec le mythe de la grotte de Platon, là où les hommes pensaient comme vrais les reflets des choses sur le mur. Ainsi, ils ne voyaient qu'une projection et n'étaient que dans du vraisemblable et non du vrai. L'émotion est également un voile de la réalité en ce qu'elle masque le présent de l'événement pour le transporter et le transposer dans une pause temporelle de la conscience.

« La conscience émotionnelle est d'abord irréfléchie et, sur ce plan, elle ne peut être conscience d'elle-même que sur le mode non-positionnel. La conscience émotionnelle est d'abord conscience du monde. »<sup>35</sup>

Ce n'est donc pas le moment du temps réflexif. En effet, lorsque j'ai peur, je n'ai pas besoin d'en prendre conscience. Je sens, sans analyser que j'ai connaissance de ma peur. Ainsi le signifiant est coupé du signifié et l'acte lui-même s'il dévoile un changement ne dit rien du sens de ce dernier dans la mesure où il le joue d'une façon irrationnelle. Parfois est-ce même l'inconscient qui par un phénomène de réminiscence de situations antérieures peut provoquer des réactions émotives, palpables physiquement et moins encore adaptées au présent de la situation. Il est en souvent ainsi des institutions avec ces strates hiérarchiques où lors d'échanges parfois anodins, peuvent se rejouer des situations du passé (voire familiales) engendrant diverses réactions dont parfois la fuite. Ainsi en est-il aussi du décalage de certains discours au sein des établissements ou un état

---

<sup>35</sup> Ibidem., p. 70.

passionnel règne et où nous ne saurions différencier des propos tenus sur des collègues ou sur l'encadrement de paroles produites au sein d'un couple ou d'une famille. Certes, cela peut bien masquer autre chose et prendre la place d'une résistance au changement ou d'une délicate remise en question, mais d'emblée ce sens n'apparaît pas. L'autre est persécuteur, preuve en est puisque nous constatons des manifestations physiques venant valider le premier degré. Voilà le terme exact, l'émotion est un premier degré ; elle est passage d'un monde irréfléchi. Revenons à la finalité de l'émotion, car c'est ici que nous pourrions faire le lien le plus fort avec nos pratiques.

« L'émotion n'est pas un accident, c'est un mode d'existence de la conscience, une des façons dont elle comprend - au sens heideggérien de Verstehen - son être-dans-le-monde... Sur l'émotion, une conscience réfléchie peut toujours se diriger... Elle a un sens, elle signifie quelque chose pour la vie psychique. La réflexion purifiante de la réduction phénoménologique peut saisir l'émotion en tant qu'elle constitue le monde sous forme de magique. »<sup>36</sup>

Mais la magie est souvent trompeuse quand bien même cherchons-nous « le truc ». Ainsi l'émotion nous tend un piège relationnel présentant bien des occurrences dans le monde de l'hôpital.

« Je suis en colère parce qu'il est haïssable »

« Il est haïssable parce que je suis en colère »

La première phrase est ce que nous pourrions nommer le premier degré du premier degré, c'est-à-dire que l'émotion n'est questionnée que sur le mode de la cause. Ainsi il est pratique de se dégager de toute responsabilité car non seulement nous sommes victimes de notre

---

<sup>36</sup> Ibidem., p. 116.

émotion mais de plus, nous le sommes aussi d'un autre qui a provoqué cette dernière. C'est magique ! La porte est alors grande ouverte pour subsumer autrui à son comportement, pour réduire l'existence à l'expérience. Alors nous voici en situation privilégiée pour porter un jugement de valeur, qui est un repère anti-repère puisqu'il n'est dirigé que sur l'autre. L'émotion trouve donc un appui pour ne pas faire le chemin réflexif nécessaire à son analyse, à sa quête de sens. A l'hôpital où le « mal-à-dire » est souvent roi, quoi de plus pratique ? Pourtant :

« Cette tristesse est belle. Elle est humaine. Qu'est-ce qui la distingue de la tristesse précédente ? Le fait qu'elle sait pourquoi elle est triste ; à la différence de celle du déprimé, qui ne sait pas pourquoi il est déprimé. » « La tristesse généreuse renvoie la tristesse à la tristesse. C'est un miroir. Un miroir sombre, qui réfléchit afin de faire réfléchir. En ce sens, ce n'est pas parce que l'on est triste que l'on est triste. »<sup>37</sup>

Dans la deuxième phrase, l'émotion n'est plus cause mais conséquence. En effet, c'est conséquemment à ma colère que je lui attribue un jugement de valeur, il est « en situation » provenant d'une colère qui est mienne, qui m'appartient. Nous avons alors conscience que notre émotion a des effets sur notre jugement. Nous prenons alors toute la mesure du filtre émotionnel en tant que responsable de nos ressentis et en tant qu'humain se trouvant au sein d'une relation intersubjective. Certes, souvent un justificatif vient témoigner de cette prise de conscience : « je n'ai pas voulu dire ça, j'étais pris par l'émotion, j'étais hors de moi mais je ne pense pas ce que j'ai dit ». C'est le moins que

---

<sup>37</sup> Bertrand Vergely, *Petite philosophie du bonheur*, Toulouse, Edition Milan, 2001, p. 15.

nous puissions dire, sous l'émotion, nous ne pensons pas ce que nous disons. C'est en ce sens que nous souhaitons ajouter quelque chose à la théorie de Sartre car si nous pouvons bien porter une conscience réfléchie sur l'émotion, il n'en demeure pas moins que cette dernière demande un temps de latence, indispensable. Le traitement de l'émotion à savoir le retour de la conscience lui permettant d'apercevoir elle-même qu'elle stratégie magique a-t-elle mise en place pour faire face au monde tel qu'il est et non tel qu'elle souhaiterait qu'il fût, prend un temps. Un temps bien particulier, un temps de vide réflexif ou plus encore le corps et l'âme ne font qu'un puisqu'il n'y a alors qu'une manifestation somatique comme trait existentiel. Cette furtive temporalité nécessite respect selon nous, elle est fondamentale car pour analyser une émotion, pour lui trouver un sens, faut-il encore que nous l'ayons laissée vivre sa charge émotionnelle. Sinon il y a violation, il y a maltraitance de l'effet magique, de ce réflexe de l'âme prenant un itinéraire bis allant vers quelque chose de plus supportable dans l'instant. Combien de soignants ont caché leurs larmes pendant des années ? Voilà une maltraitance, or en même temps, il est exigé de lui qu'il ne traite en aucune sorte la personne malade dont il a la responsabilité comme un objet... C'est pratiquement une injonction paradoxale comme un « désobéissez-moi » traductible ici en « soyez humain si ce n'est avec vous-mêmes ! ». Quittons maintenant le « bouleversement magique » de Sartre pour voir comment l'émotion est abordée sous un angle plus scientifique.

*Emotions scientifiques*

Pour regarder de plus près l'émotion *versus* scientifique, nous avons choisi d'étudier le psychiatre américain Antonio R. Damasio plus connu comme étant l'auteur de « l'erreur de Descartes ».

« Dans ce livre, je me propose de dire que la conscience, comme l'émotion, vise à la survie de l'organisme, et que, tout comme l'émotion, la conscience s'enracine dans la représentation du corps. »<sup>38</sup>

Nous constatons ici différentes positions qui n'étaient pas apparues jusqu'alors. Tout d'abord, la conscience est comparée à l'émotion dans une finalité évolutionniste dont le but serait la survie, non pas d'une personne ou d'un sujet, mais de l'organisme. Ceci dénote avec nos lectures antérieures puisque l'émotion y était soit différentiel, soit bouleversement dans le but était de signifier un écart, non relié à une situation où la vie serait en péril. La réflexion du neurologue vient de l'expérience et de l'expérimentation, il appelle cela : « la méthode des lésions », car il observe les effets des carences physiologiques pour asseoir son raisonnement. Nous comprenons qu'un scientifique préfère le courant d'idées dit de « version périphérique » (défendue à l'origine par un psychologue nommé William James) car alors les organes et eux seuls - donc l'organisme - par leurs modifications chimiques sont à la source du phénomène émotionnel. Ainsi, il est possible d'expliquer que nous tremblons parce que telle molécule s'est mise en branle dans nos muscles striés perturbant la boucle réflexe gamma...

« Toutefois, aucun des éléments que j'ai pu ajouter ne sape ou ne contrevient à l'idée générale selon laquelle les sentiments reflètent en

---

<sup>38</sup> Antonio R. Damasio, *Le sentiment même de soi*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 54.

grande partie les modifications des états du corps, c'est-à-dire au point d'orgue des travaux de James sur la question. »<sup>39</sup>

Cette approche présente un avantage certain, non qu'il nous convienne de faire l'économie, probablement pratique pour beaucoup, du sens. Mais quand quelqu'un tremble face à un danger, est-il suffisant d'expliquer la perturbation de la boucle réflexe pour prendre en considération toute la globalité de la situation? Il y a bien un signifiant, il y a bien sûr une cause indiscutable fruit d'une expérience rigoureuse, reproductible et quantifiable, mais il n'y a plus de signifié. Ce dernier a disparu de cette donnée scientifique au détriment d'une formule moléculaire. Pourquoi? Tout simplement, si nous pouvons le dire ainsi, parce que la signification qu'une personne donne à un événement ou à sa manifestation physiologique lui appartient. Elle est singulière, originale, unique. Partant de là, elle ne peut être le fruit d'une recette empirique évaluable, graduable, formatée. De plus, cette piste nous mène vers une question fondamentale : le sens, sert-il à quelque chose? Nous aurions certes une vilaine tendance à répondre oui, mais le sens de qui, servant à quoi, pour qui? En tous cas, puisque tel n'est pas notre sujet, concluons en confirmant que la recherche du sens n'a pas fonction d'uniformiser, de rendre commun. Partant de là, sa maîtrise scientifique échappe. L'utilité du sens n'a de sens que dans la singularité de la subjectivité, ouvrant alors le débat à la différence, à la discussion, à l'altérité. Toute chose par ailleurs ne se mesurant pas...

---

<sup>39</sup> *Idem.*, p. 366.

« La même impression que la présence d'un objet effroyable fait sur la glande, et qui cause la peur en quelques hommes, peut exciter en d'autres le courage et la hardiesse : dont la raison est que tous les cerveaux ne sont pas disposés en même façon... »<sup>40</sup>

Si vous le dites. Mais revenons à nos émotions et voyons comment, selon R.Damasio, elles nous sont toutes bien utiles.

« Certes, les émotions ont leur utilité propre, mais le processus du sentir permet d'alerter l'organisme et de le prévenir de l'existence du problème que l'émotion a déjà commencé à résoudre »

« Une nouvelle génération de savants fait désormais de l'émotion son sujet de prédilection. En outre, l'opposition présumée entre émotion et raison n'est pas acceptée sans mot dire. C'est ainsi que certains travaux de mon laboratoire ont montré que l'émotion fait partie intégrante des procédures de raisonnement et de prise de décision, pour le meilleur et pour le pire. »<sup>41</sup>

Le premier extrait nous dit que l'émotion, dont il reconnaît par ailleurs une destinée lui étant propre, est en même temps à l'œuvre pour entamer le début de solution du problème. Nous ne saurions nous priver, comme à l'instar des scientifiques, d'une petite expérience pour prouver l'inverse. Une grande peur prend un individu quand surpris il voit sa belle-mère de l'autre côté du trottoir au point qu'il ne peut retenir un cri. En quoi cette émotion est-elle venue débiter une résolution de la difficulté de ce pauvre homme face à ce spectacle inattendu? L'organisme est alerté, certes, mais en quoi le fait de sentir et de traduire somatiquement son émotion est venu en aide à cette victime des liens sacrés? En résumé, comment sentir

---

<sup>40</sup> Descartes, *op.cit* ; p. 65.

<sup>41</sup> Antonio R.Damasio, *op.cit*; p. 362 / p.401.

pourrait-il nous aider ? Paradoxalement, nous comprenons comment ne pas sentir peut nous mettre en péril puisque alors nous ne serions pas avertis d'un danger immédiat. (Vous ! Ici...) Donc l'émotion avertit, mais est-ce que cela nous aide systématiquement ? Nous ne le pensons pas, pas plus que cette étudiante possédant les connaissances mais dont les paroles sont bloquées dans la gorge quand elle se présente face à un jury. Puis nous infirmons également le contenu du deuxième extrait prétendant que les émotions peuvent faire partie intégrante des prises de décision. En effet, ces dernières ont également la faculté de nous parasiter, de nous trahir, de contrarier ce que nous aurions raisonnablement aimé faire et avons précisément décidé de réaliser, avant l'émotion. Ne serait-ce qu'en amour, le cœur n'a-t-il pas ses raisons que la raison ignore et la raison n'est-elle pas ce qui guide pas l'amour ? Combien d'actes irréfléchis sponsorisés par la passion emportant tout sur son passage sans justement que nous puissions délibérer avec nous-mêmes. Comment l'émotion, le senti pourrait-il avoir un lien immédiat avec le raisonnable ? Nous comprenons bien que derrière cette approche se profile toujours le désir de maîtriser, de contrôler, de gérer nos rebelles ressentis, dans le but ultime d'être plus performant. Ainsi, étape suivante, notre scientifique prétend pouvoir éduquer nos émotions, c'est-à-dire qu'au lieu de les subir, ce sont elles qui nous subiraient. Il y a une nuance avec tout courant philosophique pensant que la raison doit prendre le pas sur le sensible sans pour autant que ce dernier soit utilisé à une fin précise. Si nous devions rapprocher cette théorie d'une autre, ce serait plutôt du côté de la psychanalyse et du stade anal, celui de la toute maîtrise, elle-même tellement valorisée au travail. Cependant, le gros inconvénient de

la maîtrise, celle des émotions également, est l'exclusion de l'autre. Le vouloir prend toute la place au point qu'il imagine peut à peut le vouloir de l'autre comme une partie de lui-même (Je sais ce qui est bon pour vous). D'ailleurs, dresser des plans pour contrôler la tyrannie omniprésente de l'émotion est déjà une illusion en soi, puisque si la raison peut parvenir à nous interdire de prendre la fuite une fois l'analyse faite de la situation émotionnelle, elle ne pourra rien pour les tremblements, les rougeurs, les vomissements, etc. De plus, l'espace dénié par la théorie scientifique et sur lequel nous reviendrons car pour nous là réside l'intérêt, est non pas tant dans le dressage de l'émotion que dans son message et dans la réalisation qu'il nous faille une composante émotionnelle à ce moment là, dans cette situation là. C'est maîtriser les limites de la maîtrise en prenant ainsi toute la mesure de sa justesse. D'ailleurs nous préférons de très loin le verbe modeler en ce qui concerne l'émotion. Oui modeler le sensible par l'intelligible, voilà qui nous ramène à l'art, à la créativité tout en restant aristotéliens et prôner la juste mesure comme une vertu, puis le bonheur comme une activité de l'âme conforme à la vertu.

« Ainsi par exemple, dans les sentiments de la peur et de l'audace, du désir et de l'aversion, de la colère et de la pitié, en un mot dans les sentiments de peine ou de plaisir, il y a du plus et du moins ; et des deux parts, ces sentiments opposés ne sont pas bons. — Mais savoir les éprouver comme il convient, selon les circonstances, selon les choses, selon les personnes, selon la cause, et savoir conserver la vraie mesure, c'est là le milieu, c'est là la perfection qui ne se trouve que dans la vertu. »<sup>42</sup>

---

<sup>42</sup> Aristote, *op.cit.*, p. 92.

Maintenant, voyons un autre tour de passe-passe, et non des moindres, proposé par Damasio, que nous pourrions nommer : l'erreur de...

« Commençons par le commencement : nous savons que nous éprouvons une émotion quand nous avons à l'esprit le sentiment de soi sentant. Jusqu'à ce que ce sentiment de soi sentant apparaisse, aussi bien sur la longue durée de l'évolution qu'au cours du développement individuel, le sujet est capable de fournir un ensemble de réponses bien orchestrées (une émotion) et de former les représentations cérébrales qui en découlent (un sentiment) »

« L'idée que la conscience serait un sentiment de connaissance s'accorde avec les résultats que nous avons pu obtenir sur les structures cérébrales qui lui sont les plus étroitement liées... Le secret de fabrication de la conscience pourrait bien être le suivant : le déroulement d'une relation entre n'importe quel objet et l'organisme se fait sentiment de sentiment. »<sup>43</sup>

Dans le premier extrait, nous retrouvons l'émotion sous le trait d'une réponse, c'est-à-dire allant au-delà du simple fait de manifester un différentiel ou un bouleversement, puis il nomme la représentation cérébrale de cette dernière un sentiment. Là il nous faut nous arrêter quelque peu dans la mesure où, pour tous les auteurs consultés, la différence entre l'émotion et le sentiment était une notion non de nature mais de temporalité. Le sentiment serait à l'émotion ce que le tremblement pourrait être à une contracture musculaire, prouvant à sa manière que la tension demeure après l'onde « de choc ». Ce n'est pas le cas ici où le sentiment est une représentation, une conscientisation du vécu. Ici réside « La » difficulté de ce travail car nous sommes face à une aporie : comment penser un ressenti ? Effectivement, à partir du moment où nous le pensons, nous avons déjà pris une distance avec ce dernier, nous ne le ressentons pas, ou plus, ou différemment. Si nous

---

<sup>43</sup> *Idem.*, p. 355 - p. 398.

l'imaginons, le symbolisons, le mettons en mots ( en lieu et place des maux ) nous lui imposons des structures concrètes d'image de la réalité ou de règles de sémantique altérant sa substance même. Peut-être avons-nous un début de réponse car il semblerait qu'au sein même de la temporalité nous tenant à cœur pour laisser vivre et remonter une émotion, il y ait encore une subdivision possible.

« Les émotions se réalisent au travers d'une circuit court et d'un circuit long. Lorsqu'une stimulation, une sensation, a été traduite en langage du cerveau dans le thalamus, l'information, prenant une voie courte, rejoint l'amygdale du lobe limbique... En une fraction de seconde, les quatre composantes de l'émotion seront actives et nous serons prêts à l'action. Bien entendu, notre réaction ne sera pas raisonnée. C'est ce circuit court qui permet et a permis aux mammifères supérieurs que nous sommes de survivre... La voie lente transmet l'information du thalamus au cortex cérébral... Le circuit court aura généré une action que le circuit long nous permettra de moduler. C'est le circuit long qui nous rend conscient de nos émotions et nous permet de les gérer... »<sup>44</sup>

Il y aurait donc deux voies neurologiques par laquelle passerait l'information émotionnelle, l'une rapide et l'autre plus lente. Sur la rapide, comme sur une autoroute, tout défile et il est bien impossible de profiter du paysage ni même de savoir par où nous sommes passés. En revanche, sur un circuit plus long comme sur une route de campagne, il est plus aisé de regarder, observer, remarquer et finalement profiter de tout ce que nous avons sous les yeux. Selon le circuit de l'émotion certaine, serait susceptible d'être plus facilement en lien avec notre raison.. De là à prétendre que nous la pensons, les dangers sont présents. Ne voyons-nous pas ce qu'il peut y avoir de

---

<sup>44</sup> Madeleine Farhat, « Prendre soin de soi », *Soin*, n° 634, Paris, avril 1999, p. 8.

gênant dans cette petite phrase anodine dite à une famille en détresse dans les couloirs de l'hôpital : « Je sais ce que vous ressentez » ? Voilà où réside le danger de vouloir savoir l'émotion, nous pouvons heurter autrui bien plus que de l'aider. Revenons maintenant à Damasio qui dans le deuxième extrait prend un raccourci, puisqu'il franchit le pas et annonce que la conscience serait un sentiment. Nous apprécions le conditionnel qu'il utilise, pour autant, que serait un sentiment de connaissance si ce n'est la connaissance d'une représentation cérébrale d'une émotion ? Nous vivons une émotion, elle s'installe dans le temps et devient sentiment ; nous vivons un sentiment, pouvons-nous le penser ou pensons-nous que nous pensons le vivre ? Pouvons-nous le savoir ou pensons-nous que nous savons penser notre sentiment (ou aimerions savoir) ? La conclusion est que nous voudrions bien tout pouvoir penser et qu'il est difficile pour la science d'imaginer une suspension de la conscience. Ressentir n'est pas, ne peut pas, ne sera jamais penser. Ces deux verbes ne sont pas équivalents, ils n'ont pas la même signification et expliquer un ressenti c'est se donner toutes les garanties passer à côté. Philosophiquement, il faudrait pour ce faire que nous considérions qu'il n'y a activité de la conscience que cérébrale. Et le mental, l'au-delà du cerveau ? Pour cela, citons Bergson :

« Mais ce point n'a jamais été contesté par personne et il y a loin de là à soutenir que le cérébral est l'équivalent du mental, qu'on pourrait lire dans un cerveau tout ce qui se passe dans la conscience correspondante. Un vêtement est solidaire du clou auquel il est accroché, il tombe si l'on arrache le clou ; il oscille si le clou remue, il se troue, il se déchire si la tête du clou est trop pointue ; il ne s'ensuit pas que chaque détail du clou corresponde à un détail du vêtement, ni que le clou soit l'équivalent du vêtement ; encore moins s'ensuit-il que le clou et le vêtement soient la même chose. Ainsi, la conscience est incontestablement accrochée à un cerveau mais il ne résulte

nullement de là que le cerveau dessine tout le détail de la conscience, ni que la conscience soit une fonction du cerveau. »<sup>45</sup>

Réduire le sentiment à la représentation de l'émotion c'est prendre le clou pour le vêtement. Nous affectionnons l'expression de Bergson de point d'insertion entre le mental et le cérébral dans ce qu'il dit également de musculaire. En effet, un tendon est également attaché à un os par un point d'insertion et le tendon n'est ni l'os, ni la totalité du muscle. Pour autant, le point d'ancrage est la rencontre, l'intersection des deux et participe de leur fonctionnalité. Selon Damasio, le muscle serait une représentation de l'os. Cette métaphore trouve sa phase finale après que nous sommes décédés puisque la chair disparaît alors que l'ossature demeure, comme le ferait l'âme pour ceux qui y croient.

« Il est clair que je ne la ressens pas comme une image nettement définie relevant d'aucune des modalités sensorielles dirigées vers l'extérieur. Ce n'est ni une configuration visuelle ni une configuration auditive, ni olfactive ni encore gustative. Nous ne voyons ni n'entendons la conscience ; elle n'a pas plus d'odeur que de goût. »<sup>46</sup>

Nous ne reviendrons pas sur l'aporie de ressentir une image, mais nous insisterons en revanche sur le prétendu silence de la conscience. Prenons l'exemple des anorexiques. La plupart des témoignages révèlent qu'une petite voix leur dicte leur conduite en les traitant de tous les noms si elles ne se restreignent pas encore et encore. Une

---

<sup>45</sup> Bergson, *L'âme et le corps*, Paris, Hatier, Mars 1992, p. 63.

<sup>46</sup> Antonio R. Damasio, *op. cit.*, p. 397.

psychologue Canadienne, Peggy Claude-Pierre<sup>47</sup> a utilisé ce phénomène et à mis au point un traitement spécifique (la méthode Montreux) où contrairement à l'isolement préconisé pendant des années, elle propose une présence constante invitant les jeunes personnes malades à dire tout haut ce que cette petite voix agressive et dévalorisante leur dicte (Elle l'appelle l'ENC : état négatif confirmé). Mais d'où vient cet appel à l'autodestruction ? Viendrait-il d'un Surmoi ultra puissant traduisant une culpabilité d'origine sexuelle dont le prix à payer serait la disparition, d'ailleurs les anorexiques ne cherchent-elles pas littéralement à disparaître ? Cela ne se peut, car le surmoi conceptualisé par Freud est une structure inconsciente, s'il se manifestait, se serait par des actes manqués, au cours de rêves ou par le biais de lapsus. Cette voix qu'elles entendent est bien un trait de leur conscience. Elles ont d'ailleurs bien conscience de lui être soumises, ce qui rajoute à la souffrance de leur impuissance. Revenons à la philosophie avec Kant, sa loi morale et le mensonge. Lorsque nous mentons, nous réalisons un acte non conforme à la morale doublé d'une intention non morale. Or, nous ressentons une gêne. Que ce soit crainte d'être démasqué ou d'être obligé de se justifier et de s'enfoncer plus encore dans le mensonge. En résumé, nous entendons également une petite voix nous rappelant le coût d'une entorse à loi morale. Pour les deux cas, cette petite voix au fond de nous c'est bien celle de notre conscience. Donc, nous l'entendons. Pour conclure cette partie sur les émotions, faisons un lien avec l'éthique.

---

<sup>47</sup> Peggy Claude-Pierre, *Guérir l'anorexie et la boulimie*, Montréal, Plan, 1998.

## *Emotions et Ethique*

« Les émotions sont inséparables de l'idée de récompense ou de punition, de plaisir ou de peine, d'approche ou de retrait, d'avantage ou de désavantage personnel. Inévitablement, les émotions sont inséparables de l'idée de bien et de mal. »<sup>48</sup>

Nous revenons donc à la morale, le bien et le mal et les contours de ces derniers. L'émotion rajoute sa touche personnelle et nous amène à sentir la limite. C'est également ce que dit Descartes dans les méditations (VI, AT, IX) quand il écrit que les passions signifient à notre esprit quelles choses sont convenable ou nuisibles. Plus haut Paul Livet disait également le lien entre l'émotion et la morale dans le sens où nous appelons les deux lorsqu'il y a un différentiel entre ce que nous vivons et ce qui nous souhaiterions et devrions vivre. Alors comment s'inscrit l'éthique en matière d'émotion ou d'émotion en matière d'éthique ? Si nous prétendons que l'éthique recommande où la morale commande, alors nous pouvons nous appuyer sur l'émotion comme premier signe de ce que notre corps recommande à notre conscience. En dehors de tout jugement de valeur, la vague créée par l'émotion nous dit bien que quelque chose ne sonne pas comme nous l'attendions et par le fait, nous invite à être honnête envers nous-mêmes. Une fois la raison revenue, il nous reste à comprendre pourquoi et pour quelle finalité notre corps nous a-t-il envoyé ce message d'avertissement ? L'émotion en cela est fidélité à nous-mêmes, bien avant que la conscience ne s'en mêle; elle est notre meilleur porte-parole dans le

---

<sup>48</sup> *Idem.*, p. 76.

sens où elle nous dit (avant que nous le disions nous-mêmes) que quelque chose ne s'inscrit pas dans notre éthique personnelle, dans notre « bon » et notre « juste » (pour autant que nous parlions des émotions négatives). Nous devrions la consulter, garder ses avis en cas de situation similaire, comme si nous consultations un comité de nous-mêmes. Bien évidemment, la consulter n'est pas lui obéir et loin de nous l'idée d'écrire qu'elle serait reine et dominerait notre raison. Elle vient en « première intention » comme au temps où nous n'avions pas le mots pour nous dire. Grâce au langage, nous avons conceptualisé ce que nous ressentons, mais cependant, la vie ne peut être contenue tout entière dans une conceptualisation, aussi pertinente soit-elle. Entendre, puis écouter nos émotions c'est laisser une place à l'impensé qui n'est pas un vide pour autant, une vibration qui n'est pas encore un son, une contraction qui n'est pas encore un mouvement, c'est être dans un élan de nous-mêmes. Ainsi, nous ne dirons jamais assez l'importance qu'est le temps « de la remontée ». D'abord l'homme ressent puis il soumet son ressenti à sa raison, mais l'un n'est pas opposé à l'autre, mais logique comme les chaînons d'une même chaîne. Certes, nous pouvons nous passer d'un d'entre eux, mais ce n'est alors plus la même chaîne. L'émotion est comprise entre deux mailles de la raison et les relie. Il ne tient qu'à nous d'en faire un ensemble harmonieux où un découpage aussi arbitraire qu'illusoire.

« C'est la raison qui explique qu'Aristote revalorise le rôle de l'expérience et du sensible en proclamant : rien n'est dans l'intelligence qui n'ai été auparavant dans les sens. »<sup>49</sup>

---

<sup>49</sup> Bertrand Vergely, *Platon*, Editions Milan, Toulouse, 1995, p. 48.

C'est la contradiction de la non-contradiction. Si nous refusions toute sensibilité nous n'aurions que faire d'une loi morale, nous serions réduits à des automatismes froids, à l'inhumain de l'humain. Ainsi, est-ce aussi la sensibilité qui donne à la loi morale ses lettres de noblesse car l'autre détermination de l'homme serait le tout biologique, la toute puissance technique de l'analyse moléculaire comme compréhension de tout ce qui est et ce que fait un homme. Ainsi, l'amour serait dû aux caprices de flux hormonaux, Roméo englué dans la testostérone, Juliette dans la progestérone, tout ça à Vérone ! Dans La « Politique » de Platon, l'esclave est appelé machine vivante et la machine, esclave non vivant, or la machine est par définition ce qui ne vient pas de la nature donc ce qui ne ressent pas. Là encore, il s'agit d'extrémité et il n'est pas plus question d'être esclave de sa spontanéité émotionnelle. Sinon nous serions dans un autre monde, celui du tout pulsionnel, celui où seul compterait ce que j'ai envie de faire quelle que soit la situation. Nous n'aurions plus de contenance et toute frustration devrait être évacuée sur le champ, à peine arrivée. Nous vivrions dans la terreur et la violence, dans le chaos de la « no limit ». Nous revenons toujours à Aristote en nous demandant s'il n'y aurait pas une juste mesure entre le tout sensibilité et le tout rationalité ? Même un cartésien chevronné en la personne du philosophe lui-même fait un lien entre les deux par le biais de la volonté.

« Car il est besoin de remarquer que le principal effet de toutes les passions dans les hommes est qu'elles incitent et disposent leur âme à vouloir les choses auxquelles elles préparent leur corps... »<sup>50</sup>

Les passions incitent l'âme à vouloir, intéressant. Les passions sont donc la volonté de la volonté de l'âme, donc le corps à une volonté en connexion avec celle de l'âme. Nous pouvons imaginer un autre lien, avec le cogito: (je doute) donc je pense, donc je suis, que nous pourrions écrire ainsi : je pense donc je suis, je pense ce que j'ai ressenti, je ressens donc je suis. Et s'il n'y a pas de doute que nous doutions, il n'y en a pas plus que nous ressentons. Ressentir est un trait identitaire de l'humain vivant.

« C'est la bête qui parle dans la bêtise, c'est-à-dire l'instinct de conservation. On ne veut pas se confronter à la sensibilité, qui, en nous procurant des émerveillements, nous entraînerait à éprouver le côté tragique des choses. »<sup>51</sup>

Voilà pourquoi ne pas se relier à l'émotion ne rend pas forcément plus intelligent, même si cela présente une fonction certaine. Offrir un cadeau à quelqu'un est aussi penser à donner à l'autre un moment où la raison s'efface, s'allège du lourd et du tragique. Qui prétendrait que cela n'est pas bon ou bien et que cela contrarie en nous une loi morale ? C'est dans le lien à l'autre, dans l'intersubjectivité que nous prenons la mesure de l'importance du « lâcher prise » rationnel en conscience des limites de la conscience. Parallèlement nous pourrions dire aussi que l'émotion est le concept du corps. En cela elle est un trait de l'universel

---

<sup>50</sup> Descartes, *op.cit* ; p. 65.

<sup>51</sup> Bertrand Vergely, *Petite philosophie du bonheur*, *op.cit.*, p. 20.

et du particulier car pour une même situation donnée nous pouvons constater différentes émotions, qui aura peur, qui sera dégoûtée ou en colère... Elle est comme une critique de la réalité. Par ce qu'elle mobilise en diverses réactions, elle vient dire à sa façon le positif ou le négatif d'une situation, raison de plus pour ne pas l'étouffer car après la critique vient la place de la dialectique, vient l'échange et la relation humaine dans toute sa « merveilleuse imperfection ». Hegel parle du « conflit du conflit » comme dépassement de ce dernier aboutissant à une unité. Mais le conflit avant que d'être intersubjectif peut être intra subjectif et c'est une véritable lutte entre soi et soi afin de ne pas laisser remonter l'émotion. Ainsi tout dialogue est au moins double dialogue (ou dialogue du dialogue). Le problème au niveau du travail n'est pas qu'il y ait un problème, mais bien ce que nous élaborons en fonction de ce dernier, afin de le dépasser (et non pour l'utiliser comme une arme contre soi-même ou contre les autres). Souvent, un vécu négatif est comme une claque en pleine figure, il génère honte et retrait et c'est alors qu'il faudrait dire et redire cette phrase de Hölderlin aux soignants : « Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve ». Peut-être naïvement pourrions-nous conclure : « une émotion n'est ni plus ni moins qu'une émotion ! » Elle n'est ni à renier, ni à surinvestir, elle n'est ni un problème, ni une solution, elle est. L'humain ne serait pas humain sans émotion, mais il ne le serait pas plus s'il ne vivait qu'en fonction de ces dernières. L'émotion est comme la peau du cœur que nous verrions à l'œil nu, elle nous enveloppe, cependant, sa présence n'empêche pas de voir autre chose et en nous et en l'autre.

« Tout se passe comme si le pire de tous les goûts, le goût de l'absolu, devait être cruellement tourné en dérision et malmené jusqu'à ce que

l'individu apprenne à mettre un peu d'art dans ses sentiments ou encore mieux encore à ne pas repousser l'artificiel comme le font les vrais artistes de la vie. L'esprit de la colère et de révérence propre à la jeunesse semble ne pas connaître de repos avant d'avoir si bien falsifié les êtres et les choses à sa convenance qu'il puisse enfin se déchaîner. En soi déjà la jeunesse est quelque chose qui dénature et qui trompe. Plus tard, quand la jeune âme à force de déceptions cuisantes, finit par se retourner soupçonneusement contre elle, impétueuse et farouche jusque dans sa méfiance et ses remords, comme elle s'en prend à elle-même, avec quelle fureur elle se déchire et se venge de son long aveuglement, comme s'il avait été volontaire ! En opérant ce passage on se punit soi-même, par méfiance envers ses sentiments ; on fustige son enthousiasme par le doute ; la bonne conscience elle-même apparaît comme un danger, comme si elle résultait du camouflage et de la lassitude d'une sincérité plus fine ; et avant tout on prend parti, on prend parti radicalement contre " la jeunesse". — Dix ans se passent, et on comprend que tout cela était encore... de la jeunesse ! »<sup>52</sup>

Notons d'abord les formules suivantes « un peu d'art dans ses sentiments », « repousser l'artificiel », « artistes de la vie ». Effectivement, nous avons là une expression poétique de ce que représente une bonne mesure à tenir face à ses émotions. L'art renvoie à la créativité, à la sublimation ; mais pour cela faut-il être en contact avec une source d'inspiration

« Les poètes n'ont pas de pudeur à l'égard de leurs sentiments, ils les exploitent. »<sup>53</sup>

Quant à repousser l'artificiel, cela fait écho avec le côté sérieux du professionnalisme et plus encore du scientifique. Il y a quelque chose présentant un devoir de sérieux, une exigence de profondeur si ce

---

<sup>52</sup> Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Mesnil-sur-l'Estrée, Editions Folio essais, 2007, p. 50.

<sup>53</sup> Idem.

n'est de gravité inhérente à la situation de travail et aux comportements attendus voire tolérés. Comme si tout ce qui n'était pas pensée scientifique ne serait qu'artifice secondaire, c'est oublier que trop de sérieux tue le sérieux... Quoi de plus efficace qu'une bonne crise de rire, même en plein enterrement, même en pleine salle d'opération pour relâcher la tension et puis reprendre ? Enfin les « artistes de la vie » nous reflètent l'image d'un mode d'être où la vie devient elle-même création, ou chacun est un artisan de lui-même, toujours en équilibre précaire entre la passion et la raison tel l'équilibriste sur son fil avançant exclusivement grâce à la somme de ses déséquilibres antagonistes. L'hôpital, précisément et peut-être plus qu'ailleurs, en nous mettant face à des situations difficiles humainement nous invite à cette création de nous-mêmes afin que nous apportions à nos questions existentielles la richesse de ces vécus professionnels. Nous devrions tout relativiser face à certaines douleurs ou souffrances auxquels nous assistons, et pourtant, le quotidien nous rattrape, nous enveloppe, nous alourdit plus encore. Raisonnablement c'est l'inverse qui devrait se produire. En voyant une personne âgée épuisée en fin de vie nous devrions nous dire que c'est ce qui peut nous arriver de mieux, arriver au terme de notre existence en ayant exploité cette dernière jusqu'à ces ultimes retranchements. Nous devrions sortir du travail allégés d'être en bonne santé, heureux de chaque minute gagnée sur la mort, sur le néant. Or, lorsque nous écoutons beaucoup de soignants, nous entendons souvent une longue plainte voire une victimisation. Nous pensons très vivement que l'absence de prise en compte des émotions, et notamment le manque d'expression des émotions négatives participe de ce mouvement

paradoxal. La vie serait plus légère, plus douce si tant est que nous sortions de notre travail en ayant déposé les « valises internes » cumulées lors de la journée. Nous voyons bien le cheminement, chaque cri du corps étouffé, caché ; chaque mot rattaché à ce dernier ravalé, tassé sous des tonnes de « il ne faut pas » ou « ça ne se dit pas ». Certains trouvent à l'extérieur des lieux et des personnes avec qui tisser des liens suffisamment profonds pour décharger un peu la pression engrangée. Pour beaucoup cependant, le scénario est le même au travail et à la maison, il n'est pas question de montrer ou d'exprimer ses émotions, il s'agit toujours de faire bonne figure, de donner le change c'est-à-dire une longue plainte non éprouvée comme une rengaine. Puis le jour d'après, déjà lourd de la veille, le système se remet en place, encore et encore... Alors Nietzsche a raison, c'est notre jeunesse qui y perd son éclat, qui y perd la conscience d'elle-même. Ainsi l'émotion est aussi comme un premier avertissement, une première alerte au feu. Si personne ne l'entend, si personne ne la respecte, tôt ou tard nous ne serons plus face à une flamme naissante, mais à un incendie. (Par exemple quelle étrange histoire que ces maladies auto-immunes où le corps se détruit lui-même, se retourne contre lui-même, se consume...)

« Maturité de l'homme : cela signifie avoir retrouvé le sérieux que l'on mettait dans ses jeux, enfant. »<sup>54</sup>

Quand Leibniz écrit : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » nous pouvons transposer son questionnement en : « Pourquoi y

---

<sup>54</sup> Idem.

a-t-il de l'émotion plutôt que de la raison pure ? Notre raisonnement ne serait-il pas suffisant à nous faire la vie belle ? Tous les philosophes s'accordent à penser que les passions doivent passer par la raison afin que l'être humain ne soit pas guidé par elles. Pourrions-nous tout autant nous en passer afin que la raison demeure maîtresse en la demeure ? . Cela sous entendrait que nous ayons décidé au préalable de nous débarrasser d'une façon ou d'une autre de notre « caisse de résonance émotionnelle » à savoir notre corps. Alors pourquoi une âme et un corps et non une raison pure, parce qu'une raison pure n'existe pas sans corps. Renier, enfouir, étouffer ses émotions c'est quelque part le maltraiter et se maltraiter.

### III) Réflexivité, émotions et conversion

« On peut faire beaucoup de choses pour les hommes sauf penser pour eux. La pensée ne se délègue pas » ALAIN

Pareil pour l'émotion.

#### A) Théories de la réflexivité

##### *Historique*

Dans un premier mémoire intitulé : « Les sens de la fuite ou la fuite des sens » nous avons questionné les origines potentielles de la fuite des rééducateurs face aux personnes âgées dont le pronostic fonctionnel était sombre. Un vécu négatif était à la source de ce

travail. En effet, ayant travaillé des années comme masseur kinésithérapeute au sein d'une unité de psycho-gériatrie, nous demeurions choqués par l'attitude de certains collègues refusant de prendre en considération certaines prescriptions médicales comme celle concernant des personnes âgées atteinte de démence. L'injustice de cette situation fut donc génératrice de réflexions confrontées à des concepts philosophiques. Certes, la rationalité de la recherche vint apporter des hypothèses et donner un peu de sens à ce comportement. Ce premier travail écrit fonctionna pour nous comme une sorte de « pansement psychique » en vidant le contenu d'une grande partie du ressentiment qui s'y activait. Pour autant, nous n'avions pas encore fait le lien avec notre sujet actuel car nous étions partis pour suivre une piste logique, celle de « donner l'envie d'avoir envie » d'une réflexivité au niveau des soins. Ainsi nous étions-nous dirigés naturellement vers le thème de l'éducation comme substrat à notre recherche. Tout enseignant n'a-t-il pas le défi de provoquer un appétit pour la matière où il excelle ? C'est au cours des investigations sur la réflexivité dont nous allons retranscrire l'essentiel, que nous avons reçu une pomme sur la tête. L'angle de vision de notre recherche a jailli, si nous pouvons dire ainsi, jailli parce qu'il était en nous quand nous regardions ailleurs. Il nous semblait important de le relater car nous avons déjà passé un certain temps sur cette autre piste avant de bifurquer, mais il est des choses qui s'imposent comme une évidence. Commençons par poser quelques bases concernant la réflexivité nous permettant une première approche sélective de cette dernière. Mais avant de poursuivre sur la piste de la réflexivité, il nous faut aussi préciser un autre écueil par rapport au travail de l'an dernier. En effet, c'est en tant que soignant

que nous nous étions posés toutes ces questions, or maintenant c'est dans un rôle d'encadrant que nous nous situons. Quels nouveaux apports ce statut de cadre apporte ? Pour reprendre deux formules classiques apprises à l'institut de formation des cadres de santé de l'assistance publique, le cadre a pour mission de garantir les qualité, continuité et sécurité des soins. Pour ce faire, il « organise et s'organise », ce qui malgré tout, fait beaucoup pour un seul homme, situé tel un fusible au carrefour de différentes logiques institutionnelle, administrative et soignante. D'office nous remarquons l'ampleur de la tâche à savoir être non seulement en contrôle de soi-même, redoutable ambition, mais encore d'une trentaine de personnes (dont il pourrait avoir à répondre des actes, de tous les actes, tant qualitatifs que quantitatifs, tous les jours de la semaine, voire vingt-quatre heures sur vingt-quatre...). Le voilà donc « grand garant responsable ». Le sujet n'étant pas les illusions de la toute-puissance et ceux y croient ou ont besoin d'y croire, recentrons-nous en incluant une composante éthique à cette fonction :

« L'objectif est de bien faire vivre les valeurs du soin au quotidien et de permettre à chacun d'accomplir le meilleur de soi »<sup>55</sup>.

Qu'est-ce que « faire bien vivre des valeurs » ? Pouvons-nous toujours être au meilleur de nous ? Quoiqu'il en soit, nous tenions à préciser que notre présente démarche présente la particularité de se soucier non pas de faire ou de donner du sens, non pas d'appliquer la « fonction

---

<sup>55</sup> Philippe Svandra, « *Comment développer la démarche éthique en unité de soins* », Estem, Issy-les-Moulineaux, 2005, p. 222.

contrôle » fruit de la déontologie mais d'être dans « l'entre ». Tout comme l'éthique entre la théorie et la pratique, entre la technique et le sensible, entre la personne soignée et le soignant, nous souhaitons ici favoriser le lien entre la personne soignante et elle-même. Pour nous ce serait véritablement cela aider, c'est-à-dire amener l'autre à reconnaître et à relier ses propres richesses, cognitives, techniques, émotionnelles, en un mot autant professionnelles qu'humaines. Ainsi ce qui serait mobilisé là ne serait pas un morcellement mais une réunification. Ce détour opéré, revenons à la réflexivité.

### *Bases*

D'emblée, nous pensions proposer une définition de la réflexivité qui nous aurait servi à cerner notre sujet de façon claire et précise. Comme pour un jeu de piste, nous avons rebondi d'un mot à l'autre. Commençons par l'acceptation mathématique concernant la théorie des ensembles :

« Propriété caractérisant une relation réflexive »<sup>56</sup>,

Voyons alors réflexif :

« Qui consiste en une réflexion ou qui est produit par cette réflexion »<sup>57</sup>,

---

<sup>56</sup> Dictionnaire *Le petit Larousse*, Paris, 2008, p. 866.

<sup>57</sup> André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Quadrige /Puf, Paris, 2006, p. 904.

Enchaînons par réflexion :

« Proprement, retour sur elle-même de la pensée, qui prend pour objet un de ses actes spontanés, ou un groupe de ceux-ci. La réflexion, en ce sens, consiste donc à exercer ce que la scolastique appelait des intentions secondaires »<sup>58</sup>

Mais également :

« Action de réfléchir, d'arrêter sa pensée sur quelque chose pour l'examiner en détail »<sup>59</sup>.

Notre réflexivité serait donc le sens plus ancien de réflexion quelque peu dévoyé dont nous notons la nuance entre mener une réflexion et faire une réflexion, (notamment au sein d'une équipe). Mais est-ce que penser c'est faire ? Si nous voulions y associer une image, nous prendrions alors l'appui du verbe se réfléchir :

« Donner une image qui apparaît par réflexion »<sup>60</sup>

D'ailleurs se diriger vers une culture réflexive, ne serait-il pas mettre en place l'usage du pronom réfléchi : je me demande, nous nous questionnons, tout le monde s'interroge.

« Ce détour par le « se » n'est pas vain, dans la mesure où le pronom réfléchi « soi » accède lui aussi à la même amplitude omnitemporelle quand il complète le « se associé au mode infinitif : se désigner soi-même »<sup>61</sup>.

---

<sup>58</sup> Idem

<sup>59</sup> Dictionnaire Le petit Larousse, *Id*, p. 866.

<sup>60</sup> Dictionnaire Le petit Larousse, *Id*, p. 866.

Ainsi l'idée principale que nous retenons est celle d'un retour, voire d'un regard porté sur soi dont l'action serait la partie agissante d'un monde interne fait de cognition et d'affects. Pourquoi alors, seule l'action mériterait ce retour ? Ne prenons-nous pas le risque d'être très réducteur si nous résumons un être humain, fût-il soignant, à sa pratique ? Ne serait-il donc rien d'autre qu'un acteur et auquel cas, nous comprendrions mieux pourquoi certains considèrent que le malade ne pourrait pas être considéré autrement qu'un « patient » ? C'est déjà en cela que notre questionnement est éthique puisqu'il se base sur un étonnement. Entrons maintenant plus dans le détail par l'appropriation de la réflexivité par différents courants de pensée..

### *Réflexivité et action*

Le philosophe américain John Dewey et ses disciples nous livrent une notion de « pensée réflexive » ainsi schématisée :

« La réflexion-en-action ou en cours d'action survient chez le praticien au sein même de ses activités et suscite une restructuration de celles-ci. La réflexion-sur-l'action est une application ordonnée de la logique à des données connues pour résoudre un problème. La réflexion-pour-l'action implique une programmation dans l'avenir. La réflexion-à-propos de-l'action se produit quand on prend en comptes les contextes élargis, sociaux, économique et politiques dans lesquels l'action a lieu »<sup>62</sup>.

---

<sup>61</sup> Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 12. <sup>61</sup> Yves Saint Arnaud, *Efficacité et coopération*, Montréal, Les presses de la cité, 1995, p. 19.

<sup>62</sup> Dictionnaire encyclopédique : *De l'éducation et de la formation*, Retz, Paris, 2004, p. 760.

Tout d'abord, considérons la réflexion « en action » ou « en cours d'action ». Bien que pertinente, elle ne nous intéresse que peu car nous nous avons choisi d'être au sein d'un système réflexif où il est nécessaire d'avoir plus de recul. Nous précisons toutefois que le « pendant l'action » est fondamental, loin de nous l'idée dénier tout ce que nous pouvons développer comme compétence en situation directe. Ce temps de l'action est d'ailleurs le seul où nous considérons qu'il est très souvent indispensable de n'être que dans la rationalisation. Effectivement, personne et moins encore lui-même n'attend d'état d'âme d'un chirurgien pendant une opération. Ensuite vient la réflexion « pour l'action » mobilisant les connaissances acquises et la situation présente. Nous sommes là encore dans ce que nous pourrions appeler une « réflexivité technicienne ou techniciste » comme une *praxis* dont pertinente s'il en est mais hors de notre sujet. (Ainsi, pouvons-nous parler de technique si nous nous intéressons au monde sensible ?) Puis, vient la pensée réflexive « sur » ou « à propos de l'action » où il s'agit de rester concentrés sur une analyse *a posteriori* de l'acte. La nuance nous occupant est l'écart entre Le retour sur soi un retour sur un soi agissant et un retour sur soi ressentant. Non pas : « Qu'ai-je fait comme technique pour ce soin » mais « Que s'est-il passé pour moi ou en moi pendant tel acte de soin ? ». Ce sera justement tout le propos de cette recherche de proposer une connexion entre la reconnaissance de nos émotions et la pertinence de nos (ré)actions, puis de voir s'il est possible de la cultiver (dans tous les sens du terme). Les quatre émotions fondamentales : peur, tristesse, joie et colère, sont-elles vraiment exclues de nos professions ?

« La réflexion qui est un retour sur soi est comme la révolution d'une planète »<sup>63</sup>.

« Aussi Spinoza n'hésite -t-il pas à dire que ce regard sur nous-mêmes, produit par la pensée, nous offre un moment d'éternité »<sup>64</sup>

### *Ethnométhodologie*

Il existe au sein des sciences humaines un autre courant courtisant la réflexivité. Ce dernier appartient à une partie de la microsociologie dite « l'éthnométhodologie » et porte le nom de démarche praxéologique (de *praxis*) dont la définition la plus courante est :

« Démarche structurée visant à rendre l'action consciente, autonome, efficace »<sup>65</sup>.

Nous y trouvons un lien avec notre sujet dans la mesure où il est préconisée alors d'être en relation avec ce qui se passe et se vit au moment de l'action

« Par une approche dite de science-action, ces deux chercheurs démontrent clairement que la seule façon d'être efficace dans une interaction est de rester en dialogue constant avec la situation »<sup>66</sup>.

---

<sup>63</sup> Bertrand Verghely, *De l'utilité de la philosophie*, Paris, Editions Milan, 1996, p.65.

<sup>64</sup> Bertrand Verghely, *Platon*, Toulouse, Editions Milan, 1995, p. 59.

<sup>65</sup> Yves Saint Arnaud, *Efficacité et coopération*, Montréal, Les presses de la cité, 1995, p. 19.

<sup>66</sup> *Idem.*, p. 33.

Ici nous notons l'apport du but de cette réflexivité, à savoir l'efficacité. (nous verrons les limites de ce but par rapport à notre sujet) Le fait de rendre consciente l'action par le biais du dialogue est une piste que nous gardons « soigneusement ». De plus, la sémantique utilisée est également intéressante puisque elle nous amène au-delà d'une simple correction de l'action :

« L'objectif de la praxéologie est de donner à l'acteur des critères qui lui permettent d'évaluer rapidement, dans le feu de l'action, l'efficacité de son action et la corriger sur-le-champ s'il ne produit pas l'effet visé sans effet secondaire indésirable »<sup>67</sup>.

Ainsi de façon indirecte nous trouvons un petit passage vers la temporalité nous intéressant, c'est-à-dire « l'après-action » puisqu'il y a anticipation d'effets secondaires. Nous imaginons alors la possibilité d'un retour à leur propos. Plus encore, ces effets indésirables nous parlent « droit au cœur » car ils sont reliés au vécu de l'acteur, ce qui a déterminé notre angle de vision par rapport à notre recherche. :

« Il peut aussi, le cas échéant, se rappeler ce qu'il a vécu pendant le dialogue ; par exemple une insatisfaction ressentie même lorsque l'effet visé semble produit peut le mettre sur la piste d'un effet secondaire indésirable ou d'une dimension plus obscure de son intention »<sup>68</sup>.

Voilà quelque chose de très saisissant pour nous... Comme il est dommage que nous n'en entendions pas du tout parler à l'Institut de Formation des Cadres de Santé de l'Assistance Publique... Tels les habitants de la grotte Platonicienne voyant sur les murs les reflets des

---

<sup>67</sup>Idem., p. 34.

<sup>68</sup> Idem .,p. 56.

images produites par le feu ,et confondant ces derniers avec la réalité, nos émotions viennent quelque peu « tordre » ce que nous voyons et vivons. De plus, travailler à l'hôpital n'est pas anodin puisqu'il y a confrontation tous les jours, à tout instant avec la souffrance, le handicap voire la mort. Comment imaginer que tout cela est anodin ? Que faisons-nous de cet état générateur d'une angoisse continue ? L'expression employée par l'auteur étudié ici nous semble pertinente puisqu'il parle de « filtre perceptuel » :

« On ne peut entendre ou voir quelque chose sans que ce soit à travers sa propre expérience, c'est-à-dire ses pensées, ses préjugés, ses émotions, ses désirs, ses préoccupations, etc. Tous ces éléments constituent un filtre perceptuel qui a pour effet de sélectionner, d'organiser et parfois de déformer les éléments d'information... »<sup>69</sup> .

Continuons l'investigation de la démarche praxéologique car nous arrivons à une autre clé récupérable pour notre étude nous permettant d'affiner plus encore notre champ de vision :

« L'auteur reçoit l'information qu'il traite à travers ses sens. De plus, le traitement rationnel ou le traitement affectif de cette information prépare une action par le moyen des intentions, c'est le domaine de la motivation »<sup>70</sup>.

Le lien se poursuit et nous voyons bien comment le filtre des sens influe sur l'intention par le biais d'une stratégie d'adaptation et joue donc sur la motivation. Cette dernière n'est plus alors un pur produit rationnel en connexion exclusive avec notre seule volonté, (bonne si

---

<sup>69</sup> Idem., p. 91.

<sup>70</sup> Idem .,p. 95.

possible). L'intention associée aux sens, ne sommes-nous pas là dans les prémisses de la fuite à l'origine de notre première recherche ? C'est sûr que voir un vieux dément ne génère pas d'émotion positive, mais que serait une maladie évoquant une émotion positive ? Revenons à notre ethnométhodologie en ce qu'elle propose aussi quelques règles et des conditions de pratique. Deux règles sont décrites, tout d'abord celle dite d'autorégulation :

« J'évalue continuellement l'effet produit chez mon interlocuteur en fonction de mon intention et, au premier signe d'escalade, je modifie soit ma stratégie, soit mon intention... Savoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'on peut »<sup>71</sup>.

Cette première règle nous indique bien un retour mais ce dernier est en « hétéro -interaction » si nous pouvons le dire ainsi, d'ailleurs le verbe savoir nous indique bien ce phénomène puisqu'il s'agit alors de mobiliser des connaissances pratiques pour pallier et s'adapter à la situation. Il suffirait de recentrer un peu son évaluation sur l'effet que produit notre action sur nous-mêmes. Par exemple, pour verticaliser une personne âgée ne pouvant plus se mettre debout et ayant besoin d'être à la verticale pour des raisons médicales urgentes ( action sur la peau, les reins, le cœur etc ) nous devons l'attacher à la table avec des sangles. Déjà ! Imaginons maintenant qu'elle est un peu démente et ne voit pas l'intérêt de la chose donc se débat ou crie. N'est-ce pas alors le moment privilégié d'avoir un dialogue avec soi pour savoir ce que cela nous fait ? Le fruit de ce dialogue n'influera-t-il pas notre future action ? C'est dans cet espace (toujours vacant

---

<sup>71</sup> Idem.,p. 91.

aujourd'hui) que peuvent se produire toutes les dérives, lorsque nous décidons de ne plus nous consulter nous-mêmes, non seulement avec la tête mais aussi avec nos émotions. n'excluant bien évidemment pas une interrelation par la suite, (si possible) comme l'indique la seconde règle dite de non-ingérence :

« La règle invite le praticien à reconnaître le pouvoir qu'il exerce et celui qui appartient à son interlocuteur... Puis à tout mettre en œuvre pour éviter l'ingérence »<sup>72</sup>.

Le dialogue avec soi permettrait de réfléchir à cette non-ingérence, dans ce qu'elle peut parfois être secondaire à la puissance de la prescription. Nous pensons à ce moment là aux excès du principe de bienfaisance quand un soignant possédant son savoir expert croit savoir mieux que l'autre ce qui est bon pour lui, au point de vouloir lui imposer pour son propre bien. Traduit au langage émotionnel, un soignant pensant faire plaisir à un malade et ne se faisant plaisir qu'à lui-même pourrait proposer un traitement ne correspondant pas à ce dernier souhaite ou peut supporter. Or, celui qui prétend détenir le plaisir d'un autre est pour le moins envahissant... Voyons maintenant les deux conditions, puis les risques et les critiques de cette réflexivité.

« La façon de formuler les buts à atteindre est plus importante que le choix des moyens que l'on met en œuvre pour atteindre ces buts. »<sup>73</sup>

---

<sup>72</sup> Idem., p. 129.

<sup>73</sup> Donaldl. A. Schön, *Le tournant réflexif*, Montréal, Editions Logiques, 1996, p. 135.

Tout d'abord pour cerner la situation et réfléchir à nos pratiques, il apparaît fondamental de bien énoncer cette dernière, de l'exprimer aussi clairement que possible. Cette notion est développée sous le nom anglo-saxon de « *problem setting* ». Nous ne quittons pas le domaine nous intéressant, car qui veut bien régler une situation doit être capable de l'expliquer à lui-même d'abord. Bien sûr l'interaction avec autrui peut aussi servir à clarifier le sujet, à le compléter. Nous voyons là comment ce retour vers soi n'est pas une escapade solitaire ou tout du moins est un retour — sur soi— appelant un aller—vers l'autre—.

« ... Notion du spectateur : il a une valeur supplémentaire, il voit. Il peut déceler un sens qui échappe aux autres »<sup>74</sup>.

Maintenant passons à l'autre condition indispensable à la mise en place de toute réflexivité. Elle peut se décliner en terme de considération et de sécurité :

« Le besoin de considération est défini comme une exigence de l'organisme qui oriente l'action en vue d'une relation personnelle avec un partenaire en présence duquel on se sent d'être ce qu'on est »<sup>75</sup>

Pour parachever son idée, l'auteur cite l'expérience d'enfants qui deviennent anxieux s'ils perdent le contact visuel avec leur mère lorsqu'ils se déplacent pour explorer un lieu inconnu. Pour aller vers l'inexploité en soi dans le cadre du travail, il nous faut donc un environnement où nous nous sentions en sécurité, voilà un beau projet

---

<sup>74</sup> Hanna Arendt, *op.cit.*, p. 87

<sup>75</sup> Yves Saint Arnaud, *op.cit.* ; p. 161.

pour les membres d'une équipe soignante, voilà une considération importante à garder en mémoire en tant que responsable d'une équipe. Syllogismes : un homme doit être fort, un soignant est aussi un homme, donc... Une femme doit être courageuse, surtout si elle est mère (avec tout ce qui risque d'arriver), or une infirmière est une femme, donc... Nous voilà alors au cœur de « la faiblesse de la force » ou de « la lâcheté du courage » lorsque nous masquons nos émotions en situation professionnelle. Nous « militons » ici pour cultiver l'effet inverse, c'est-à-dire la force de la soit disant faiblesse et le courage de la soit disant lâcheté. Car qu'elle est la crainte de dire et de se dire si ce n'est de passer pour un demi homme ou une faible femme ? Regardons de plus près à présent comment ce tournant réflexif n'est pas décrit sans danger.

« Certains pensent que les gouvernements utilisent maintenant la pratique réflexive comme moyen de promouvoir une compétence technique et de développer ainsi une nouvelle culture enseignant techniciste qui, par là, creuse encore plus le fossé entre théorie et pratique, entre les universitaires et les enseignants »<sup>76</sup>.

Comme toute pratique, la pratique réflexive peut être récupérée et utilisée à des fins qui n'étaient pas initialement présentes à la source de sa création. En effet, nous comprenons bien l'inanité de la démarche si elle s'emploie afin de renforcer et de restituer des normes rigides, qui par le fait seraient questionnées pour être questionnées et non retravaillées. La stabilité d'un système verrouillé, présente des effets de stabilité et n'aime pas être déstabilisé. Le pire scénario serait

---

<sup>76</sup> Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation, *op.cit.*, p. 760.

d'avoir un cota de réflexivité comme certains ont voulu en instaurer ailleurs, quantifiable en pourcentage, chaque discussion devant contenir 5% de temps réflexif... alors que rien ne changerait, rien ni personne. Il y a bel et bien un risque qu'une résistance aux changements soit enrobée « à la sauce éthique » :

« Un problème majeur auquel les sciences humaines commencent à peine à faire face est le fait que plus une personne s'actualise, plus elle devient un être unique et moins elle se sent à l'aise avec les modèles standard »<sup>77</sup>.

### *Critiques*

Autre critique, et non des moindres celle du sociologue-philosophe Pierre Bourdieu exprimant son scepticisme au sujet de ce type de réflexivité. Nous allons voir comment puis y apporterons quelques critiques

« Mais ils doivent préalablement échapper à leur tentation de sacrifier à la réflexivité que l'on pourrait appeler narcissique, non seulement parce qu'elle se limite bien souvent à un retour complaisant du chercheur sur ses propres expériences, mais aussi parce qu'elle est à elle-même sa fin et ne débouche sur aucun effet pratique... Je rangerai volontiers dans cette catégorie la réflexivité telle que la pratiquent les éthnométhologues... »<sup>78</sup>.

Voilà en effet ce qu'il écrit dont nous noterons quand même au passage la prudence avec ce : « bien souvent ». Pour autant, commençons par les points communs avec les autres théories. Tout

---

<sup>77</sup> Yves St-Arnaud, *op.cit.*, p. 127.

<sup>78</sup> Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir Editions, Paris, octobre 2001, p. 175.

d'abord, ils part de l'action avec laquelle il évoque une relation réflexive ::

« ...Pour récapituler, ce qu'il s'agit d'objectiver... -sont- les conditions sociales de possibilités, donc les effets et les limites de cette expérience et entre autres, de l'acte d'objectivation »<sup>79</sup>.

Donc acte d'objectivation pour les uns ou dialogue avec l'action pour lui... De plus, outre le fait que la réflexivité soit leur moyen commun, il partage également la même finalité :

« Ils travaillent non seulement à la découverte de théories nouvelles mais à la solution de problèmes concrets...<sup>80</sup> »

Pour nous c'est le dénominateur dominateur très révélateur de ces deux théories, à savoir la notion d'efficacité et d'implications pratiques. La réflexivité doit servir à quelque chose qui se voit, se palpe, s'évalue, et pour ce faire :

« Ce qu'il s'agit de maîtriser, c'est le rapport subjectif à l'objet qui, lorsqu'il n'est pas contrôlé...<sup>81</sup> » «... une expérience sociale peut... à condition d'être maîtrisée par l'analyse...<sup>82</sup> » ,

Nous remarquons là un champ sémantique de la puissance faite de maîtrise, de contrôle, et bien sûr de volonté. Comment à ce moment précis, faire un lien avec le monde de l'hôpital lorsqu'il s'agit du moment

---

<sup>79</sup> *Idem.*,p.174.

<sup>80</sup> *Idem.*,p.35.

<sup>81</sup> *Idem.*, p.183.

<sup>82</sup> *Idem.*,p.220.

du soin ? Ce cadre du « tout action » n'est pas suffisant pour rendre compte du *cure* et du *care* dans la mesure où tout soin est aussi relation, interrelation et par le biais intersubjectivité. Quelle serait une efficacité en relation ? Serait-ce que le « patient » fasse tout ce que nous lui demandons de faire ? Serait-ce que l'équipe applique sa technique selon un protocole qui ne serait plus un guide mais un dogme ? (Nous pensons à cet instant à une technique de management dite « analyse systémique » se proposant de regarder de plus près les différentes communications existant au sein d'un groupe (Dans le but de mieux le « manager »). Celui ou celle échangeant avec tous les autres membres du groupe, est qualifié : d'intelligent systémique Comment qualifier alors celui qui n'est pas dans ce cas ?) Revenons à notre réflexivité et voyons maintenant où se situent les divergences entre Bourdieu et les ethnométhodologues. Notons d'abord un léger écart au niveau de la temporalité, effectivement, là où les ethnométhodologues cherchent une interaction pendant l'action soit la « science-action », le sociologue s'inscrit plus en amont de cette dernière :

« ... les sociologues doivent convertir la réflexivité en une disposition constitutive de leur habitus scientifique, c'est-à-dire une réflexivité réflexe, capable d'agir non ex-post sur l'opus operatum mais a priori sur le modus operandi <sup>83</sup>».

Certes nous reviendrons sur les *habitus* (dans une autre partie où nous ferons un lien immédiat avec Aristote), mais auparavant nous pouvons commencer à nous démarquer du sociologue dans la mesure où nous

---

<sup>83</sup> *Idem.*, p.174.

questionnons ce qu'il nomme une « réflexivité réflexe ». Comment un retour, de quelque nature que ce soit, mobilisant une cognition volontaire ou bien alors une cognition en conscience, comment cela pourrait-il se transformer en réflexe ?<sup>84</sup> N'est-ce pas demander à quelqu'un dont le nez est dans le guidon de regarder la carte ? Par ailleurs, la partie nous intéressant dans cette réflexivité, à savoir celle du vécu ne peut être traduite simultanément et moins encore *a priori*. La réflexivité de Pierre Bourdieu, ne respecte pas le « *kairos* émotionnel » (Non pas le bon moment pour agir, mais le bon moment pour ressentir) et demeure le royaume de la triomphante cognition.

### *La réflexivité narcissique*

« ... ce qu'il s'agit d'objectiver, ce n'est pas l'expérience du vécu du sujet connaissant...<sup>85</sup> » « Comment, sans s'abandonner à la complaisance narcissique, s'appliquer à soi-même ce programme et faire sa propre sociologie...<sup>86</sup> ».

Pour le sociologue partir du vécu impliquerait forcément une complaisance, une connivence entre soi et soi ne pouvant qu'être nuisible (au pire inutile) à la déesse action. Les ethnométhodologues avaient bien une référence au vécu mais il s'agissait d'être en dialogue avec celui de l'interlocuteur pour s'y adapter le cas échéant.. Comme nous allons le voir, aucune de ces deux positions ne répond à notre exigence. (Auparavant précisons quand même que Bourdieu ne parlait

---

<sup>84</sup> Dictionnaire *Le petit Robert* : « réaction automatique, involontaire et immédiate d'une structure ou d'un organisme vivant à une stimulation déterminée », Paris, 1982, p. 1638.

<sup>85</sup> *Idem.*, p. 183.

<sup>86</sup> *Idem.*, p. 184.

pas du travail à l'hôpital, ni même dans le monde de la santé, car comment être complaisant envers soi-même face à la souffrance de l'autre, à son handicap, voire à sa déchéance progressive ?) En effet, quelle analyse nous permettrait d'empêcher que raisonnent en nous les situations et les drames humains se jouant parfois sous nos yeux ? Tout ce détour nous a permis de préciser la réflexivité dont nous souhaitons poursuivre la recherche. Elle mettra l'humain soignant en contact avec lui-même. Il nous faut maintenant trancher et choisir le terme nous apparaissant le plus adéquat. Commençons par la réflexivité narcissique telle que décrite par plus haut. Certes, elle pourrait être synonyme de réflexivité égotiste, se mirant le nombril dans un auto-contentement ne laissant pas beaucoup d'espace à un autre, *a fortiori* une personne âgée malade... Mais n'est-ce pas aller à un peu vite en besogne car le psychanalyste Donald Winnicott a décrit un bon côté du narcissisme, comme organisateur de la vie psychique, il le renomme d'ailleurs le « *self* ». Parallèlement, existent un bon et un faux *self* ; nous choisissons le bon en ce qu'il est auto perception ayant une fonction de synthèse autorisant un sentiment de plénitude, donc « d'anti-clivage ». Voilà quelque chose qui nous séduit puisque nous regardons tout morcellement de l'humain quelque soit son rôle avec suspicion. Notre sujet serait la « *self-reflexivité* » (nous n'allons pas aller jusqu'à *self-reflexivity* malgré tout !) sous couvert de l'acceptation du psychanalyste Britannique. Voyons d'autres pistes. Serait-il pertinent de parler de réflexivité ontologique ? Oui dans un sens... tout dépend de la définition donnée à ontologie. Si cette dernière inclut une notion de métaphysique, c'est-à-dire quelque chose allant au-delà du sensible, alors non nous ne souhaitons pas employer ce terme. ( Chers

collègues soignants l'éthique et moi-même allons vous conduire vers une réflexivité au-delà du sensible... c'est irréel) En revanche, s'il s'agit de cette ontologie qui relève de l'être en général, de l'existentiel, alors oui, nous nous y retrouvons cette fois-ci. Que nous reste-t-il maintenant pour avoir fait un bon tour de la question ? Et si nous décrivions ce domaine réflexif nous préoccupant par le terme de réflexivité égologique ? S'il est fortement question d'une étude du moi perçu comme sujet personnel nous sommes preneurs, à condition cependant, que cette égologie soit partie prenante d'une relation de soin, du métier de soignant. Narcissique est un peu connoté mais moins effrayant peut-être parce que plus connu que les deux autres à savoir ontologique et égologique. Pour cette raison et puis pour son facteur « anti-morcellement » nous le sélectionnons. Dorénavant pour parler d'un retour sur le vécu du soignant en situation nous mentionnerons le terme de réflexivité narcissique. Dans la partie suivante, nous allons analyser trois modèles de conversion, un emprunté à la psychanalyse et deux à la philosophie car s'il est bien beau de se mettre en contact avec son vécu négatif, comment le convertir en autre chose pour toujours rejoindre l'autre et non le fuir ?

## B) Modèles de conversion

### *Oedipe*

Nous allons maintenant étudier trois modèles différents où d'une façon ou du notre un fait, à la base négatif, a trouver une chemin autre que celui d'être enfermé sur lui-même. Commençons la psychanalyse et le célèbre complexe d'Œdipe.

« Le garçon est amoureux de sa mère et veut écarter son père ; la fille est amoureuse de son père, veut écarter la mère » « Parce que la complexe d'Œdipe n'est pas une histoire d'amour et de haine entre parents et enfants, c'est une histoire de sexe, c'est-à-dire une histoire de corps qui prennent plaisir à se caresser, s'embrasser et se mordre, à s'exhiber et se regarder, bref, de corps qui prennent autant plaisir à se toucher qu'à se faire mal. Non l'Œdipe n'est pas affaire de sentiment et de tendresse, mais affaire de corps, de désir, de fantasmes et de plaisir »<sup>87</sup>.

La première phrase résume de façon un peu simple ce que nous savons communément de l'Œdipe; puis la seconde recadre quelque peu le champ dans lequel nous sommes, c'est-à-dire la sexualité inconsciente dont l'expression est la plus pure possible, un appel du corps au corps. Notons avant d'aller plus loin l'évocation d'un autre corps à corps où l'émotion de l'un passait directement vers l'autre. Ainsi, les racines de nos malaises psychiques et physiques seraient ancrées dans l'enfance et nous les revivrons éternellement comme autant de déclinaisons multiples et variées de nos conflits premiers. Bien que ce ne soit pas notre sujet, remarquons quand même le silence régnant autour de la sexualité des personnes âgées quand l'hôpital devient pour eux un lieu de vie.

« En somme, les sensations éveillent le désir, le désir appelle le fantasme, et le fantasme s'actualise à travers un sentiment, un comportement ou une parole. Aussi, lorsque vous êtes devant une émotion, dites-vous qu'elle exprime un fantasme et que le fantasme satisfait un désir, lequel désir est toujours vivifié par le corps de sensations »<sup>88</sup>.

---

<sup>87</sup> J.-D. Nasio, *L'Œdipe*, Paris, désir Payot, septembre 2005, p. 16.

<sup>88</sup> *Idem.*, p. 43.

Voyons maintenant comment s'organise l'oedipe.

« Mais l'Œdipe n'est pas seulement une crise sexuelle de croissance, il est aussi le fantasme que cette crise moule dans l'inconscient infantile. En effet, l'expérience vécue du séisme oedipien s'enregistre dans l'inconscient de l'enfant et perdure jusqu'à la fin de la vie comme un fantasme qui définira l'identité sexuelle du sujet, déterminera nombreux traits de sa personnalité, et fixera son aptitude à gérer les conflits affectifs »<sup>89</sup>.

« A quoi l'angoisse de castration va-t-elle conduire ? Eh bien, c'est elle qui précipite la fin de la crise oedipienne. En effet, écartelé entre ses fantasmes de plaisir et ses fantasmes d'angoisse, partagé entre la joie et la peur, le garçon est finalement débordé par la peur. L'angoisse, plus forte que le plaisir, dissuade l'enfant de poursuivre sa quête incestueuse et le conduit à renoncer à l'objet de ses désirs. Angoissé, l'enfant se détourne de ses parents pris comme objets sexuels, pour sauver son précieux pénis-Phallus, c'est-à-dire pour protéger son corps »<sup>90</sup>.

Ce qui nous semble important ici est cette notion de gestion des conflits (même si nous sommes toujours sceptiques lorsqu'il s'agit de gestion des choses de l'affect) car dans cette dernière nous retrouvons non seulement les difficultés intersubjectives, c'est-à-dire être en relation avec les autres, mais tout autant celle dites intrasubjectives, à savoir les rapports de soi à soi. De plus, dans conflit affectif nous entendons bien émotion.. Il est donc d'abord question de séisme puis d'être écartelé, ceci est pour le moins violent ! Le moteur de la conversion est ici l'angoisse et tout changement, même dans l'inconscient est en même temps la traversée d'une perte, comme

---

<sup>89</sup> *Idem* ., p. 20.

<sup>90</sup> *Idem*., p. 53.

un petit deuil. Il y aurait un choix inconscient de se détourner d'un désir pour éviter la castration, ou plus exactement faire face au fantasme de castration. Le processus de conversion est donc la confrontation avec une limite-menace permettant de contenir l'énergie d'un désir non pour le supprimer mais pour qu'il trouve plus tard un objet plus approprié. *A contrario* si la peur se mue en « peur d'avoir peur » alors cela impliquerait un blocage de cette traversée du complexe d'Œdipe et se déclinerait en différents tableaux cliniques, ce dernier n'étant pas résolu ou en partie seulement.

### *Œdipe et réflexivité narcissique*

Que pouvons-nous récupérer de ce schéma de conversion proposé par les psychanalystes ? D'abord, le plus grand obstacle est que le choix de quitter son désir pour l'un des parents est inconscient, ainsi le changement n'est pas un fait du raisonnement (et pourtant il apparaît bien raisonnable. Le petit garçon serait attiré par sa mère ou alors tenterait de séduire son père sous un mode passif, quand la petite fille serait attirée par son père à qui elle se soumettrait tout en dominant sa mère. Le « choix » semble donc d'être actif avec les femmes et passif avec les hommes pour tout le monde. Étonnant que Freud ce soit limité à ce schéma pour le moins réducteur Voilà des « pervers polymorphes » bien policés... ). Comme nous l'avons précédemment vu, l'émotion peut être aussi croyance. Ici nous ajoutons le fait qu'elle peut être soutenue par une origine échappant à la conscience et dont nous n'avons pas accès. Ainsi l'expression d'un vécu n'est pas tant à

chercher comme investigation dans la mesure où nous pourrions soulever des couvercles dont nous ne saurions que faire. Il s'agit bien de faire face à un passage émotionnel dans le cadre du travail et d'en regarder la partie qui semble commune à tous. (Pour autant, cela n'empêche pas de guider vers un professionnel le cas échéant). Ensuite, nous apprenons de ce modèle de conversion que tout changement est aussi renoncement. Là nous pouvons faire un lien avec notre premier travail où nous avons réfléchi aux bénéfices secondaires d'être devenus des soignants et pour d'autres d'être « tombés » malades. Toute la difficulté de la remise en question était alors de mettre des mots sur ces avantages non conscient d'être soit dans la position du « tout puissant » soit dans celle du « patient ». Tout autant, la situation actuelle quant à la réflexivité narcissique bénéficie de bénéfices secondaires, c'est-à-dire qu'il y a une sécurité à ne pas revenir sur nos vécus négatifs comme nous mettrions la poussière sous le tapis. L'indication à déduire est donc la délicatesse et le doigté à travailler pour ne pas heurter ces habitudes frontalement dans la mesure où elles avaient également une fonction. Certes, tout comme pour l'Œdipe traverser cette perte mènerait vers un autre choix sans pour autant mobiliser l'heuristique de la peur comme dirait Hans Jonas. Enfin, la théorie du complexe d'Œdipe nous parle d'angoisse, qui est à l'homme comme une ombre. Nous sommes des êtres d'angoisse et l'hôpital, quant aux cas qu'il donne à voir, ne peut que majorer cette dernière. Là encore, pour nous cela est comme un appel au respect, et à la non-violence. Il n'est pas question de provoquer, de pousser ou de forcer quiconque à exprimer un vécu négatif puisque nous pensons « dans l'idéal » que cela serait mieux. Pour conclure, l'Œdipe ne nous

éclaire que peu dans le mode de conversion car il nous manque le processus par lequel le choix est fait. D'autres notions de conversion telles la sublimation et la résilience devraient peut-être être étudiées bien que de premier abord, elles ne répondent pas au moyen avec lequel nous comptons arriver à l'expression de la réflexivité narcissique, à savoir le dialogue. Voyons maintenant un autre mode de conversion vu cette fois sous l'analyse d'un philosophe.

### *L'évasion selon Levinas*

« L'existence est un absolu qui s'affirme sans se référer à rien d'autre. C'est l'identité. Mais dans cette référence à soi-même l'homme distingue une espèce de dualité. Son identité avec soi-même perd le caractère d'une forme logique ou tautologique ; elle revêt, comme nous allons le montrer, une forme dramatique. Dans l'identité du moi, l'identité de l'être révèle sa nature d'enchaînement car elle apparaît sous forme de souffrance et elle invite à l'évasion. Aussi l'évasion est-elle le besoin de sortir de soi-même, c'est-à-dire de briser l'enchaînement le plus radical, le plus irrémédiable, le fait que le moi est soi-même »<sup>91</sup>.

Levinas parle d'un besoin « d'excellence » c'est-à-dire quelque chose de l'ordre de l'emprisonnement dont nous souhaitons sortir. Il s'agit de briser l'enchaînement du moi au soi. Ce serait comme une spirale infernale où l'être serait prisonnier de lui-même et tournerait jusqu'à un sentiment d'enfermement interne, de rétrécissement de son âme. Mais il y a plus que l'être dans l'être et c'est justement ce plus qui cherche une ouverture, une porte de sortie. Le philosophe prend pour exemple la nausée envahissant tout notre être sans pourtant qu'il

---

<sup>91</sup> Emmanuel Levinas, *De l'évasion*, Paris, livre de poche, 1982, p. 98.

puisse s'y subsumer, étant bien plus que cette réduction. Il en dit tout autant du besoin ne pouvant être satisfait entièrement, dans la mesure où la paix ressentie après sa satisfaction n'est pas adéquate à cette paix idéale, origine de la demande. Ainsi le malaise ou le besoin ne recouvrent pas tout ce qu'est notre être, aussi ce dernier voudrait bien sortir de cette dimension circulaire.

« La demande de salut devient en effet, un désir d'une altérité qui doit être si radicalement Autre qu'elle ne peut plus être réduite au moi - ce qui, sur le plan économique, est encore le cas. Le moi ne trouvera une libération véritable que s'il peut s'abandonner au profil de quelque chose d'autre qui soi-même »<sup>92</sup>

C'est alors que s'opère la conversion qu'il nomme l'évasion trouvant tout son sens dans la rencontre avec autrui, dans l'intersubjectivité en ce qu'elle est elle-même altérité. D'ailleurs Levinas va bien au-delà en traduisant la rencontre avec l'autre sous une forme particulière. .

« C'est moi qui supporte autrui, qui en suis responsable. On voit ainsi que dans le sujet humain, en même temps qu'une sujétion totale, se manifeste ma primo-géniture. Ma responsabilité est incessible, personne ne saurait me remplacer. De fait, il s'agit de dire l'identité même du moi humain à partir de la responsabilité, c'est-à-dire à partir de cette position où de cette déposition du moi souverain dans la conscience de soi, déposition qu'est précisément sa responsabilité pour autrui. La responsabilité est ce qui exclusivement m'incombe et que, humainement, je ne peux refuser »<sup>93</sup>.

Voilà donc comment non seulement nous sortons du cercle infernal d'un moi tout puissant annexant le soi, mais également Levinas donne une

---

<sup>92</sup> Emmanuel Levinas, *De l'être à l'autre*, Paris, Puf, 2006, p. 67.

<sup>93</sup> Emmanuel Levinas, *Ethique et infini*, Paris, livre de poche, avril 2007, p. 97.

direction. Afin que l'autre ne soit pas réduit à du « même » c'est-à-dire que le « moi-soi » ne se transforme pas en « soi-moi » une mutation s'opère. Autrui est ce vers quoi nous nous évadons, et pour cela, traduire notre lien en responsabilité correspond à une « déposition » du moi. La responsabilité pour autrui nous sort d'un « moi » tout puissant. Comment, si possible, nous approprier cette conversion pour éclairer notre recherche ?

### *L'évasion et la réflexivité*

La difficulté est identique au chapitre précédent car l'auteur ne s'attarde pas sur le processus permettant cette reconversion. Cette dynamique nous est exposée sans pour autant que nous sachions trop comment elle s'opère. Nous avons bien intégré le pourquoi mais ne saurions pas trop dire les étapes successives menant de l'être enfermée à lui-même vers l'évasion salvatrice en la rencontre de l'autre. Ceci étant écrit, nous retenons pour notre travail deux choses principales. Tout d'abord nous voyons comment l'autre est un « système ressource » nous permettant de sortir d'un auto-circuit si tant est que nous ayons avec lui une relation basée sur l'échange et non sur la domination. La réflexivité narcissique présente les caractéristiques de l'évasion décrite par Levinas car en gardant pour lui tout vécu, le soignant se condamne deux fois : ce vécu est prisonnier de lui et lui de ce dernier. L'autre, si tant est qu'il ne soit ni dans le jugement primaire, ni dans l'interprétation peut nous sortir de ce piège interne. Il n'est pas responsable mais contenant, phénomène

qui engage quand même une responsabilité, celle de pouvoir en faire de même pour lui. Ensuite, nous comprenons comment ce philosophe parfait ces concepts par une production de son esprit. Loin de nous l'idée d'arriver à un tel niveau, mais nous retenons l'importance de la raison, indispensable pour saisir et comprendre tous les phénomènes de l'émotion. Pour élaborer une conversion vers autre chose, pour modeler une émotion négative prenant vie dans le cadre professionnel, il nous faudra aussi une certaine créativité, à la fois raisonnement et distance, participant d'une véritable « construction identitaire ». Le psychiatre Christophe Dejours travaillant sur la théorie de psychodynamique au travail écrit cette phrase que nous aimons particulièrement : « Quand travailler devient trouver ». C'est bien de cela qu'il s'agit ici, l'autre peut recevoir notre émotion (négative), nous sommes dignes de l'exprimer, il est digne de la recevoir (et réciproquement selon la situation) puis ensuite ce rapport se construit d'humain à humain en tâtonnant et en grandissant mutuellement.

« L'affectivité au contraire est étrangère aux notions qui s'appliquent à ce qui est et n'a jamais pu être réduite aux catégories de la pensée et de l'activité »<sup>94</sup>.

Voyons maintenant un autre modèle de conversion philosophique où le sujet n'est rien moins d'autre que la mort..

### *Socrate et la mort de la mort*

---

<sup>94</sup> Emmanuel Levinas, *De l'évasion*, op. cit., p. 109.

« Car enfin, personne ne sait ce qu'est la mort, ni si elle n'est pas par hasard pour l'homme le plus grand des biens. Et, pourtant, on la craint, comme si on savait qu'elle est le plus grand des maux. Comment ne serait-ce pas là cette ignorance vraiment répréhensible qui consiste à croire que l'on sait ce qu'on ne sait pas ? »<sup>95</sup>

Peut-être devons-nous lire là un trait d'humour car Socrate évoque le hasard pour opérer sa conversion face à la mort. En effet, le hasard en question ramène à une question morale, celle du bien et du mal. La mort vécue comme une punition face à la vie vécue elle, comme une bénédiction. Voilà pour le moins un système manichéen dont le terme même indique le manque de nuances. Socrate ne s'encombre pas de détails, il va dans les deux sens pour pousser l'idée jusqu'au bout, si ce n'est jusqu'à l'absurde. Si la mort est du domaine de l'inconnu, alors il est un non-sens de croire que cela est douloureux. De le supposer, certes, d'évoquer les difficultés de la perte pour ceux qui restent, sans doute, mais d'en avoir peur en avance pour soi, c'est croire savoir ce que nous ignorons.

« Par conséquent, si la mort est un sommeil de cette espèce, j'estime que c'est un grand profit puisque alors toute la suite des temps nous apparaît comme une nuit unique. Si le sentiment n'existe plus, si la mort est un de ces sommeils où l'on ne voit plus rien même en songe, quel merveilleux avantage ce doit être que de mourir »<sup>96</sup>

Socrate le dit mieux que nous dans ce paragraphe, la mort du sentiment, c'est la mort tout court. Pour le philosophe dont la vie fut

---

<sup>95</sup> Platon, *Apologie de Socrate*, Paris, Nathan, « les intégrales de philo », 1991, p. 42.

<sup>96</sup> *Idem.*, p. 55.

une succession de questions et de controverses, la mort peut être aussi simple qu'un grand sommeil, un éternel repos.. Il transforme le : « mon Dieu, il n'y a rien » en « qu'est-ce que c'est bien pareil si il n'y a rien ». Tout ce qui se dit alors d'obscurité, de ténèbres, de morbide est remplacé par un grand silence apaisant. Jusqu'ici nous pourrions donc supposer que Socrate considère le verre à moitié vide puis décide de le regarder comme à moitié plein. Mais il va bien au-delà

« D'un autre côté, si la mort est un départ de ce lieu pour un autre, s'il est vrai comme on le dit que là-bas sont réunis tous ceux qui sont morts, que pourrions-nous imaginer de meilleur ? Causer avec eux, vivre en leur société, examiner ce qu'ils sont, bonheur inexprimable ! D'autant plus qu'à tout prendre, on ne risque pas dans ce milieu là d'être mis à mort pour cela. Un des avantages que ceux de là-bas ont sur nous, c'est d'être désormais immortels, du moins si c'est vrai ce qu'on dit »<sup>97</sup>.

Maintenant s'il y a bien quelque chose après la mort, ce serait une fête de retrouver tous ceux que nous aimions, partis avant, avec qui tous les sujets seraient abordables sans danger de mort. Quoique prenant le contre pied du grand sommeil il n'en fait pas un éternel tourment pour autant. Il n'y a plus de moitié de verre vide. Sa raison face à ce mystère de la mort s'autorise à imaginer un scénario positif devant cette inconnue plutôt que de sombrer dans les morbides visions ordinaires. Lui qui savait qu'il ne savait pas tout, se refuse de paniquer à l'idée de l'inconnu dont il modère et modère la portée. Si rien est rien, c'est bien, s'il y a quelque chose et non rien, c'est bien aussi. Comment nous inspirer de cet exemple de conversion ?

---

<sup>97</sup> *Idem.*, p. 56.

## *La réflexivité narcissique socratique*

Tout d'abord, comme nous l'avons déjà dit l'hôpital est un lieu « privilégié » pour être face à la mort dans cette société de jeunisme qui ne veut ni la voir, ni en entendre parler. Le décès des personnes malades dont nous nous occupons ne peut pas ne pas résonner avec notre propre angoisse existentielle et réveiller nos propres émotions et questions face à notre futur départ. Epictète disait : « Ne dis jamais de que ce soit " Je l'ai perdu ", mais " Je l'ai rendu". Socrate nous donne une leçon sur le pire du pire. Toute angoisse, toute souffrance existentielle rejoint tôt ou tard la question de notre mortalité. Bien sûr chacun réagit en fonction de sa personnalité et de sa culture, pour autant, nous pouvons toujours nous référer à Socrate pour apporter une parole apaisante et pour le moins, pour ne pas rajouter d'angoisse à toute situation basée sur une croyance. Nous savons à quel point il est important de garder le moral pour les personnes en soins et loin de nous l'idée de confondre expression d'une réflexivité narcissique et effondrement collectif. Bien au contraire, tout soignant pouvant se ressourcer à une base de réflexion où tout n'est pas « mortellement angoissant » dans la mort , où tout est possible tant qu'il y a encore de la vie, peut laisser remonter ses ressentis qui eux-mêmes ne sont plus mortifères. Là où nous pouvons réactiver notre raison est dans la mise en perspective de ces situations. Il est en effet parfois impossible de donner du sens à ce qui semble ne pas en avoir, toucher la non existence de l'existence.. C'est d'ailleurs la force de la faiblesse. Voilà notre conversion, tout ce que nous pouvions prendre pour une fragilité est aussi (en fait) une

force. Plus encore, tout comme Socrate, nous regardons le bon côté des situations terribles et disons qu'il y a bien une beauté à faire face, à rester là, debout auprès de cette personne âgée en souffrance ou en partance. N'est-ce pas tout le sens du choix de ces métiers : aider ceux qui souffrent ? Ensuite, et conséquemment, il nous faut entendre et écouter ce que nous dit notre émotion, et si elle nous parle de fuite, alors il faut que nous parlions de notre envie de fuir. Elle peut être légitime, mais elle n'est pas légale et juste. Ressentir quelque chose n'est pas une intention. Avoir peur face à la mort n'est pas mortel et être dégoûté devant une personne âgée présentant un tableau clinique particulier ne signifie pas que nous ayons une intention négative à son égard. Le temps du recul n'est pas condamnable ; ça le devient s'il s'impose. Il nous faut donc trouver un temps et un espace afin que toute personne ressentant quelque chose de douloureux sache que des conditions existent pour qu'elle ne reste pas seule avec ce vécu. C'est l'autre leçon de Socrate, la mort n'est pas équivalent au silence, tant qu'il y a vie. Ainsi par ce mode de conversion il dit non seulement de ne pas avoir peur de la mort mais que la vie jusqu'au dernier moment est également ce que nous en faisons. Voilà qui est intéressant car cela permet une porte d'entrée face à une émotion négative. Après l'avoir reconnue, écoutée et peut-être nommée, nous pouvons en faire quelque chose, nous pouvons aller au-delà de ce réflexe de l'âme non pas en feignant qu'il n'a jamais existé mais en composant avec, en partant d'elle pour aller plus loin, comme le philosophe part de l'idée de la mort pour apaiser la vie. Alors il ne s'agit plus de vivre longtemps, mais de bien vivre notre vie, donc notre vécu, à tous les sens du terme. (Combien de personnes malades ouvrent les yeux sur leur mode de vie

grâce à leur pathologie jusqu'à parfois la remercier). Il n'y a pas de recette miracle à apposer à cela, mais une chose est certaine, il y a bien là une occasion après le « prendre-sur -soi » de « prendre-pour-soi » car ce que cela coûte est une valeur que nous acquérons. Nous allons voir dans la partie à venir que cela ressemble fort à la maïeutique socratique dont le thème principal serait l'être soignant.

« Au lieu que le langage ait pour fonction dénoncer ce qui est, seul sera désormais réel ce que le langage énonce. Le langage ne sera plus un satellite du réel ; c'est le réel qui sera un satellite du langage. Le langage ne s'efforcera plus dans la difficulté, la contradiction et la confusion de dire ce qui est ; il fera être ce qu'il dit »<sup>98</sup>.

( Le philosophe Nicolas Grimaldi dans son livre « *Socrate le sorcier* » pose néanmoins un bémol sur ce mode de conversion. En effet, il explique que selon Platon un démiurge voulut ordonner le monde et que pour ce faire il créa un principe interne qui l'organiserait et le dirigerait, ce dernier serait l'âme. Il mélangea donc l'élément du Même à celui de l'autre et les mêla ensuite aux éléments primordiaux. Ainsi l'âme est-elle mélange de mélange. Voilà pourquoi le désir en son essence ne peut être que contradictoire et insatisfait dans la mesure où l'âme est à la fois possédée d'un désir d'aventures et d'un autre de constance. Il y a là comme une infirmité de l'âme, engendrant un désir indéfiniment déçu lui-même engendrant une mélancolie. Socrate connaissant ce malheur de l'humaine condition, ne voulut pas céder au pessimisme, aussi inventa-t-il des raisons d'espérer en innovant une logique de l'espérance. Il sépara le désir en deux segments, l'un jamais

---

<sup>98</sup> Bertrand Vergely, *Aristote ou l'art d'être sage*, op.cit., p. 53.

assouvi car voulant étreindre l'éternité, l'autre trouvant jouissance dans l'aventure ; ce qui revenait de nouveau à séparer l'âme du corps. Une partie de l'âme devenait pure car débarrassée de toute matérialité, un peu comme le triomphe du même. N'est-ce pas un peu ce rapport de force que nous retrouvons dans la médecine scientifique où le corps n'est considéré que comme un ensemble moléculaire à maîtriser ?)

## IV) L'être soignant, l'homme humain

### A) Emotions, finalité et résistances

#### *La vérité soignante*

Nous irions volontiers vers l'essence du soignant afin de réfléchir à la « soignété », cependant comme nous souhaitons valoriser le rôle des sens nous ne pouvons nous en approcher, tout du moins autant que l'expérience nous y autorise. Toutefois, nous allons dégager des valeurs fondamentales en commençant par lier la vérité à la réflexivité narcissique.

« Comme Socrate pouvait opposer la vérité de l'âme à l'appropriation du monde, on comprend donc que, à la différence de toutes les sciences et

toutes les techniques, la philosophie pourrait se définir comme une élucidation de la subjectivité »

« A l'inverse, la philosophie tend à élucider ces valeurs jamais réalisées, et par conséquent jamais observables, auxquelles tout âme tend cependant comme à sa vérité. C'est donc à l'âme même que la philosophie doit en demander raison, et l'âme ne le peut que de façon réflexive, en s'interrogeant sur elle-même pour comprendre le sens de son attente et par conséquent la fin vers laquelle elle tend. La fameuse formule delphique du — Connais-toi toi-même — doit donc s'entendre comme un avertissement à ne pas attendre la physique ce qui est proprement métaphysique : — Ce qui est extérieur à toi ne t'apprendra rien sur ce qui t'est le plus intérieur. Cesse donc de chercher dans le monde une vérité qui est au -dedans de toi — »<sup>99</sup>.

L'émotion est vérité, ce corps qui parle, tremble, pleure, frissonne et ne ment pas. Bien avant l'analyse, cette vérité s'impose à nous par des manifestations physiques et physiologiques comme une cloche avertissant que l'heure de la vérité a sonné. Cette vérité avant les mots vient précisément par son antériorité nous interpeller et nous pousse à voir ce qui en nous sonne faux ou mal. Nous questionner alors est plus que jamais cohérent avec le « connais-toi toi-même », riche d'applications puisqu'une émotion et un sentiment ne peuvent pas ne pas être personnels. L'émotion est la vérité de chacun à l'intérieur d'une vérité d'équipe soumise à des règles institutionnelles ; Celui qui ne dit pas la vérité est un menteur, (quand bien même par devoir, comme sauvegarder l'harmonie d'un groupe, toujours non conforme au devoir). Mais comment nommer celui qui ne laisse pas cette vérité au fond de lui remonter à la surface ? Celui ou celle qui par ce biais s'interdit d'analyser ce trait de vérité en lui ou elle ? Mettre en avant la réflexivité narcissique dans les soins c'est privilégier cette voix

---

<sup>99</sup> Bertrand Vergely, *Petite philosophie du bonheur*, op.cit., p. 16 ; p. 18.

interne parce qu'elle parle de nous avec une sincérité inégalable. « Le premier qui dit la vérité... »

« Toute crédibilité, toute bonne conscience, toute évidence de la vérité vient des sens. »<sup>100</sup>

Ce n'est pas tant d'action, de volonté et de puissance qu'il s'agit ici, mais de la prise en considération ce langage somatique. Le vrai en nous est un peu de notre essence car une émotion ne se raffine pas, ne se dilue pas, elle est en elle-même pure. De là l'importance d'une invitation à la parole, guidé par l'encadrant afin de transmettre le fait que la composante émotionnelle n'est ni bannie, ni exclue ; qu'elle n'engendre aucun jugement de valeur, qu'elle a sa place, , une place, sa juste place. Elle peut être alors accueillie dans le respect de l'écoute. Pour autant, la vérité de celui qui encadre sera elle de ne pas cultiver une position de toute puissance ayant comme objectif de se servir de cette composante émotionnelle pour accroître son pouvoir ou la « productivité » des soins. Effectivement, une écoute active est un moyen tout à fait noble mais demeurons vigilants sur la fin recherchée. Nous y reviendrons mais voyons au préalable les risques de taire cette vérité en nous.

« L'immédiat corollaire sera donc que nul ne se respecte s'il ne dit la vérité, s'il prétend paraître autre chose que ce qu'il est, s'il accepte d'agir autrement qu'il ne se pense, ou s'il feint de respecter toute forme de pouvoir que sa compétence n'a pas légitimé. Or toute compétence est l'exercice d'un savoir, et tout savoir suppose quelque connaissance de la vérité »<sup>101</sup>

---

<sup>100</sup> Friedrich Nietzsche, *Par delà bien et mal*, Mesnil-sur-l'Estrée, Folio essais, p. 90.

<sup>101</sup> René Descartes, *op.cit.*, p. 24.

## *Le collectionneur de timbres*

Des larmes retenues, des cris étouffés, des soupirs de lassitude tellement discrets... Ainsi, beaucoup de soignants sont encore dans ce que l'analyse transactionnelle (Méthode de thérapie psychologique inventée par le psychiatre américain Eric Bern) appelle « le collectionneur de timbres ». Il se fait un cumul des ressentis négatifs, entassés les uns sur les autres au dedans, couverts par nos mensonges réflexes favoris : « ça ne fait rien, ce n'est pas grave ». La tension monte dans la cocotte minute le risque étant qu'un jour, un événement mineur, une phrase apparemment anodine, provoque une explosion, un esclandre. Dix milles soupirs contenus peuvent faire du bruit s'ils remontent d'un coup ! Alors, plus rien n'a d'importance, l'interlocuteur, le lieu, le contexte, plus rien ne compte si ce n'est l'expression violente de la frustration. Effectivement, retenez vos larmes pour rester dans le droit chemin, au bout d'un moment, cela devient frustrant si rien n'est mis en place pour que ce trop plein s'écoule doucement. Faisons un parallèle avec notre colonne vertébrale puisque nous la sollicitons de façon asymétrique pendant de nombreuses années au point que nous refusons d'entendre ses avertissements : « ça va passer, de toute façon j'ai déjà mal, alors... ». Puis un jour, un mouvement anodin comme ramasser un objet ou déplacer un dossier et voilà, c'est le blocage, le vrai, l'unique inique, le douloureux. L'incompréhension règne alors : « Mais je ne comprends pas, je me baisse comme ça tous les matins depuis plus de trente ans sans problème... »... Pourtant il nous avait

averti... De plus, pour prévenir cette catastrophe, nous mettons en place un travail de prévention répondant au nom d'ergonomie. L'émotion est à l'âme ce que la vertèbre est au dos ! Si ce n'est qu'il n'y a pas encore d'ergonomie émotionnelle. Tout comme la prévention des problèmes de rachis, la réflexivité narcissique intervient après l'action mais aussi et cependant elle devient pertinente également pour l'action à venir. Quand nous avons eu mal au dos une fois, nous sommes plus prompts à nous baisser correctement par la suite, le souvenir de la douleur étant comme un rappel. Si nous étions plus au près de l'expression de nos ressentis, nous verrions un effet similaire se mettre en place, c'est-à-dire l'allègement d'avoir pu se dire sur notre lieu de travail au plus près de qui nous sommes vraiment en tant qu'être humain doué d'émotions, viendrait à son tour faire rappel et nous inviter à ne pas nous surcharger de résonances émotionnelles trop importantes. Voyons maintenant les conditions indispensables à la réflexivité narcissique.

### *Conditions*

Toute personne introduisant au sein d'une équipe une nouvelle manière d'appréhender l'action se retrouve dans une position délicate. En effet, il problème n'est pas mince lorsque nous savons qu'il s'agit d'une véritable culture de service perdurant depuis des années et porteuse malgré tout d'une certaine paix sociale même si nous sommes convaincus qu'elle coûte cher aux individus, soignants comme soignés. Le virage à aborder est délicat et le risque majeur est celui d'une

marginalisation par le groupe pour que ce dernier sauve ce qu'il considère comme une sécurité.

« L'incertitude à le même effet que l'opposition. L'agitation de la pensée, ses brusques passages d'un point de vue à un autre, la diversité des passions puis se suivent selon les différents points de vue adoptés, tout cela concourt à produire dans l'esprit une émotion qui se transfuse dans la passion prédominante. Au contraire, la sécurité affaiblit les passions : l'esprit, livré à lui-même, s'alanguit aussitôt ; et, pour préserver son ardeur, il doit constamment être soutenu par un nouveau flux passionnel. »<sup>102</sup>

« C'est pourquoi, s'il est opportun de céder aux arguments bien pesés et examinés en détail, il est dangereux de prendre l'inconnu pour le connu. Il est à craindre en effet, qu'en voyant fréquemment sapées les positions que nous supposions fermes et durables, nous ne tombions dans une telle peur haineuse de la raison que nous n'osions plus nous fier à la vérité la plus claire. »<sup>103</sup>

(nous pouvons alors reconnaître la fonction du bouc émissaire décrite par René Girard, d'autant que si le cadre se positionne sous les tirs groupés du reste de l'équipe, cette dernière y consacre toute son énergie et n'a donc aucune chance de questionner l'angoisse latente décrite antérieurement et inhérente à tout service hospitalier).

La ligne directrice de notre première condition sera de toujours garder la juste mesure entre le déni et le déballage forcé. Pour ce faire, il sera indispensable de privilégier le volontariat. Nous pensons qu'il faudrait alors que l'hôpital vive une petite mutation et que s'avance l'analyse des pratiques au détriment de la surenchère d'évaluations que nous connaissons actuellement. En effet, l'évaluation se base sur un système de référentiels et de normes limitant la pensée

---

<sup>102</sup> David Hume, *Les passions*, Editions Flammarion, Paris, 1999, p. 96.

<sup>103</sup> Saint Augustin, *op.cit.*, p. 67.

à la technique, à l'action. Il s'agit de remplir des grilles et de faire des comparatifs avec des documents concoctés par des experts lors de conférences dites de consensus. L'analyse elle (Deux heures proposées cette année sur le plan de formation d'un hôpital aussi grand que la Pitié-Salpêtrière, à côté d'un master universitaire sur la qualité fait de tableaux de bord et d'EPP : évaluation des pratiques professionnelles) laisse plus de liberté pour un soignant de choisir lui-même les critères et les angles avec lesquels il compte faire un retour sur son travail. Aucun item n'est rejeté à partir du moment où il est en lien avec la profession. Il y aurait donc là un condition favorable pour développer la réflexivité narcissique lorsqu'elle vient d'elle-même. La deuxième condition sera de remettre de la raison dans les débats passionnés en travaillant sur la temporalité. En effet, autant il est indispensable de faire de la place à l'émotion et de pouvoir la laisser remonter si besoin, autant il est important de laisser une marge de digestion et de revenir plus tard sur une situation émotionnelle compliquée qui ne pouvait être déposée dans l'instant, « à chaud ». L'insupportable à un moment précis ne l'est pas forcément toujours et laisser la porte ouverte à un nouvel espace d'expression de l'émotion négative permet de ne pas voir cette dernière s'enkyster. Quand nous disons « laisser pourrir la situation » ce n'est pas tant que nous laissons du temps passer, c'est que nous n'y revenons pas. Revenons-y ! Autrement, la réflexivité peut laisser le pas au réflexe. Prenons un exemple vécu, justement en gériatrie. Un collègue masseur-kinésithérapeute suivant une prescription médicale se penche vers une dame âgée présentant une certaine démence pour l'aider à se mettre debout. Pour ce faire, il glisse ses mains sous les épaules de la malade, pose ses genoux contre les siens, lui explique ce

qu'il va faire, lui demande si elle est d'accord (acquiescement de la tête dans le sens positif) puis compte jusqu'à trois et commence le mouvement. A quatre, alors que leurs visages sont proches, il reçoit un crachat en pleine figure, à cinq la dame est de nouveau assise avec la tête qui bouge latéralement, à six le thérapeute sent que sa main droite est anormalement chaude, à sept il réalise qu'il vient de la gifler (puis il s'éloigne car un raclement de gorge semble indiquer que d'autres munitions salivaires se préparent). Le réflexe peut être décrit comme le plus intense et le plus court du circuit court. Si nous ne pouvons douter que l'acte soit maltraitant, est-ce pour autant de la maltraitance? Finalement, le choc fut violent pour les deux, au point qu'il nous fit promettre de ne rien dire à personne, pas de trace et pas de reprise. Complexité déniée par Descartes.

« Or ces choses sont utiles à savoir pour donner le courage à un chacun d'étudier à régler ses passions. Car, puisqu'on peut, avec un peu d'industrie, changer les mouvements du cerveaux dans les animaux dépourvus de raison, il est évident qu'on le peut encore mieux dans les hommes ; et que ceux même qui ont les plus faibles âmes pourraient acquérir un empire très absolu sur toutes leurs passions, si on employait assez d'industrie à les dresser et à les conduire. »<sup>104</sup>

« Et comme l'âme, en se rendant fort attentive à quelque autre chose, peut s'empêcher d'ouïr un petit bruit ou de sentir une petite douleur, mais ne peut s'empêcher en même façon d'ouïr le tonnerre ou de sentir le feu qui brûle la main : ainsi elle peut aisément surmonter les moindres passions, mais non pas les plus violentes et les plus fortes, sinon après que l'émotion du sang et des esprits est apaisée. Le plus que la volonté puisse faire pendant que cette émotion est en vigueur, c'est de ne pas consentir à ses effets et de retenir plusieurs des mouvements auxquels elle dispose le corps. Par exemple si la colère fait lever la main pour frapper, la volonté peut ordinairement la

---

<sup>104</sup> *Idem.*, p. 75.

retenir ; si la peur incite les jambes à fuir, la volonté les peut arrêter, et ainsi des autres. »<sup>105</sup>

L'échec de la maîtrise et de la volonté est dans l'espace échappant à toute raison, émotion ou réflexe et nous amène aux raisons pratiques du choix d'une réflexivité narcissique

### *Raisons*

Bien évidemment, nous imaginons la culpabilité, la gêne et le malaise générés par ce geste chez le soignant. (En ce qui concerne la malade, elle répondit aux excuses par des insultes). Pendant l'action, l'émotion réveillée fut la colère qui n'eut pas le temps de passer par les voies de la raison. Ensuite ce fut une certaine honte suffisamment puissante pour y joindre une volonté de rester silencieux, enfermé dans ce sentiment. Comment ce soignant va-t-il aborder un futur malade ? Cette histoire peut-elle influencer sur les relations qu'il aura avec les futures personnes âgées dont il aura la responsabilité en rééducation ? L'écho de l'émotion est fort et plus fort encore s'il n'est jamais désactivé, au point que ce thérapeute demanda à quitter le service de gériatrie. Une autre fuite. Une des raisons premières de proposer une réflexion éthique de type réflexivité narcissique est justement celle de ne pas engranger de vécu négatif afin qu'il n'influence pas l'action à venir. Le cas aurait été discuté, il y aurait eu la possibilité de chercher ensemble des stratégies à mettre en place, soit dans des cas identiques, soit chaque fois que le soignant ressent une colère et

---

<sup>105</sup> *Idem*, p. 69.

accepte de la regarder en face, à plusieurs, à distance. Ce n'est pas si dramatique que certaines choses nous échappent si tant est que nous fassions quelque chose avec cette « échappée ». Puis revenir et regarder de plus près l'événement et les émotions associées permettraient également de resserrer les liens intersubjectifs au sein de l'équipe. La difficulté de ce soignant et son geste pour le moins malheureux est la difficulté de tous. Sans être aussi pointu que Lévinas et prétendre que nous sommes responsables de la responsabilité même d'autrui, nous pensons que le tissage de liens entre des personnes au travail sous un mode n'excluant pas l'émotion peut réunir les membres d'un groupe afin de partager ce vécu négatif sans omettre la responsabilité inhérente à tout professionnel. C'est reconnaître avec eux, grâce à eux et pour eux, les zones d'incertitudes de tout le genre humain. En cela, c'est aussi les rattacher à l'universalité car si personne ne souhaite recevoir de mollard en pleine figure, qui accepterait qu'un de ses grands parents malades reçoive une gifle ? Une autre raison, et non des moindres, est aussi de limiter autant que possible la culture du ressentiment.

« Or il est aisé à connaître, de ce qui a été dit ci-dessus, que l'utilité de toutes les passions ne consiste qu'en ce qu'elles fortifient et font durer en l'âme des pensées ; lesquelles, il est bon qu'elle conserve, et qui pourraient facilement, sans cela, en être effacées. Comme aussi tout le mal qu'elles peuvent causer consiste en ce qu'elles fortifient et conservent ces pensées plus qu'il n'est besoin ; ou bien qu'elles en fortifient et conservent d'autres auxquelles il n'est pas bon de s'arrêter.»<sup>106</sup>

---

<sup>106</sup> Descartes, *op.cit.*, p. 87.

L'émotion ne vient pas seulement générer des pensées mais également les renforcer et les prolonger. C'est comme si tout humain avait en lui une certaine mémoire de l'émotion traitant les situations à l'aune de ce qu'il a déjà vécu, sans pour autant que la raison soit consultée. Le pire travers est le ressentiment, c'est-à-dire la réactivation de la douleur initiale à chaque fois que le contexte l'y autorise. Ainsi pouvons-nous nous sentir très en colère pour un événement apparaissant mineur mais résonnant avec un ressenti douloureux que nous n'avons pas identifié ou voulu voir. Nous revoilà touchant du doigt l'impact de l'émotion négative dont il nous tient tant à cœur de parler tant il est si fréquemment passé sous silence. Le dégoût est de cet ordre, tant la vue d'une personne âgée décatie, malodorante, ayant perdu sa mémoire peut rester gravée en quelqu'un comme une « cicatrice professionnelle ». Tout le travail de réflexivité narcissique consistera à arrêter la réactivation du vécu douloureux, à briser cette chaîne du ressenti négatif afin que non seulement il n'influence pas l'action à venir mais qu'il permette aux soignants d'arriver face à un nouveau malade le plus neutre possible. Savoir que quoiqu'il se passe, il y aura un espace et un partage permettant d'alléger, d'épurer, de déposer cette vague interne ; c'est l'un des garants de cette neutralité indispensable (que nous pourrions qualifier aussi de bienveillante). Sinon il est facile de se laisser aller à la généralité et de dire que tous les déments se valent... Sinon il est possible de s'encourager à fuir, non pour se mettre à l'abri des malades, mais de ce qui est réveillé en nous à leur contact. Poursuivons par la raison suivante tant elle s'enchaîne à celle-ci. Nous l'avons déjà évoqué et y revenons maintenant, l'angoisse. Elle est exacerbée à l'hôpital dirons-nous *ipso facto*. Voir toute la journée des

personnes alitées, handicapées, en souffrance ; sentir l'odeur de certains médicaments et celle des productions corporelles, la perte d'autonomie, la « diminution » de l'être humain, la mort... règnent. Impossible de passer à côté de ses sentiments, ils suintent des murs, ils sont excrétés par certains regards. Les yeux d'un mourant, notamment s'il est jeune. Que faisons-nous de cette angoisse réactivée ? Nous pensons qu'il est faux (mais pratique) de penser que nous nous habituons, nous pensons plutôt que nous refoulons cette morsure quotidienne ne laissant jamais le temps à une cicatrice de poindre. Ainsi, l'une de nos hypothèses est de mettre en perspective ce refoulement de l'angoisse latente et les termes avec lesquels sont exprimés certains conflits d'équipe. Parfois, la violence des propos nous interpelle (Une aide soignante) « Telle collègue, si je dois faire une autre garde avec elle... je la démonte et vous serez coupable ! » (Une infirmière) « Non après vingt cinq ans dans le service je m'en vais sans faire de pot, je suis trop écoeuré par les gens... ». La collègue, les gens... toujours l'extérieur comme unique responsable de notre mal-être, nous pensons que c'est un leurre. (Sans pour autant renier l'existence de compatibilité d'humeur). Nous croyons qu'une partie de ce désenchantement vient de cette culture hospitalière où les mots de l'émotion ne sont pas bienvenus, ce d'autant qu'ils parleraient d'angoisse existentielle et pourquoi pas de questions métaphysiques ? Déconstruire, démonter, déposer, désactiver, désamorcer, puis reconstruire, remonter, re-poser (reposer aussi d'ailleurs !) réactiver, repartir ... voilà où se situe pour nous le travail à effectuer face à l'émotionnel, nous allons voir maintenant certains freins possibles à ce processus. .

## *Résistances*

L'expression de l'émotion peut être aussi révolution en ce qui concerne l'encadrement car elle bouscule certaines certitudes. Effectivement, elle n'est pas un bon plan pour tout chefaillon... De jolies phrases fabriquées à l'avance comme « harmoniser les pratiques » ou « se donner les moyens de favoriser un système pérenne... »<sup>107</sup> sont comme autant de tentatives d'uniformisation. Malheureusement, l'émotion est sauvage, rebelle et ne se laisse pas mettre en boîte si facilement. C'est à un tel point qu'elle ne se discute même pas : « Mais non vous n'êtes pas triste !. » Pour toute personne en mal de puissance cela peut devenir de l'ordre de l'insupportable : « mais c'est mon ressenti, il m'appartient et je sais bien moi, ce que je ressens ». C'est sans appel. Nous comprenons comment renier ses propres émotions est une voie royale pour en faire autant avec celles des autres, mais non seulement l'émotion ne veut pas rentrer dans le moule, plus encore, elle le donne à voir. Voilà qui n'est pas très pratique.... Ainsi l'émotion est liberté et c'est en ceci qu'elle peut déranger. Vient ensuite la tentative déontologique ! Sans même mentionner qu'un homme n'a pas le droit implicite de montrer ses larmes, tout professionnel n'aurait pas le droit implicitement d'exprimer son ressenti, certes devant les malades nous le comprenons, mais également n'importe où ailleurs et

---

<sup>107</sup> Ce substantif ancien récupéré par le courant du management nous appelle toujours la célèbre citation de Montaigne : « Le monde est une branloire pérenne ».

devant qui que ce soit. « Qu'est-ce qu'il nous fait encore celui-là ? »  
Voilà pourtant une grave erreur pouvant produire l'effet inverse.

« La notion de devoir, quand elle s'oppose aux passions, ne permet pas toujours de les surmonter ; et quand elle échoue dans cette entreprise, elle parvient plutôt à les renforcer et à les irriter davantage, en produisant une opposition entre nos motifs et principes. »<sup>108</sup>

L'émotion est un droit fondamental. Quiconque déclarerait la guerre aux ressentis serait un tyran. Bien sûr, il y aurait les circonstances appropriées et le bon moment, mais là encore, nous tombons sur une aporie : y aurait-il un juste moment pour l'émotion ? Si des larmes viennent aux yeux d'un soignant devant le drame humain se présentant à lui, pouvons-nous lui dire que ce n'est pas très éthique ? Nous pensons que là réside le frein le plus vicieux car partager une émotion ne veut pas dire non plus s'écrouler au pied du malade. Il n'y a dans l'émotionnel aucune nuance de proposer. Nous pensons que cela coûte très cher aux soignants humainement et nous ne pouvons pas ne pas faire le lien avec les difficultés actuelles. Citons le *burn out* ou syndrome d'épuisement professionnel, les TMS ou troubles musculo-squelettiques réalisant à eux deux une part importante des arrêts de travail de longue durée. Une certaine partie de ces troubles, de cette fatigue du corps vient du fait qu'il n'a pu évacuer au moment adéquat la surcharge émotionnelle qu'il vivait, alors il la retourne contre lui. Nous allons maintenant une autre difficulté à l'expression des émotions.

---

<sup>108</sup>Descartes, *op.cit.* ; p.138.

## *Facteur temps*

Parallèlement, aujourd'hui nous vivons un nouveau rapport au temps par le biais de différentes stratégies telles la certification des établissements de santé, la mise en place de procédures et autres protocoles référencés, etc. L'accélération temporelle si nous pouvons la nommer ainsi vient du fait que tous ces écrits surviennent en plus du travail pratique et demandent un temps et une énergie énormes, déployés en réunions et formations pour le moins chronophages. Ces systèmes institutionnels mis en place pour garantir une meilleure qualité des pratiques exigent parfois que nous redéfinissions même le temps passé auprès des malades. Prenons l'exemple des rééducateurs. Ces derniers ont trois logiciels informatiques à remplir quotidiennement. Les deux premiers permettant un suivi de leur activité par cotation (*Gilda* côté en actes avec une lettre clé, est envoyé au siège de l'assistance publique et à la sécurité sociale. *PMSI*—programme de médicalisation du système informatique—côté en temps global remonte également vers l'administration centrale de l'assistance publique permettant des comparaisons d'activités entre différents sites de même spécialité, poste à la clé pour le maillon faible !) et le troisième dit *Actipidos* en lieu et place du dossier de soins écrit sur papier. Aucune de ces activités ne peut être suspendue sous peine de restriction de masse salariale. Elles représentent à elles seules environ soixante minutes par jour. Rajoutons à cela les réunions d'étage où les équipes peuvent se rencontrer, les formations locales obligatoires (incendie, hygiène, premiers gestes d'urgence) puis les temps partiels dans une équipe (souvent sous la forme d'une journée entière d'absence pour les 80%) il ne reste pas grand moment pour se

poser tranquillement et proposer une réflexion sereine où le vécu aurait enfin sa place et son espace. Nous pensons que l'expression « donner du temps au temps » n'est jamais aussi pertinente qu'en matière d'émotion ; le temps de laisser remonter, le temps d'analyser, le temps de dépasser et de passer à autre chose.

« Aristote dans son ouvrage La métaphysique , dit qu'il faut du loisir pour philosopher. Car on n'a pas le temps de penser quand on est harcelé par les urgences de la vie quotidienne. »<sup>109</sup>

Et puis d'ailleurs, pourquoi donner du temps à quelque chose qui ne s'évalue pas ? Nous y reviendrons, voyons au préalable comment nous imaginons mettre en place cette réflexivité narcissique au niveau des soins.

## B) Dialogue et hyper existence

### *Projet institutionnellement courageux*

Concernant une matière aussi complexe que l'expression de l'émotion, il est hors de question de vouloir tout révolutionner. Peut-être pour commencer, sera -t-il utile de proposer une reprendre des situations de crise où le vécu fut difficile, toujours en invitant, sans forcer le passage. Pour véritablement ressentir cette demande comme intègre au niveau de la sécurité de son équipe, le cadre ne peut imaginer compter que sur lui-même.

---

<sup>109</sup> Bertrand Vergely, *Platon, Les essentiels de Milan*, Toulouse, 1995, p. 5.

« Sa responsabilité est de donner du sens à la pratique quotidienne, de relier chaque acte même le plus élémentaire, à un projet commun »<sup>110</sup>

Il en irait donc également du « cadre du cadre ». Il faudrait impérativement que l'institution s'engage dans la même voie. En effet, la création de groupe éthique (comme le RED : groupe de réflexion éthique et déontologique de l'hôpital Charlefoix à Ivry sur Seine, est mené par un médecin, un cadre expert et un représentant administratif, souvent le directeur de soins mais parfois le directeur d'établissement. Il permet de donner l'élan à cette dynamique réflexive car chaque hospitalier est averti de l'existence et des dates de rencontre du groupe, et peut donc sentir une dynamique d'évolution commune et non marginale. Au Canada, les formations à l'éthique sont formés de groupes comprenant toutes les catégories du personnel, c'est-à-dire au moins un représentant de l'administration. Ainsi ce dernier entend-il les situations concrètes vécues par le personnel hospitalier auquel il peut apporter son angle de vision. Voilà comment la vision gestionnaire peut se trouver face à face avec la pratique soignante sans jugement, sans affrontement mais dans la rencontre et dans l'échange. L'éthique est l'occasion privilégiée de mettre en mot le « frottement de logique institutionnelle ». Ainsi est-ce l'opportunité pour les administratifs d'être au contact de cette « charge émotionnelle » vécue par les soignants et d'en prendre toute la mesure, si tant est que ces derniers osent l'exprimer. L'expérience offre parfois des conditions similaires quand quelqu'un travaillant au sein

---

<sup>110</sup> Philippe Svandra, « Comment développer la démarche éthique en unité de soins », Estem, Issy-les-Moulineaux, 2005, p. 222.

d'une direction, ou un membre de sa famille, est hospitalisé. Alors une relation naît dans le concret. Les difficultés s'entendent d'autant mieux que le vécu est partagé par tous.

« Même lorsque nous souffrons parce que notre rôle social n'est pas — ou n'est plus — en phase avec nos valeurs et nos aspirations, il est terriblement difficile de se libérer, difficile de cesser de se conformer à ce que nous croyons que l'on attend de nous. Pourtant, Aristote déjà parlait du processus "d'auto accomplissement" de l'homme. Selon lui, chaque être vivant est comme une graine qui doit devenir une plante unique. Chaque être humain doit donc aller au bout de son processus d'accomplissement et devenir tout ce que son potentiel lui permet. »<sup>111</sup>

En nous appuyant sur les modes de conversion étudiés plus haut, nous pouvons présenter, une fois qu'elle est déposée, toute émotion négative comme un verre à moitié plein, et valoriser ce qu'il y a de riche comme expérience dans une situation difficile. Cette reconnaissance n'est pas suffisamment cultivée à l'hôpital où les soignants vivant des situations difficiles considèrent qu'ils ne font « que leur travail ». En un sens, cela est vrai, mais pour la vie émotionnelle, cela n'est pas suffisant. Comme nous l'avons mentionné plus haut, il y a une certaine beauté à être celui ou celle qui résiste face à la souffrance de l'autre en faisant taire la sienne propre. D'une part nous pensons qu'il est indispensable de ne pas la garder verrouillée trop longtemps en soi et d'autre part, nous affirmons qu'il y a une défaillance du système à mettre en valeur cet effort de résistance.

---

<sup>111</sup> David Servan-Schreiber, « Les pensées, les relations, les énergies qui aident à guérir », *Psychologie magazine*, n°276, Paris, juillet-août, 2008, p. 24.

« Et afin que notre âme ait ainsi de quoi être contente, elle n'a besoin que de suivre exactement la vertu. Car quiconque a vécu en telle sorte que sa conscience ne lui peut reprocher qu'il n'ait jamais manqué à faire toutes les choses qu'il a jugées être les meilleures (qui est ce que je nomme ici suivre la vertu) il en reçoit une satisfaction qui est si puissant pour le rendre heureux, que les plus violents efforts des passions n'ont jamais assez de pouvoir pour troubler la tranquillité de l'âme. »<sup>112</sup>

Les soignants vivent déjà cet équilibre entre le positif et le négatif, sinon ils ne resteraient pas, mais parfois, à quel prix tiennent-ils? La situation est difficile et douloureuse, mais vous êtes là, et cela s'appelle, au-delà du professionnalisme, du courage (la juste mesure entre la lâcheté et la témérité, comme l'instruisait Aristote). Jamais en vingt ans de carrière nous n'avons entendu l'expression d'une telle valorisation, Pourquoi ? Cependant, nous possédons un moyen puissant en matière de valorisation, et ce n'est pas Socrate qui nous contredirait.

### *Le dialogue*

« Personne n'avait compris comme lui, qu'en questionnant de façon systématique les hommes, le événement et les choses, il était possible de faire jaillir la richesse qui se trouve en eux » « S'il a choisi une telle voie, c'est parce que par le dialogue, on finit par découvrir des éléments communs avec autrui. »<sup>113</sup>

« Toute la problématique du dialogue tourne autour de ce constat : nous ne pouvons être disciples les uns des autres que parce que nous sommes condisciple d'abord d'une même vérité. »<sup>114</sup>

---

<sup>112</sup> Descartes, *op. cit.*, p.138.

<sup>113</sup> Bertrand Vergely, *Platon, Les essentiels de Milan*, Toulouse, 1995, p. 12.

<sup>114</sup> Saint Augustin, *op.cit.*, p. 8.

Qu'entendons-nous le plus fréquemment lorsque nous nous occupons de personnes âgées démentes en rééducation ? « Ah oui, c'est courageux, moi je ne pourrais jamais... c'est plus fort que moi, c'est au-delà du supportable... » Si encore, cela était vrai, au moins y aurait-il la valorisation de passer pour quelqu'un de courageux, pourtant, très souvent et y compris de la part des spécialistes de ce métier, il y a quelque chose de l'ordre d'une sous branche du « noble travail » réalisé avec des malades pouvant revenir à l'autonomie. La situation est en train d'évoluer tout doucement car, avantage de l'inconvénient, la connaissance de la maladie d'Alzheimer et l'enjeu politique qu'elle représente, favorisent une attention sur ce sujet, auparavant mal représenté, comme l'était d'ailleurs la gériatrie dans les hôpitaux (puisque y était mis le personnel qui avait posé problème ailleurs). Nous ne sommes pas en train de dire que la difficile devient moins difficile, nous disons simplement que pour convertir le difficile passé au crible de l'émotion en situation de non-échec, il est important de passer par la communication, le dialogue. Le sentiment souvent exprimé alors est celui de ne pas savoir faire, de ne pas se repérer dans cette relation toujours incertaine qu'est l'approche d'une personne démente, de ne pas assez agir, de ne pas... Dialoguer permettrait de dépasser cette phase « de ne pas » pour convertir ce vécu négatif en stratégie d'équipe et en dépassement de soi-même. Ainsi, là où une porte semblait se fermer dans la douleur, d'autres pourraient s'ouvrir permettant une intersubjectivité positive précisément où nous pensions qu'il n'y aurait que silence et peine perdue. Par son défaut de communication verbale, le malade âgé atteint de cette maladie est générateur de lien inter-équipe réalisant une chance de transformer

l'accompagnement vers la mort, du morbide vers le toujours-encore-vivant. C'est en cela qu'il y a un trait philosophique à travailler face à des personnes présentant ce type de pathologie, car elle nous pousse à nous étonner. Aussi intense peut être notre première réaction de détaler, aussi conséquente sera la force contraire nous permettant de rester et nous offrant la possibilité de découvrir au-delà du soin lui-même combien ce chemin est riche, comment il est et sera ce que nous en faisons et ferons tous ensemble, dans tout le spectre de notre humanité.

« Car il est à remarque que, bien que l'objet de la hardiesse soit la difficulté, de laquelle suit ordinairement la crainte ou même le désespoir, en sorte que c'est dans les affaires les plus dangereuse et les plus désespérées qu'on emploie le plus de hardiesse et de courage ; il est besoin néanmoins qu'on espère ou même qu'on soit assuré que la fin qu'on se propose réussira pour s'opposer avec vigueur aux difficultés qu'on rencontre. Mais cette fin est différente de cet objet. Car on ne saurait être rassuré et désespéré d'une même chose en même temps. Ainsi quand les Décies se jetaient au travers des ennemis et couraient à une mort certaine, l'objet de leur hardiesse était la difficulté de conserver leur vie pendant cette action, pour laquelle difficulté ils n'avaient que du désespoir, car ils étaient certains de mourir ; mais leur fin était d'animer leurs soldats par leur exemple, et de leur faire gagner la victoire, pour laquelle ils avaient de l'espérance ; ou bien aussi leur fin était d'avoir de la gloire après leur mort, de laquelle ils étaient assurés. »<sup>115</sup>

La réflexivité narcissique ne peut devenir habituelle qu'au prix d'un travail du « courage du courage » puisque cela prend aussi une certaine énergie pour exprimer ses vécus négatifs. Nous savons que les mots apaisent comme des « pansements psychiques » pourquoi nous en priver ? L'élan du soignant vers la personne malade n'est pas forcément

---

<sup>115</sup> Descartes, *op.cit.*, p. 157.

ce qui est le meilleur pour lui, il faut qu'il substitue son confort à celui d'autrui, qu'il transforme son propre bien afin de prendre soin d'un autre, ne pouvons-nous pas lui restituer la reconnaissance de cette situation asymétrique ?

« Comme lorsqu'on est inopinément attaqué par quelque ennemi, l'occasion ne permet pas qu'on emploie aucun temps à délibérer ; mais ce qu'il me semble que ceux sont accoutumés à faire réflexion sur leurs actions peuvent toujours, c'est que, lorsqu'ils se sentiront saisis de la peur, ils tâcheront à détourner leur pensée de la considération du danger en se représentant les raisons pour lesquelles il y a beaucoup plus de sûreté et plus d'honneur en la résistance qu'en la fuite... »<sup>116</sup>

Pourquoi ne pas parler d'honneur ? Cet effort, ce dépassement n'est pas anodin, le salaire (et plus encore celui de l'hôpital) ne suffit pas à compenser tous les moments pénibles. Le fait de renvoyer aux soignants des mots posant la valeur de leurs actes est une symbolisation dont les possibilités sont restreintes à l'hôpital public. En 1987, à l'hôpital Bichât, le service de médecine générale (qui servait plutôt de relais aux urgences pour les personnes âgées) ouvra dix lits aux malades dits infectieux (donc atteints du Sida) car l'hôpital Claude Bernard ne pouvait plus recevoir tous les cas se présentant. Dix malades jeunes rentrèrent la première semaine, huit jours après ils étaient tous morts. Le chef de service responsable de cette équipe, descendit à l'administration pour demander une semaine de repos supplémentaire pour l'ensemble du personnel concerné. Voilà un acte de reconnaissance... un vrai. (Malheureusement, il serait fort improbable aujourd'hui).

---

<sup>116</sup> *Idem.* ; p. 177 .

## *Dialogue et vérité de l'âme*

Comme nous l'avons déjà mentionné, il ne s'agit pas de forcer quelqu'un à faire quelque chose qui lui paraît impossible, mais plutôt d'amener à l'aide de circonstances favorables à accepter l'importance de ne pas garder pour soi toute émotion négative puisque cela rend la situation encore plus difficile. Or l'émotion ne ment pas comme nous l'avons vu et cette vérité de l'âme est aussi un trait de notre universalité. La dialogue réunit et relie les hommes entre eux et le fait de pouvoir échanger c'est-à-dire renvoyer à l'autre une image de lui-même dont il n'a pas forcément conscience, permet justement de prendre un peu de distance avec l'émotion déposée.

« Mais ce qu'on peut toujours faire en telle occasion, et que je pense pouvoir mettre ici comme le remède le plus général et le plus aisé à pratiquer contre tous les excès des passions, c'est que, lorsqu'on se sent le sang ainsi ému, on doit être averti et se souvenir que tout ce qui se présente à l'imagination tend à tromper l'âme et lui faire paraître les raisons qui servent à persuader l'objet de sa passion beaucoup plus fortes qu'elles ne le sont, et celles qui servent à la dissuader beaucoup plus faibles. »<sup>117</sup>

En effet, celui ou celle se laissant dominer par ses passions, c'est-à-dire finalement sous prétexte de ne pas les laisser remonter se mentent à eux-mêmes et s'y soumettent en privilégiant la croyance en

---

<sup>117</sup> Descartes, *op.cit.*, p. 177.

une émotion négative plus forte qu'eux. C'est alors qu'il s'opère ce retournement où la raison devient pour cette personne l'obéissance à ce vécu douloureux comme une logique et une cohérence. L'analyse bute sur la domination de l'émotion comme une loi immuable permettant de se mettre à l'abri d'un danger. Voilà où se situe la place pour un dialogue, pour mettre à plat ce scénario interne dont la fin est toujours la même : ne pas laisser passer son ressenti pour se bercer de l'illusion de ne pas, ou de moins, souffrir. En effet si avoir mal ne mène nulle part, ne sert à rien, autant l'éviter. Non pas que nous prêchions pour le développement d'un goût masochiste mais l'échange peut amener à comprendre qu'une situation difficile n'est pas exempte de sens, d'apprentissage et de développement. Le dialogue avec un autre peut aussi nous renvoyer à un dialogue avec nous-mêmes dans une vérité et une fidélité retrouvées.

« Dont la raison est que le vice vient ordinairement de l'ignorance et que ce sont ceux qui se connaissent le moins qui sont les plus sujets à s'enorgueillir et à s'humilier plus qu'ils ne doivent ; à cause que tout ce qui leur arrive de nouveau les surprend et fait que, se l'attribuant à eux-mêmes, il s'admirent , et qu'ils s'estiment ou se méprisent selon qu'ils jugent que ce qui leur arrive est à leur avantage ou n'y est pas. »<sup>118</sup>

De plus, après plusieurs tentatives de réflexions en dialogue sur le sens potentiel de nos vécus négatifs, il se peut que ce nouveau positionnement face à la passion ( à ce défaut de l'âme pour le dire de façon philosophique) vienne de l'individu lui-même et le cas échéant, qu'il récupère une estime de lui perdue pendant la fuite (et de ses

---

<sup>118</sup> Descartes, *op.cit.*, p. 147.

ressentis et des personnes en attente de traitement). En cela nous pensons aussi à la loi morale de Kant et au principe de non-contradiction, car s'éloigner des personnes malades plutôt que de leur porter secours est comme une tricherie, l'action n'étant ni faite par devoir ni conforme à ce dernier. Voilà où mène la stratégie de non écoute émotionnelle, le « soi-niant » se ment à lui même, trahissant l'intégrité du choix initial qu'il opéra lorsqu'il choisit ce métier. Or travailler à l'hôpital est souvent motivé par les avantages d'être en équipe. Nous échangeons nos techniques, nous fonctionnons en binôme complémentaire, mais dès qu'il s'agit de l'émotion, nous voilà de nouveau seuls avec nous-mêmes, quelque part effrayés, alors nous (nous) mentons par omission. Cet écart demande à être comblé, non par du vide et du déni en glissant la poussière sous le tapis, mais par des mots et des échanges. Le dialogue permet aussi la recherche d'une certaine émulation là où se trouvait un étouffement.

« Mais selon lui, c'est notre sécurité personnelle et notre équilibre homéostatique que nous cherchons. Pour lui, pas de conflit entre l'égoïsme et l'altruisme et il nous conseille d'être un - égoïste altruiste - . Chercher à vous occupez de vous-mêmes d'abord, cherchez aussi à être utile aux autres et à les servir. »<sup>119</sup>

### *Emulation et exemplarité*

Dans ce projet, le cadre a un rôle de guide, nous dirions même d'exemplarité dans le bon sens du terme, c'est-à-dire modestement et

---

<sup>119</sup> Madeleine Farhat, « Prendre soin de soi », *Soin*, n° 634, Paris, avril 1999, p. 9. Ici elle cite Hans Seyle dans son approche « biológico-psychologique .»

non en tant que donneur de leçon (cousin germain des donneurs de sens...)

« Et l'émulation en est aussi une espèce, mais en un autre sens. Car on peut considérer le courage comme un genre qui se divise en autant d'espèces qu'il y a d'objets différents, et en autant d'autres qu'il y a de causes : en la première façon à la hardiesse en est une espèce, en l'autre, l'émulation. Et cette dernière n'est autre chose qu'une chaleur qui dispose l'âme à entreprendre des choses qu'elle espère lui pouvoir réussir parce qu'elle les voit réussir à d'autres ; et ainsi c'est une espèce de courage duquel la cause externe est l'exemple. »<sup>120</sup>

« Cette imitation des affects s'appelle Commisération quand elle concerne la tristesse, mais si elle est relative au désir, elle s'appelle Emulation, celle-ci n'étant dont rien d'autre que le désir d'une chose provoque en nous par le fait que nous imaginons que d'autres êtres semblables à nous ont le même désir. »<sup>121</sup>

« On peut transformer une envie hostile (pourquoi cet arriviste incompetent a-t-il ce que je n'ai pas ?) en envie émulative (comment s'y est-il pris pour obtenir cela, et comment pourrais-je y arriver moi-même. »<sup>122</sup>

En effet, le cadre à lui aussi une « fibre soignante » et quand bien même ne pratique -t-il plus, son parcours est composé d'une formation initiale et d'expériences professionnelles façonnant un vécu singulier. Si ce dernier a été broyé par la machine de la « toute-maîtrise » et de la représentation négative de l'expression de tout ressenti, alors il est aussi handicapé de sa sensibilité que les autres membres de l'équipe dont il a la responsabilité pénale, mais dirons-nous aussi humaine. Voilà pourquoi comme première conditions, il semble souhaitable que l'encadrant puisse entamer un travail sur lui-même afin d'être le plus

---

<sup>120</sup> Descartes, *op.cit.*, p. 155.

<sup>121</sup> Baruch Spinoza, *Ethique*, Paris, Editions de l'éclat, 2005, p. 178.

<sup>122</sup> Christophe André, « On ne peut pas mettre le vent en cage », *Revue Sciences Humaines*, n°171, Paris, mai 2006, p. 22.

au clair avec ses propres émotions. Cette situation peut être très concrète au sein de l'hôpital, notamment s'il trouve une structure, un système ressource lui permettant de « faire quelque chose » de ses émotions tout comme il le propose à son équipe. Ainsi pourrait-il lui restituer (en totalité ou en partie) son propre travail de réflexivité narcissique. D'ailleurs comme l'écrivait Alain : « ... Aussi devons-nous reconnaître et couronner d'athlète à ceux qui digèrent les miasmes et purifient la vie commune par leur exemple plein d'énergie... »

« Ainsi que l'a vu Aristote au chapitre IV de sa poétique, l'homme est principalement un animal mimétique. Tout ce qu'il apprend, il le fait en se modelant sur son entourage. »<sup>123</sup>

« Les hommes tiennent toujours compte des sentiments d'autrui pour se juger eux-mêmes. »<sup>124</sup>

Ainsi, le groupe est à même de constater que déposer un ressenti inhérent à une situation professionnelle n'est ni un acte d'exhibitionniste ni un signe de faiblesse. Partant de là, l'idée qu'un tel acte soit autorisé peut faire son chemin et amorcer l'élan initial en tout individu, c'est-à-dire un début de dialogue entre lui et son vécu puis le partage de ce dernier.

*Concept, mariage de faire et être*

---

<sup>123</sup> *Idem.*, p. 46.

<sup>124</sup> David Hume, *op. cit.* p. 83.

Partons de cette phrase banale : « ça fait mal de voir des malades comme ça » puis posons les interrogations nécessaires pour aller au-delà : « Est-ce que je peux dire aux autres ma difficulté de voir quelqu'un comme ça ? Est-ce que je ne vais pas être jugé et passer pour un mauvais soignant ? Si le cadre et l'institution s'en donne les moyens, nous devrions prendre une certaine distance avec la représentation du soignant supportant en silence parce qu'il a fait le choix de ce métier qu'il devrait vivre en s'oubliant, car là résiderait toute la beauté de l'acte soignant..

« Nous ne sommes pas appelés bons ou mauvais suivant nos passions... On est ni loué, ni blâmé, à cause des passions que l'on a ; ainsi on ne loue pas, et l'on ne blâme pas davantage, celui qui a peur ou celui qui se met en colère, d'une manière générale et absolue ; on ne blâme pas celui qui éprouve ces sentiments d'une certaine façon.... De plus, les sentiments de la colère et de la crainte ne dépendent point de notre choix et de notre volonté, tandis que les vertus sont des choix bien réfléchis. »<sup>125</sup>

-Est-ce que j'ai le droit de ressentir du dégoût et d'avoir envie de fuir ?

-Qu'est-ce qui me fait mal exactement ?

-Pourquoi?

Une fois cette première série de questions posées, d'autres peuvent s'enchaîner et se partager.

- Voilà ce qui s'est passé pour moi quand je suis entré dans la chambre de Monsieur X et que je l'ai vu dans cet état. J'ai véritablement dû prendre sur moi pour y aller. Que puis-je apprendre dans cette

---

<sup>125</sup> Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Editions Classiques de poche, 1992, p. 88.

situation ? Que puis-je comprendre de ce que je fais là ? Quel est le sens de cette fin de vie pour l'autre, pour moi ?

« Mais néanmoins ceux qui sont les plus généreux et qui ont l'esprit le plus fort, en sorte qu'ils ne craignent aucun mal pour eux et se tiennent au delà du pouvoir de la fortune, ne sont pas exempts de compassion lorsqu'ils voient l'infirmité des autres hommes et qu'ils entendent leurs plaintes. Car c'est une partie de la générosité que d'avoir de la bonne volonté pour un chacun. Mais la tristesse de cette pitié n'est pas amère ; et, comme celle qui causent les actions funestes qu'on voit représenter sur un théâtre, elle est plus dans l'extérieur et dans le sens que dans l'intérieur de l'âme, laquelle a cependant la satisfaction de penser qu'elle fait ce qui est de son devoir, en ce qu'elle compatit avec les affligés. »<sup>126</sup>

L'inconvénient est que nous ne sommes pas cohérents avec le sentiment de pitié, la preuve ne disons-nous pas de façon tout à fait péjorative : « Tu me fais pitié ! » Car c'est bien de ce ressenti qu'il s'agit quand nous réfléchissons à la fuite des rééducateurs face aux personnes âgées démentes. C'est comme si la vue de ces dernières et l'émotion négative qui allait y être attachée était insoutenable, insurmontable et allait les engloutir tout entier. Il n'est pas question de renverser la situation et de « faire aimer » ce qui avant était détester, il est question par le dialogue de dépasser cette émotion négative, quelque part de la transcender, d'aller d'aller au-delà de soi et de grandir aussi de l'intérieur. La principale question étant la suivante : « Lorsque je prends sur moi, qu'est-ce que j'apprends sur moi ? »

Et au bout du compte nous ne pouvons que rejoindre le philosophe lorsqu'il parle d'une tristesse qui n'est pas amère car à faire face aux

---

<sup>126</sup> Descartes, *op.cit.*, p.163.

moments difficiles nous gravissons un échelon interne amenant un autre positionnement plus calme et plus serein. Accepter de traverser le vécu douloureux permet d'acquérir une certaine sagesse face aux futures situations pénibles. Or nous affectionnons tout particulièrement ceux qui aiment la sagesse. C'est une élaboration intra et intersubjective amenant à une « connaissance intuitive » faisant que nous sentons que ce que nous sentons est difficile mais « traversable ». En effet, c'est là qu'intervient la raison et le fruit de l'expérience nous indiquant qu'une fois l'émotion, aussi négative soit-elle, mise et remise en question plutôt que contenue, elles s'éteint, ou tout du moins, elle ne prend plus autant de place et elle ne se perpétue pas. Pourtant nous savons cela par cœur (c'est le cas de le dire) puisque c'est ce que nous proposons à nos malades. Il ne viendrait à personne de dire à une personne en traitement : « Ah non ! Vous n'allez pas encore chialer, c'est pénible ! » Alors pourquoi nous refuser à nous-mêmes ce que nous accordons aux autres en sachant très bien l'efficacité de ce positionnement ?

« Au reste, l'âme peut avoir ses plaisirs à part. Mais pour ceux qui sont communs avec le corps, ils dépendent entièrement des passions, en sorte que les hommes qu'elles peuvent le plus émouvoir sont capables de goûter le plus de douceur en cette vie. Il est vrai qu'ils y peuvent aussi trouver le plus d'amertume lorsqu'ils ne les savent pas bien employer et que la fortune leur est contraire. Mais la sagesse est principalement utile en ce point, qu'elle enseigne à s'en rendre tellement maître et à les ménager avec tant d'adresse, que les maux qu'elles causent sont fort supportables, et même qu'on tire de la joie de tous. »<sup>127</sup>

---

<sup>127</sup> Descartes, *op.cit.*, p. 178.

Bien que nous ne suivions pas tout à fait Descartes dans la maîtrise absolue des émotions, nous le rejoignons pour autant dans sa conclusion, c'est-à-dire dans le fait de comprendre que toute émotion fait de l'humain qui il est, c'est à dire à la fois un être émotif et un être de raison. Si nous n'étouffons pas l'émotion, c'est-à-dire si nous ne la rendons pas plus puissante en la gardant dedans telle une « maîtresse en la demeure », la raison se charge de chercher un sens à notre vécu. Cette recherche provoque en elle-même une émotion positive cette fois par l'alchimie qui s'y produit en nous faisant grandir. Ainsi, nous posons « La » question ultime :

-Lorsque je prends sur moi (pour réaliser tel soin) qu'est-ce que j'apprends sur moi ?

Voilà ce que nous appelons le concept du « Fêtre / Faire ». C'est cette double composante unissant d'un côté l'action à l'émotion et de l'autre, l'action et l'émotion à la construction identitaire. Nous pouvons enfin parler de mariage de faire et être. Ne négligeons pas l'émotion de l'action quand elle se présente, ne négligeons pas plus l'action de l'émotion quand nous la dépassons et que nous construisons quelque chose qui est nous et en nous. Nous comme soignants, nous comme hommes, nous comme humains. Nous prétendons que toute émotion est légitime, le dégoût, la peur, la colère, la tristesse mais aussi le plaisir. Nous disons que non seulement elle est légitime mais elle est indispensable, sinon nous serions réduits à un statut de machine à soigner, or la relation soignant- soignée étant elle même asymétrique (au point que Paul Ricœur a pu la comparer à une torture tant la réification de l'autre est patente dans certains soins) il est nécessaire, quand bien même immanent, que nous soyons en contact avec nos

émotions. Non ce n'est pas — pas bien— de ressentir une émotion négative en plein travail, ce n'est même pas un problème si tant est que nous « fêtrissions/ faitrissions » quelque chose. Le « faire ou fêtre » est le mariage de l'intelligible et du sensible, le trait d'union entre l'âme et le corps mais comme une mélodie, il devient cacophonie si toutes les notes sont jouées en même temps. Il faut respecter le rythme de chaque morceau, il faut que la raison soit comme le chef d'orchestre dont la quintessence de l'existence est la possibilité de se mettre en retrait d'elle-même un instant pour laisser passer l'émotion. C'est ce temps précieux, celui qui respecte la vibration corporelle, afin qu'elle naisse, vive puis donne ensuite toute sa résonance à l'esprit, que nous devons cultiver y compris au niveau professionnel. Alors peut venir le dialogue, le dialogue qui pour commencer doit réunir des personnes dans un certain silence, sinon là encore il n'y aurait que du bruit. Se taire pour faire place à l'autre est comme faire taire sa raison pour laisser place à l'émotion. Cela nécessite donc le temps d'un instant d'appréhender le vide, l'inconnu, l'irrationnel dans un monde où tout est de plus en plus écrit sous forme de protocoles, évalué, contrôlé. Il ne tient qu'à nous de transformer nos habitudes.

« Il en est absolument de même pour les vertus. C'est par notre conduite dans les transactions de tout ordre qui interviennent entre les hommes, que nous nous montrons les uns équitables, les autres iniques. C'est par notre conduite dans les circonstances périlleuses, et en y contractant les habitudes de la poltronnerie ou de fermeté, que nous devenons les uns braves, les autres lâches. »

« Même observation pour le courage : en nous habituant à mépriser tous les périls et à les affronter, nous devenons courageux ; et une fois que

nous le sommes, nous pouvons bien mieux supporter les dangers sans la moindre crainte. »<sup>128</sup>

Pour cela nous pensons qu'Aristote à tout à fait raison et que si démonstration est faite qu'ouvrir son cœur n'est pas un signe de faiblesse, de trahison à cette loi implicite du silence des soignants, mais au contraire offre la possibilité d'être discuté, échangé puis repris à distance pour en cerner toutes les conséquences, alors un nouvel élan verra le jour. Parallèlement comme tout ce qui se met en route, nous sommes au début d'un mouvement, c'est-à-dire le moment où le système se déplaçant est le plus instable et le plus générateur de crise comme tout repositionnement.

### *Hyper existence*

Nous venons de siècles où la souffrance était synonyme de rédemption, en rachetant nos fautes dans la douleur, nous rachetions parallèlement notre paradis. Dans ces conditions, comment dire ce qui fait mal ? (Car n'oublions pas que commettre des actes répréhensibles n'est pas la seule occurrence pour être puni, nous péchons déjà, et tout autant, en pensant...) S'il n'est pas raisonnable de nous laisser guider par nos émotions, par nos passions comme l'aurait dit les anciens, il n'en demeure pas moins qu'il est fondamental de les entendre. C'est une « bienveillance » que nous nous devons à nous-mêmes. Il est temps de briser la chaîne. Nous croyons qu'il est illusoire de prétendre

---

<sup>128</sup> Aristote, *op.cit.*, p. 79 ; p. 82.

reconnaître l'humanité en l'autre si nous ne sommes pas en phase avec la nôtre propre. Nous ne serons pas guéris de toute souffrance cependant car la vie est un scénario sans surprise quant à sa fin. N'est-ce pas une « raison » supplémentaire pour ne pas ajouter une culpabilité aux moments difficiles ? Il n'est pas condamnable de vouloir souffrir moins, ni comme personne hospitalisée, ni comme personnel soignant ! Nous sommes tous universellement « plombés » par la pesanteur, lourds de notre matérialité, sollicitant notre colonne vertébrale à outrance par une prétentieuse verticalité quand nous étions faits pour marcher à quatre pattes... Aussi allégeons-nous quand nous le pouvons, entre nous, entre « lourds ». Retrouvons la simplicité de nous dire, sans obstacle superflu, sans la surcharge des coutumes du passé, non pas pour nous défouler, mais pour nous harmoniser. Platon propose dans la *République* (431 a) une schématisation de l'homme se composant en trois parties : une première faite de désirs se situant dans le ventre, une autre faite de courage et de force positionnée au niveau du cœur, et enfin une dernière faite d'intelligence se trouvant dans la tête. Pourtant il adhérait à l'idée du corps comme étant le tombeau de l'âme ; mais ici, il propose un lien intéressant entre les deux. Les désirs, les vertus et l'intelligence sont référés à certaines parties du corps. Il est si facile de séparer et d'en rajouter, d'alourdir. La prise en charge. Assez de charges incongrues, il y a une certaine sagesse dans la légèreté.

« Aimer la sagesse veut ensuite dire aimer la vie raisonnable plutôt que la vie agitée par les passions, la colère où la violence. »<sup>129</sup>

---

<sup>129</sup> Bertrand Vergely, *Platon, Les essentiels de Milan*, Toulouse, 1995, p. 5.

Or la colère, la rancœur, la peur ne nous tireront jamais autant vers le bas si elles sont retenues, reniées, étouffées. Libérons-les et libérons-nous. Ensuite nous les questionnerons, les détaillerons, les analyserons, si besoin.

« Car le fait de se poser de telles questions, c'est déjà en soi une réponse. Penser et s'interroger stimule. Cela donne l'impression de vivre éveillé, alors qu'auparavant on était endormi. Signe qu'il y a dans la vie une vie secrète, invisible et vivante tout de même : la vie de l'esprit. »<sup>130</sup>

Qu'est-ce que j'ai ressenti ?

Quel est le contexte de l'émotion ?

Qu'est-ce qu'elle me dit de la situation et de moi en situation ?

Qu'est-ce que j'aurai envie de faire si je suivais cette émotion à la lettre ?

Est-ce compatible avec mon travail et mon éthique professionnelle ?

Qu'est-ce qui peut rester de ce ressenti ?

Comment puis-je le faire évoluer pour qu'il ne vienne pas parasiter des relations futures ?

Quel sens et quelle place dois-je lui donner ?

Ensuite peut intervenir une certaine volonté : « Je décide après avoir vécu et analysé mon ressenti de ne garder que la partie la moins lourde possible, celle qui fait sens dans le milieu professionnel ». Comme Socrate le fait face à la mort, comme Lévinas le fait face à l'enfermement, comme notre inconscient le fait pour traverser le

---

<sup>130</sup> *Idem.*, p. 59.

complexe d'Œdipe. Sans se voiler la face ou l'âme, et, mais, sans s'en rajouter.

« Chez Aristote, l'essence d'une chose se trouve dans la chose elle-même. Ainsi l'essence du cheval se trouve dans, si l'on ose dire, la chevalité du cheval. »<sup>131</sup>

Et si cette simplicité retrouvée participait de l'essence du soignant ? Quelle serait en effet sa « soignété » ou sa « soignitude » ? Le sens de son choix original pour épouser cette profession est bien celui de venir en aide par une technique maîtrisée à d'autres personnes affligées par la maladie. Si nous raffinons à l'extrême sans autre division possible, il nous reste une fibre humaine, c'est-à-dire une personne soutenant une technique qu'il met en relation. Nous irons même jusqu'à employer un mot dont les anciens se servaient pour parler d'un type d'amour, *agape*, en ce qu'il définit un dévouement pour un autrui indéterminé.

« Finalement, sur notre lit de mort, le seul jugement qui nous restera ne sera-t-il pas celui-là : avons-nous su aimer et être aimé ? Avons-nous su "être là" ... »<sup>132</sup>

Pour être soignant, il faut qu'il y ait un malade, donc un autre à qui nous nous « attachons », il est impossible d'être soignant tout seul dans son coin. Cette relation est faite de quatre parties. D'un côté un

---

<sup>131</sup> Bertrand Vergely, *op.cit.*, p. 17.

<sup>132</sup> David Servan-Schreiber, *op.cit.*, p. 42.

professionnel et également une personne, de l'autre un malade et également une personne. Aucun des quatre ne doit être oublié

« Le bonheur réside dans la fonction d'homme. Tout comme un joueur de flûte s'accomplit en jouant de la flûte, l'homme s'accomplit en vivant comme homme. Une telle vie ne réside pas dans le simple fait de vivre, comme le font les plantes, mais dans le fait de se faire vivre. En étant ainsi conforme à elle-même, la vie est conforme à la raison. Il faut ajouter que cette vie conforme à elle-même est une vie accomplie jusqu'au bout sans relâche, car une hirondelle ne fait pas le printemps ni même un beau jour, un seul jour ou un seul instant. »<sup>133</sup>

« Est beau ce qui fait de l'homme un être relié, lié à la vie de l'univers »<sup>134</sup>

« Tout être existe parce que tout être est porteur d'une possibilité d'accomplissement. Une étonnante capacité d'existence se cache donc au cœur de chaque chose, qu'il n'appartient qu'à nous de faire apparaître. C'est ce que penser veut dire. »<sup>135</sup>

Voilà où peut nous mener la réflexivité narcissique dans les soins, à penser notre vécu non pour nous apitoyer où nous y arrêter, mais pour développer nos facultés d'être. « Je suis infirmier » « Je suis médecin » et non « Je fais l'infirmier » ou « Je fais le médecin ». Il y a une identité « d'être soignant »? Kant écrivait qu'il ne fallait pas tant être heureux que se rendre digne de l'être, il y a sûrement un chemin à tracer non pour être un soignant idéal ou parfait mais pour se rendre digne d'être un soignant humain et un humain soignant. Or la dignité s'oppose à la valeur dans le sens où cette dernière consiste à avoir un prix. Ainsi les choses ont une valeur car elles ont un prix alors que les hommes ont une dignité car ils sont uniques. La différence est

---

<sup>133</sup> Aristote, *op.cit.*, p.53.

<sup>134</sup> Bertrand Vergely, *op.cit.*, p. 51.

<sup>135</sup> *Idem.*, p. 57

fondamentale et répond à l'argument premier : « Mais quelle est l'efficacité de cette réflexivité narcissique ? ». Nous aurions presque le goût de dire : aucune ! Mais ce serait là exagérer et nous avons vu comment cerner un vécu négatif permet d'aborder l'action à venir avec plus de cohérence. Parallèlement, l'éthique de la réflexivité narcissique est qu'elle autorise à pousser les murs de l'âme, à grandir à et de l'intérieur. Bertrand Vergely dit une chose identique concernant les soignants et parle d'une luminosité. Quelque chose qui s'éclaire en nous et qui éclaire les autres.

« La grandeur et la force extérieures se sont muées en grandeur et en force intérieures. La véritable mesure de la démesure réside dans une transformation, et cette transformation s'appelle le sublime. Est sublime tout dépassement de soi-même qui nous fait rencontrer, à travers une expérience morale, la dimension supérieure de la vie »<sup>136</sup>

Voir le soin sous ce versant là n'est pas exempt de dérives et de difficultés. Il peut y avoir un revers à toute remise en question, à toute réflexivité fût-elle narcissique.

« Quand on a bien dressé sa conscience, elle nous baise autant qu'elle nous mord. »<sup>137</sup>

« On n'est jamais si bien puni que pour ses vertus. »<sup>138</sup>

Ecouter son ressenti pour être fidèle à soi-même nécessite un moment où la raison s'efface. Etre soignant nécessite tout autant un moment où nous nous effaçons un peu pour nous occuper d'un autre malade.

---

<sup>136</sup> Bertrand Vergely, *op. cit.*, p. 45.

<sup>137</sup> Friedrich Nietzsche, *op.cit.*, p. 84.

<sup>138</sup> *Idem.*, p.89.

C'est dans ces effacements que tout se joue. Nous acceptons la perte et nous brillons de cette acceptation.

« Aujourd'hui lorsqu'on entend dire de quelqu'un qu'il vit " en sage" ou " en philosophe" l'éloge ne signifie guère plus que ceci : " C'est un homme avisé et prudent, qui se tient à l'écart". Pour le populaire, la sagesse est une espèce de fuite, un moyen et un art de tirer son épingle d'un jeu dangereux ; mais le vrai philosophe — n'est-ce pas notre sentiment, mes amis ? — mène une vie " non-philosophique" et " non-sage", avant tout une vie imprudente ; il assume le fardeau et le devoir des cent tentatives ; des cent tentations de la vie ; il se risque continuellement lui-même, il joue le jeu dangereux. »<sup>139</sup>

Ainsi répondons-nous à notre question en substituant un « et » à notre « où » d'origine. Pour nous, il s'agit bien du soignant au service de l'humain et de l'humain au service du soignant. Toutes imperfections et raffinements confondus.

---

<sup>139</sup> Friedrich Nietzsche, *op.cit.*, p. 121.

## V) Conclusion